23me Année N° 19 1er Octobre 1916

NOV 2 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Charles Géniaux. . . .	*Le grand Patern* (1re partie)	445
Jules Sageret	*L'Avenir de l'Union sacrée*.	471
Jacques-É. Blanche. . .	*Cahiers d'un Artiste*.	487
Gabriel Bounoure . . .	*Images de la grande Guerre. — Alain-René*. .	539
X...	*Le « Gentleman temporaire »*.	577
Un Sapeur.	*La Rupture des Fronts défensifs*	584
Mrs Belloc-Lowndes . .	*Bonne vieille Anna* (fin).	603
Gaston Cahen.	*Le Cinquantenaire du Zemstvo (1864-1914)*. .	653

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

L'OISEAU VAINQUEUR,

par **Paul Acker.**

C'est le dernier roman qu'ait écrit Paul Acker, le brillant romancier dont la *Revue de Paris* a publié, il y a quelques années, une étude remarquable sur l'Alsace, son pays d'origine. Paul Acker, mort en service commandé, près de Thann, repose maintenant dans un coin de sa chère province qui est redevenue « française pour toujours ». *L'Oiseau vainqueur* exalte l'audace des héros de l'air, et c'est un des ouvrages les plus émouvants que l'on ait consacrés à la gloire de l'aviation, jadis sport aventureux et maintenant une des principales armes et des plus magnifiques qui concourent à la défense nationale.

LE PLAN PANGERMANISTE DÉMASQUÉ,

par **André Chéradame.**

M. Chéradame explique sous une forme frappante l'immense danger que représentent pour le monde entier les ambitions pangermanistes. L'Allemagne s'est efforcée de réaliser par les armes un programme politique élaboré depuis 1898, et si elle réussissait, même en cédant aux alliés la rive gauche du Rhin, à constituer une *Europe Centrale*, à unir Hambourg à Bagdad, le colosse germanique sortirait de la lutte plus fort que jamais. M. Chéradame met en garde le public contre le « *coup de la partie nulle* » et démontre la nécessité de mener la guerre jusqu'à l'écrasement du militarisme prussien.

Dans son prochain numéro la* REVUE DE PARIS *commencera :

LE CARAVANSÉRAIL

par

ABEL HERMANT

RETOUR D'ALSACE,

par **Jean Giraudoux.**

Parmi les récits tragiques que nous apportent les combattants, cette brochure déconcerte au premier abord ; car c'est, avec une subtilité toute moderne, l'équivalent d'un récit de guerre du XVIIIe siècle où chaque phrase est un trait d'esprit : l'on ne s'attend point à retrouver dans cette horrible guerre le galant badinage de la guerre en dentelles et l'on en veut un peu à l'auteur de ses notatons aiguës et exquises, dont on suspecte trop vite la vérité. Le paradoxe s'explique pourtant par le caractère particulier des premiers combats d'août 1914 en cette « Alsace bénigne » qu'évoque si bien le lieutenant Giraudoux et qui lui « a donné, avant ceux de la vraie guerre, un souvenir des anciennes campagnes ».

LES COMMENTAIRES DE POLYBE,

par **Joseph Reinach.**

(6e volume.)

On lira ce nouveau volume des *Commentaires de Polybe* avec un intérêt au moins égal à celui qu'inspiraient ses devanciers. Il semble même que cet intérêt s'accroisse à mesure que la guerre, formidable dès ses origines, prend une ampleur et un développement inattendus. Quelle matière plus abondante pourrait souhaiter un historien militaire? Loin d'en être accablé, l'auteur semble puiser dans son immense sujet des ressources nouvelles. On voudra relire ce lucide et substantiel exposé.

CEUX DU MORBIHAN[1]

LE GRAND PATERN

A cinq heures du soir, par ce jour de novembre, la brume que les paysans gallots appellent la « brouée » avait envahi le ciel de sa cendre. J'étais monté sur la grée de Plumélec, à deux cents mètres au-dessus de la vallée, et je me promenais dans les vapeurs sans rien apercevoir qu'une sorte de grande gueule rouge ouverte à l'occident, qui se refermait peu à peu.

Il me semblait être plongé dans l'atmosphère d'un monde consumé, sensation presque angoissante. Mes pieds butaient sur les schistes de la montagne, pointus comme des incisives. L'ajonc ras, mêlé de bruyère, chaussait à leur base ces dents qui mordaient mes semelles. Promenade hostile, pas un bruit humain dans la campagne ; d'humides fumées qui me glaçaient le visage, et le silence.

A cet instant un soupir rauque, un han ! pénible traversa la « brouée ». Quel effort révélait-il? Un homme peinait donc sur la grée, dans cette pénombre? A quel métier? Je découvris une sorte de tour blême à peine visible sur la rougeur mourante du couchant. Et un glaive énorme, puis un autre glaive et encore un autre descendirent de la nue, s'abattirent vers le sol et remontèrent.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 mai, 1er juin, 15 juillet et 1er septembre 1916.

— Un moulin !

Et ce moulin isolé sur cette cime au-dessus d'un abîme invisible qui contenait le Morbihan jusqu'à l'Atlantique, prenait une valeur singulière.

Une seconde fois un han ! parvint à mes oreilles et j'aperçus la silhouette floue d'un homme qui me parut large, haut, redoutable. Ce meunier, autant qu'il me sembla, tournait les poignées d'un treuil et la queue de son moulin, attirée, raclait le roc. Soudain la chaîne cassa, le toit tournant eut un frisson et les verges s'affolèrent. Alors des jurons épouvantables retentirent dans la vallée. Jamais je n'avais entendu sacrer avec cette violence magnifique. Quel Titan était donc ce meunier dont le corps large comme un bahut se penchait maintenant sur son treuil afin de réparer?

La nuit allait me surprendre ; je m'éloignai. En arrivant au sentier rocheux formé par la ravine des eaux hivernales qui balafrèrent du haut en bas la montagne, j'entendis comme un bruit de clarines fêlées. Le brouillard ne me permettait plus de voir à cinquante mètres devant moi. Peut-être un troupeau conduit par un pastour remontait-il ce chemin creux? J'attendis son passage adossé à l'enfourchement de l'arbre unique de cette grée, un sapin en forme de lyre sur laquelle chantait l'ouragan pendant tous les mois noirs.

Contre mon attente, seul, un paysan m'apparut. Un feutre de la forme et de la couleur d'un pain de seigle couvrait ses cheveux coupés à l'écuelle et rebroussés sur les oreilles à la mode des clercs médiévaux. Étonné de ma présence, le passant jeta d'abord un cri peureux ; puis, à mon salut, il approcha sa face empoussiérée comme un vieux meuble jamais épousseté et ses yeux ternes clignotèrent. Une culotte à pont serrait ses petites jambes de coq ; ses bras débiles, de la grosseur de ma canne, tremblaient dans la lustrine roussie de son gilet à manches.

— Ne me reconnaissez-vous pas, monsieur, je suis Pomin, le tourneur en cuillers et plats de Lezourdan. Mais vous savez, ceux d'ici ne veulent plus de vaisselle de bois... alors je suis devenu un père la misère ! Enfin ! à la vertu d'espérance ! Sauf votre respect, qu'est-ce que vous attendiez? La brouée s'épaissit... Ah ! vous veniez peut-être pour celui-ci?

Il désigna le moulin avec la queue de ses cuillers à pots.

— Des fois, vous souhaitiez causer avec le grand Patern Trovic? C'est un monde singulier, celui-là ! Oui, on nomme ce meunier : le grand Patern, à cause de sa force. Et même il n'est pas commode. C'est un terrible.

Poussant ses lèvres en museau, Pomin, son regard inquiet tourné vers le moulin, me souffla dans l'oreille :

— Vous savez ce qu'on dit? Non ! Ah ! mon cher, comment, vous ignorez l'histoire de cet arbre? Oui, celui-là même qui vous appuie. Remarquez qu'il est fourchu. Eh bien ! Voilà un couple d'années, un dimanche, fête de Saint-Malo, qu'est-ce que les gens de la première messe trouvent? Un maçon, Talverne, du Cosquer, debout, les bras passés derrière chaque branche. Devant lui quatre poules et un lapin étranglés. Ce maçon n'avait pas trop bonne réputation.

« — Eh ! Talverne, — lui crient les paroissiens, — tu reviens de tournée, méchant gas?

» L'ouvrier ne bougeait pas. Ils s'approchent. L'autre restait toujours piqué sur ses jambes écartées, la tête contre une branche, presque assis sur la fourche. Quand ils lui mettent la main à l'épaule, Talverne s'écroule.

« — Serait-il mort? On ne lui voit pas une blessure. Pourquoi s'était-il mis debout contre le sapin pour périr avec son gibier volé autour de lui?

» Le médecin de justice arrive et raconte qu'il n'a jamais constaté pareil cas. Aucune plaie visible et, à l'intérieur, un cœur écrasé comme un œuf sous une roue de charrette. Il n'y avait en Bretagne qu'un homme dont le poing fût assez fort pour cette besogne.

Ici Pomin clignota vers le moulin et s'éloigna en marmonnant :

— Si j'avais eu des poules et un lapin volés, je serais au moins venu les réclamer.

Au bout d'une vingtaine de pas le tourneur s'arrêta, revint vers moi et reprit :

— Au contraire, le grand Patern les dédaigna : « Je ne les réclame point ! Qu'on les enterre avec le voleur. » J'allais oublier un détail. Pour soutenir les bras écartés de Talverne, son tueur avait enfoncé dans les branches du sapin deux

pointes de charpenterie. Vous en retrouveriez les trous sous l'écorce. Et qui donc possédait de pareilles ferrures dans le pays? Il fallait chercher. La justice ! Ah ! la justice n'a rien voulu trouver !

Le tourneur famélique avait repris sa marche comme à regret et cette fois, il dit sans crainte d'être entendu :

— Le grand Patern est un homme capable, qui soutient sa meule sur son dos tandis qu'on la repique. Ah ! mon Dieu de mon Dieu !

Peu à peu Pomin s'enfonça dans la brume. Vu par derrière avec ses épaules tombantes surmontées du petit chapeau rond il ressemblait à une pierre levée.

...Je m'endormis ce soir-là avec la vision du voleur cloué comme un hibou à l'arbre solitaire afin de servir d'épouvantail aux autres chapardeurs du pays.

Et ce cœur écrasé? Représailles d'homme terrible.

***

Ma servante est désolée ; il lui est impossible de réussir ses « grous ». En vain avait-elle délayé avec soin sa farine de sarrasin et obtenu une bouillie épaisse qui, refroidie, fut coupée en petits cubes ; lorsqu'elle voulut les frire, ils se délayèrent. Quel mets exquis qu'un « grou » réussi, beau comme un dé d'or !

— Je suis trahie par ma farine, — assure cette brave fille. — Elle n'est pas pure. Le boulanger l'aura mélangée de seigle et de froment. Monsieur devrait demander à Patern Trovic s'il voudrait lui livrer de la farine pure?

Et voici que j'ascensionne les grées dont la chaîne partage le Morbihan, le versant marin vers le golfe et la campagne profonde vers Josselin et Pontivy. Au sommet de cette petite montagne, et aperçus de tous les points de l'horizon, deux moulins aux confins de deux communes prennent l'allure de tours féodales. En roc gallot, c'est le moulin de Trovic ; sur le sol de langue bretonne, à la limite des deux races et des deux langues, c'est le moulin de Corentin Pigaller, construit de schiste violacé tandis que les moellons de granit font une carapace argentée au donjon de Patern.

Cent mètres avant d'atteindre Trovic, je l'aperçus à la haute baie de son moulin qui me tenait sous le canon d'un fusil. Le récit de Pomin me revint à la mémoire, aussi je m'arrêtai, en pensant : « Diable ! ce solitaire tire-t-il les passants comme des lapins. » L'arme s'étant abaissée, je continuai ma route et bientôt je pus distinguer une longue-vue de cuivre posée en travers des bras du meunier comme une carabine.

Quand j'atteignis la porte cintrée, un homme formidable l'encombrait ; sa chevelure touchait le claveau et ses épaules frôlaient l'un et l'autre côté de l'huis. Les jambes recouvertes par un long tablier serré autour d'elles, roide, le grand Patern rappelait l'une de ces cariatides colossales de Puget, un Atlas, et il semblait porter son moulin. La farine qui le blanchissait ajoutait à l'illusion d'un géant sculpté dans le tuffeau.

Aussitôt je lui expliquai mon désir. Un sourire puissant illumina sa face carrée.

— Entrez, monsieur, je ne puis guère quitter la poignée de ma levée. Il vente grand largue, aujourd'hui, par ce soleil d'automne. Montons à mon banc de quart et je vous expliquerai pourquoi vous ne pouvez vous procurer de farine pure de mélange.

A sa suite j'entrai dans un rez-de-chaussée où des sacs rebondis comme des poupées de son, avec leurs rebords noués de cordes qui retombaient en bavolets, semblaient des villageoises réunies dans une salle d'attente. Au milieu de leur cercle une balance romaine à plateaux de bois oscillait sous les poutres. Un escalier de pierre à noyau menait au premier étage consacré à la bluterie. Avant de le gravir, Patern saisit à la gorge l'une des bonne femmes de grain, l'enleva d'un seul bras et la jeta sur son épaule. Au second étage il fit éclater les cordes du sac qu'il portait et le bascula avec un geste ample dans la trémie.

— Va-t-en rejoindre les autres, — prononça-t-il.

Une poussière blonde s'évapora dans le moulin, traversée par un rais de soleil qui vint cuivrer tout un côté du meunier. Lui demeurait, bras levés, maintenant la poche flasque d'où les derniers grains achevaient de tomber. Et les yeux du grand Patern, couleur des feuilles de chêne, baissés pieusement regardaient l'augette fiévreuse saisir le froment à la base de la

trémie et la distribuer à la meule dont la rumeur chantait avec la modulation du vent dans la forêt.

Vercingétorix d'Alésia devait avoir le visage de Trovic, ce front dense souligné par les barres rousses des sourcils et la masse des cheveux torsadés de la nuance du caramel : les moustaches de Patern, afin d'être plus redoutables, avaient emprunté du poil à la barbe des joues ; ainsi ces moustaches de guerrier gaulois rejoignaient presque les oreilles. Tout était charpenté dans cette tête afin de résister aux coups et les larges maxillaires tendaient la peau de la gorge chaque fois que ce meunier ouvrait la bouche. Pas d'autre ride sur ce masque de quinquagénaire qu'un V entre les sourcils, comme gravé au fer rouge à l'intersection d'un nez superbe de ligne et de fermeté, le nez d'un homme sain.

Enfin Patern lança son sac dans un coin et vint s'asseoir à ce qu'il nommait : son banc de quart, trois marches au-dessous du plancher, en face des meules revêtues de leurs entourages. De la main gauche il saisit comme un gouvernail, le levier, qui, tour à tour, soulageait la meule inférieure ou bien augmentait l'adhérence des plateaux tournants. De la main droite il prit la planchette qui fermait le conduit par lequel la farine tombait au bluteur. Avec l'attention grave d'un commandant à son bord, il jeta un coup d'œil sur l'arbre de couche, formidable tronc de chêne entraîné par les verges ailées, et au roit dont les engrenages happaient la fusée craquante qui transmettait au fer vertical, soudé au centre des meules, son mouvement circulaire.

Les paupières levées vers les seulettes, ces petites ardoises triangulaires de la toiture, il m'avertit que le vent remontait.

— Comment pouvez-vous le savoir, Trovic?

— Voyez plutôt la demoiselle de gauche, danse-t-elle bien la polka vers le nord?

Au bout d'une ficelle une latte se balançait entre les baies qui permettaient à l'arbre de couche de déborder à l'extérieur de la maçonnerie. Et, suivant que le courant d'air soufflait de l'ouest ou de l'est, les demoiselles de droite ou de gauche gambadaient à leurs poutrelles.

— C'est une de mes inventions afin de me délivrer de peine, — me déclare-t-il. — Plus besoin de courir dehors, de mouiller

son doigt dans sa bouche et de le tendre au vent afin de se renseigner.

A cette plaisanterie, son rire tapageur sonne le carillon dans son moulin.

Puis sa gravité le reprend :

— C'est une chose aussi sacrée qu'une sainteté, une invention, pas vrai, monsieur? De quel endroit vous arrive-t-elle? Se l'expliquera-t-on jamais? Moi, je ne sais rien pour l'avoir appris dans les livres et je sais un peu par mon esprit.

Le grand Patern appuie un poing roux, gros comme un gigot, sur la levée et, aussitôt, les meules allégées tournent avec le bruit d'une légion de rats grignotant des grains.

Le V marqué entre les yeux verts du meunier se gonfle et il prononce en me fixant d'un air assuré :

— J'ai toujours cru que l'esprit qui naît en soi vaut mieux que l'esprit acquis. Mais prenez donc ce « bréchet ». Excusez-moi, je ne possède que cette bûche à trois pattes comme fauteuil.

Lorsque je me suis assis, sans me regarder, les mains dans la mêe dont il chassait la farine vers la conduite du bluteur, d'un geste régulier, il reprend d'une voix mate :

— Des fois, est-ce qu'on vous aurait parlé de moi?

Il relève une tête fière et, sans attendre ma réponse, il continue avec une sorte d'ardeur sauvage :

— Eh ! oui, je hais les mauvaises gens, je les hais !

Brusquement il retire ses sabots et bondit en chaussons sur l'entourage des meules, cette passerelle protectrice. Un pot de graisse à la main il marche jusqu'à l'arbre de couche qui repose sur une pierre en croissant de lune qu'il lubrifie.

— J'entendais chanter la caille. On appelle ainsi cette pierre parce qu'elle chante comme cet oiseau, aussitôt qu'elle s'échauffe faute de graissage : Pille ! Pille ! Pille ! Pille ! Voilà son cri. Ah ! un moulin, quelle chanson ! Toutes les chansons ! Ce n'est pas étonnant que les meuniers soient les fabricants des airs qu'on répète dans les fêtes du pays. Ils n'ont qu'à écouter, qu'à répéter. Des fois, par grand noroit, le moulin, c'est un orgue, meilleur que celui de la paroisse, car il marche avec la soufflerie du ciel. Par brise de l'est, mes ailes bourdonnent comme un essaim d'abeilles. On s'endort à les entendre et le travail se fait pourtant. Bouffées du sud !

pépiements de merle ! gare dessous : tri ! tri ! pi kouic ! Veille au grain, meunier. Le nord glacé tient-il les voiles, quel beau cantique ! C'est comme s'il y avait des anges dans l'air. Les armelles de fer m'envoient aux oreilles des sons de flûtes tandis que le bouc qui ne rit jamais mêle sa grosse voix à cette musique. Comment pourrait-on s'ennuyer dans ce moulin dont j'ai été le père, des assises à son faîtage? Oui je l'ai fait, et mieux qu'un enfant, puisque je suis à la fois son père et sa mère. Je l'ai sorti du sol, tout entier, et mon esprit lui donne le mouvement. Aussi je serais tout à fait heureux sans ce maudit concurrent de mon voisinage. Vous l'avez aperçu sur l'autre colline en face. Un nommé Corentin Pigaller le conduit. Il avait bien besoin de venir s'installer en ce pays, ce Breton?

— N'êtes-vous pas Breton vous-même, Trovic?

— Breton peut-être, gallot d'abord. Je ne parle pas leur langue d'aboiement. Comment ces bas-Bretons ne seraient-ils pas des sauvages, leurs meules sont encore montées à croix? Joli système pour les rhabiller ! Et la maçonnerie en pierres vertes de Pigaller ne tiendra pas devant l'ouragan que je lui souhaite. Le moulin de cet envahisseur se trouve à califourchon entre cette commune galotte de Plumélec et la paroisse bretonne de Saint-Jean-Brévelay, même que sa queue traîne chez nous. Ah ! il en a de l'audace, ce Pigaller !

Je m'étais approché de la porte-lucarne surmontée de sa poulie :

— Oui, regardez-moi la bâtisse du Breton. De quoi a-t-elle l'air? Malheureusement, elle m'enlève de l'ouvrage. Ces « Men Doué » savent les douces manières et cela leur réussit.

...En ce pays mouvementé, océan terrestre aux vagues de six cents pieds, au sommet d'un déferlement de schiste et de quartz mélangés, le moulin de Corentin Pigaller tournait avec langueur ses toiles tendues seulement à moitié de leurs vérons. Deux portées de fusil nous séparaient à peine de lui. Un énorme ravin isolait la tour ailée du Breton de la tour du gallot. Comme les donjons de deux féodaux ennemis, ils s'affrontaient.

Trovic rougit sous sa farine et il gronda, l'index tendu comme un pistolet vers son rival :

— Tenez ! le voici qui sort sur son aire. Oui, ce pierrot haut

comme le doigt, c'est l'homme en question. Il y a des fois où je m'imagine que son moulin me prend mon vent, quand celui-ci vient de l'ouest. Dans ces moments je jetterais Pigaller dans ma trémie et, jour de Dieu ! j'en ferais une mouture de chair.

La voix de Patern tonne. Plus bas, mais avec un accent encore farouche, il reprend :

— Quelquefois l'on a bien du mal à se retenir de commettre des malheurs. Il faut se prendre soi-même à la gorge et se crier : N'y va pas ! N'y va pas ! Les meuniers sont faits pour travailler dans le blanc et non pas dans le rouge. Allons ! n'y pensons plus.

» Voyez donc plutôt en face, monsieur, c'est mon pays gallot. Je vois jusqu'aux côtes de Redon, par-dessus le château de Callac ; et, derrière, je dépasse les rampes de Loudéac. Ici c'est la terre des gens bêtes mais courageux au mal ; pas beaucoup de moyens, mais du cœur.

Le menton pressé sur son thorax bombé, Patern médite avec un froncement redoutable des petits buissons rouillés qui lui tiennent lieu de sourcils. Il continue :

— Il y a tout de même des hommes chez les gallots, de vrais hommes d'esprit né, tout comme il y a quelques clochers parmi tant de chaumières.

» Voulez-vous prendre ma longue-vue pour regarder les églises, monsieur? J'avais pris le goût de cet instrument quand j'étais artilleur de forteresse à Saint-Mihiel. Ces verres me rendent service. Ils me permettent de voir arriver les grains et je puis parer à temps mes toiles, tandis que l'imbécile, mon voisin, laisse déchirer les siennes comme des queues de chemise. C'est un toucheur de chevaux, ce n'est pas un farinier. Car il possède deux chevaux, ce Pigaller. Avec quel argent? Je crois le savoir. Le misérable ! Moi, pour remonter mes « pochées » de la vallée ou descendre mes culasses, je n'ai qu'une faillie jument qui porte à peine ses trois cents livres. Il faut dire que l'hiver ce ne sont que fondrières dans ces bas-fonds des vallées. La jument et moi nous en revenons parfois avec de la vase jusqu'aux épaules. Tant pis ! J'aime qu'on gagne son pain par force.

Je me suis assis les jambes pendantes au-desus du vide et

pour détourner les pensées de Patern de son concurrent, je lui avoue mon affection pour son pays gallot qui est aussi le mien. A ma déclaration les yeux verdâtres du meunier prennent le ton des poussses nouvelles en mai.

— Avant de construire sur cette grée, — reprend-t-il avec passion, — pendant plusieurs mois j'étais venu me rendre compte, le matin, le soir, par brise ou tempête. Et il n'y avait pas à rechigner, cet endroit me donnait le plus d'agrément. Je creusais donc mes fondations en disant à ma femme : « Ce sera ma tombe. »

A deux cents mètres au-dessous du moulin s'étendait, jusque vers l'océan, le pays gallot, département dans la province bretonne, avec sa race lourde, lente, douce et parfois malicieuse, le sel français sous l'enveloppe armoricaine.

A perte de vue les landes de Lanvaux déployaient leurs longues chaînes ardoisières d'un violet tavelé d'or et de rose, d'une splendeur misérable et où ne poussent que les moulins à vent, ces marguerites à quatre blancs pétales. Mais au-dessous des landiers s'étalent les forêts d'un bleu mélancolique dont le velouté charme le regard et fait sombrer la pensée dans d'infinies délectations moroses.

Bois de Talcoameur, de Bily, de Kerfily et de Lanvaux ; hautes futaies de Coetby et de Molac, frondaisons centenaires où rôdent encore les légendes, où foncent les sangliers, détalent les cerfs et fuient les renards, ces chênaies, ces hêtraies et ces sapinières, témoins de l'ancienne Bretagne druidique, assombrissent les terres rousses. Et dans les sous-bois ténébreux, dolmens chenus, menhirs dorés par leurs lichens, peulvans, galgals, tout le bestiaire de granit d'une humanité primitive, sont encore tapis. Partout ailleurs, des champs que les pommiers semblent vouloir protéger du soleil avec leurs larges ombrelles vertes, pommiers en monômes, en quinconces ou en cortèges, pommiers sacrés à l'égal des orangers de l'Orient. Et ces pommeraies, vignobles du septentrion, recèlent l'ivresse, l'oubli et la récompense.

A travers ce pays bocager à fourrés et raidillons, quelques petites routes vicinales, serpents d'or ou d'argent suivant la nature des sables ou des rocs qu'elles traversent, sinuent difficilement, reviennent sur elles-mêmes, cherchent issue. Et,

un peu partout, de petits troupeaux de logis à toisons rousses stabulent devant leurs courtils, humbles villages médiévaux de Cadoudal, Kerfiloué, Remungol, Lézourdan, Letiernan, Penher, Kergland, dont les maisons retentirent aux cris de mort de Blois et de Monfort et, plus tard, aux coups de fusils de la chouannerie et des réfractaires.

— Je suis né à Bréhé, derrière ce grand if noir, — m'avertit Patern.

Je me souviens aussitôt de ce hameau composé d'une douzaine d'arches contenant dans leurs carènes granitiques, toutes les espèces humaines, animales et végétales mêlées. Dans la salle commune, et à peine séparés par leur auge de chêne, les bœufs tournent leurs grands yeux nostalgiques vers leurs maîtres étendus dans leurs lits à glissières.

— Je suis né sous le seul toit d'ardoises de ce village, cadet de douze enfants dont sept déjà morts, — reprend Trovic. — Ils sont enterrés dans ces cimetières à droite, à gauche.

Le meunier ferma ses paupières enfarinées et murmura en gros bourdon :

— Dieu leur fasse paix !

Rouvrant ses yeux, il jette un regard cruel sur le pays :

— Oui, la paix pour les bonnes âmes, mais pour les autres pas de paix jamais. Le feu éternel !

Il me pose la main sur l'épaule, une effrayante main d'étrangleur et dit :

— Quand nous châtions quelqu'un, nous autres hommes, qu'est-ce que notre châtiment? Presque rien ! Un mauvais coup bientôt oublié. Tandis que le feu éternel, parlez-moi de cette invention ! Éternel, à la bonne heure.

Le souvenir de Talverne cloué en croix comme une chouette me revient à la mémoire. Quel sentiment de la vengeance, chez Trovic, qui murmure maintenant :

— Enfin, j'espère que mes frères et sœurs n'ont pas trop commis le mal et que la flamme leur sera évitée. Oui, sept fois j'ai conduit leurs châsses à travers ces chemins creux jusqu'à leurs paroisses de Trédion, Sérent, Plumélec, Saint-Guyomard et Bohal. Les croix des Trovic depuis les temps des temps feraient un joli petit bois.

D'humbles flèches en éteignoir, aux écailles d'ardoises sur

leurs charpentes, jaillissent au-dessus des dos ronds des chaumières. Ce pays gallot n'est pas celui des belles églises ; son besoin d'idéal multiplia cependant sur les collines, le plus près possible du ciel, des chapelles, pieux hangars, auberges du bon Dieu et de quelques saints : Patern, Gurval, Méen, Marcel, Isidore, Mathurin, Efflam, thaumaturges du petit monde, rebouteurs des estropiés, bâtons des persécutés. Un méchant clocheton et une croix sur la toiture, voilà ce qui distingue ces trêves moussues des métairies. La pitié passive des gallots laisse même les faîtages s'affaisser, aussi que de coulures vertes sur les statues saintes ! L'on continue pourtant à les chérir comme ces vieux parents que les paysans aiment à condition qu'ils ne coûtent rien.

— C'est à Cadoudal que j'ai fait mon apprentissage de meunier, — me déclare Trovic, et il l'ajuste avec sa longue-vue.

Près d'un pont sur la Claye, un moulin à eau se devine plutôt qu'il ne se découvre entre les murailles luisantes de ses châtaigniers.

— Un homme capable l'habitait autrefois, mon cher monsieur. Il n'avait jamais voyagé. Toute son intelligence était née avec lui. Je le respectais. Un jour qu'il était embarrassé d'une meule gauchie par l'usure et qu'il ne savait comment la repiquer, car il lui manquait des aides, il me dit :

« — Continuer notre travail de la sorte, ce n'est pas honnête. La farine sera mal moulue et je ne veux pas qu'il soit raconté dans le pays que le meunier de Cadoudal trompe son monde. Or, si j'arrête le moulin, je perds mes clients. Les minotiers de Vannes me les enlèveront. C'est la ruine. Que faire?

« — A nous deux, maître, nous pouvons toujours enlever la meule gauchie au moyen de la roue et des câbles.

« — Et ensuite?

« — Ensuite, vous la laisserez venir en grand sur mes reins et je la porterai le temps que vous mettrez à la repiquer.

« — Je te sais fort, Patern, mais pas assez pour soutenir cette charge.

« — Faites donc !

« — Non ! malheureux, j'aurais ton écrasement à me reprocher devant Dieu, au jour du jugement dernier.

« — On ne peut pas arrêter le moulin, maître. Jetez-moi hardiment la meule contre le dos.

» Il fit et il achevait de dégauchir sa meule, quand le sang me sortit par les narines. Dame ! j'avais résisté. Bientôt le moulin ronfla et il me dit :

« — Merci ! tu m'as aidé au péril de ton corps, mon cher garçon. Vois, notre farine est redevenue blanche et douce.

A cet instant de son récit des larmes emplissent les yeux de Trovic ; puis, lugubre, il ajoute :

— Encore un de mort, ce meunier. Lorsqu'il fut sur sa fin, ce n'est pas à son fils, c'est à moi qu'il donna son dernier baiser. Il me retint, comme ça, sur sa poitrine (ici Patern imite un athlète empoignant à la taille son adversaire) et il me souffla dans l'oreille : « C'est dommage de partir, à nous deux nous aurions encore fait du travail loyal. »

Deux larmes tombent sur la blouse de Trovic ; elles ressemblent à de grosses gouttes isolées, annonciatrices de l'orage, et, en effet, tout aussitôt, le V inscrit sur son front se gonfle, et il continue d'une voix rauque :

— Le fils de cet honnête homme n'était qu'un propre à rien. Un jour qu'il me bravait, je le pris par la nuque et par une jambe, je l'enlevai à bout de bras et je le lançai dans la rivière. C'était une journée de mars par un courant vif.

Comme Patern s'était tu, je lui demande ce qu'il advint de ce garçon.

— Par malheur, monsieur, des maladroits se jetèrent à son aide dans une « plate » et le sauvèrent.

— Et le meunier, son père, vous en voulut, Patern?

— Non, c'était un homme trop juste pour cela. « Ah ! mon gas ne s'est pas noyé? Tant mieux pour lui. » Voilà ce qu'il dit. D'ailleurs, à cette époque, nous succombions de travail. Trois meules à nourrir et de l'eau à faire craquer les aubes...

Les yeux de Trovic prennent la fixité de ceux d'un fauve à l'affût et, du fond de la gorge, il râle :

— Pendant ce temps le faux noyé se faisait donner du rhum sucré par sa bonne femme de mère. Si ce gueux avait aidé son père, celui-ci, qui s'est tué par trop d'ouvrage, vivrait encore. Les bons seuls, il faut les sauver. La vermine s'écrase.

Avec la spontanéité d'un enfant, Trovic changea d'humeur et se retourna d'un air fier vers l'intérieur de son moulin :

— Vous ne trouveriez pas une pièce moulinée dans cette charpente, monsieur.

Et afin de me faire apprécier la qualité du bois, du poing, il frappa le bouc, la pièce fourchue qui permettait à l'arbre de couche de tourner. Un calice était sculpté sur la face postérieure de cette poutre.

Depuis un instant les « demoiselles » valsaient au bout de leurs ficelles et les ailes tournaient avec une clameur victorieuse. Comme un cri de guerre le meunier clama :

— Écrase ! Écrase ! Allons ! le roit ! Croche dur dans la fusée. Hardi ! Écrase ! Écrase !

La joie de voir son moulin tourner avec une vitesse presque inquiétante développait la carrure du géant Trovic. Je ne l'avais pas encore trouvé aussi redoutable. S'agenouillant devant les meules il lâcha le cuir du renard qui maintenait l'augette sous la trémie, et le grain, trouvant une pente plus accentuée, se précipita. Il se releva avec un geste de la main pour rebrousser sa tignasse rousse et, en trois pesantes enjambées, il atteignit aux armelles de l'arbre de couche ; par la baie circulaire il observa les toiles.

— Pas de danger. Elles ne partiront pas. J'ai inventé des crochets en bois de saule et les vérons casseraient avant de livrer ma voilure au vent. Le Breton d'en face attache ses toiles avec des nœuds : supposez un grain, la nuit ! Il descend quatre à quatre pour délivrer ses verges de leur entoilement. Impossible ! les nœuds se sont brouillés et les ailes cassées par la rafale vont s'affaler au bas de la vallée. C'est la grâce que je lui souhaite.

Repris par sa haine, Patern grimaçait, lorsqu'un sourire détendit sa face d'orage. Une petite fille, quatre ans peut-être, à peine haute comme une quenouille et blonde comme le chanvre avec sa chevelure disposée en trois minces tresses, une sur chaque oreille, l'autre sur le dos, dépassa l'escalier à vis et sauta sur l'entourage des meules. Une cravate rose large comme une oriflamme, sans doute quelque vieille ceinture, s'étalait sur sa petite robe de bonne femme de campagne aux entournures de velours. Des bas de laine d'un rouge capu-

cine chaussaient ses jambettes. Parfois cette enfant, cessant de trottiner, s'avançait par sauts de pie, si légers, qu'en retombant sur ses pieds le bruit n'en pouvait être perçu.

— Voici Marie-Cinthe, ma bergeronnette, la petite compagne de son papa, jour et nuit, en campagne comme à la maison, — s'écrie Trovic. — Viens, ma belle, et dis bonjour au tonton. Tous les messieurs, tous mes clients, pour elle, sont des tontons. Excusez-la.

Et un son de fifre à ses notes les plus aiguës, me salue ; puis ce sont des rires, des gambades, une danse, quelques pirouettes de ballerine et des roucoulements qui s'égosillent avec l'ivresse d'un rossignol par un crépuscule de juin. Cette fillette ingénument heureuse papillonne au-dessus des meules broyant le grain qui nourrira les hommes mélancoliques et lourds des vallées dominées par le moulin.

— Tic tac !... Toc toc... la bobinette... Tic tac ! Toc toc, — chantonne Marie-Cinthe, et elle imite la cadence des dentures du roit frappant la fusée.

— Tic tac... Toc toc... l'aiguillette, l'aiguillette.

— Marie-Cinthe ! Mon petit épi ! Aigrette de ton papa !

De quel accent inouï, inattendu, Patern a prononcé cet appel? Et quel changement dans sa physionomie.

Un géant débonnaire m'apparaît et, comme les géants, lorsqu'ils deviennent bonifaces, Trovic s'engauchit, perd sa beauté sculpturale. Il s'accroupit afin de se rapetisser, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles et se croit plus paternel.

Insensible aux attentions de son père, Marie-Cinthe saisit ses sabots de cendrillon, des amours de sabots gravés au couteau de croix et de pâquerettes et les entrechoque au-dessus de sa tête. Déjà lassée par ce jeu, elle découvre sous la toile d'un sac, une poupée, étrange idole aux yeux de chat, aux pieds et aux mains palmés, coiffée d'une catiole.

— Marie-Cinthe ! Mignonne de ton papa ! Viens ici !

Non ! elle ne veut pas entendre et reprend sa course sur les entourages ; les petits bas capucine courent vite, vite, et semblent semer des fleurs.

— Mon merle ! Mon petit fuseau ! Ah ! coquine de navette, on ne l'arrêtera donc pas?

Patern avance ses bras, mais l'enfant se dérobe avec le cri

aigu d'une hirondelle et les jambettes sautent, si rapides sur le plancher des meules qu'elles y tambourinent. La poupée lancée en l'air va retomber sur le bouc au-dessus du calice Aussitôt pleurs et détresse.

— Ma fille! Descends, ma fille, — appelle Marie-Cinthe éplorée.

Étalée sur son ventre de châtaignier entre les bois fourchus, sa fille insensible fixe de ses yeux de chat, sa jeune maman. Le grand Patern s'est élancé. D'une main il a pris la poupée ; de l'autre, il saisit sous les reins son enfant et, s'agenouillant, il me les présente.

Rires convulsifs de Marie-Cinthe qui se tortille sur la main de son père. A peine a-t-elle repris l'idole aux yeux de chat qu'elle l'empoigne par une de ses pattes et lui fracasse la tête contre la levée des meules avec la plus parfaite insensibilité.

— Ai-je pu faire une mignonne pareille, — s'exclame le meunier avec une mine ravie et ridicule. — Et ce pigeonneau est à moi? Vrai Dieu ! j'ose à peine toucher ce petit nez ! Comment peut-on se nourrir avec une bouche où ne passerait pas mon doigt ! Les moineaux boiraient d'une becquée ses petits yeux. Dis au tonton, Marie-Cinthe, que tu ne quittes jamais ton papa. Que toutes les nuits où je dois veiller, tu viens ici, sous la lanterne. Et cette gamine me fait la leçon : « Père, ne dors pas ! Père ! Père ! veille au grain ! Père gentil, dis-moi une histoire? »

» Pendant quelques instants je songe que nous sommes seuls, cette mignonne et moi dans le ciel de la montagne, au-dessus des villages endormis, oui, tout seuls, alors je la blottis dans un de mes bras et je lui conte des choses de la Grande Révolution que je tiens de mon aïeul, ou je lui chante des chansons de marche, oui, ces airs que les gas entonnent pour se donner du cœur quand ils partent pour la caserne :

Cette année les gas
Faudra marcher au pas
Et marquer la cadence
Nous serons bons soldats
Nous servirons la France !

Lorsque j'ai fini elle m'en réclame d'autres. Et moi je ne sais plus rien ! Qu'ai-je appris en ce monde? Rien que par l'esprit qui est en mon corps.

«— Encore ! Encore, petit papa !

» Je lui chante des cantiques et jusqu'au *De profundis*. Suis-je bête? Et voici qu'un grillon répond : *dies iræ*. Où est-il caché? Ah ! je le sais bien ! Ce grillon, c'est ma Marie-Cinthe dont le ronflement si petit me semble la musique d'un insecte.

» Je la couche sur des sacs vides et, à chaque nouvelle pochée jetée dans la trémie, je songe : « Tant mieux ! encore une qui grossira le matelas de Cinthe. »

» La pleine nuit est venue avec un vent dur : tout craque ! Et je pense : « Mon pauvre navire, tenons ferme ton gouvernail. Il ne faut pas qu'il arrive malheur à ma Cinthe. »

» L'été je me tiens devant ma fenêtre. Quel ciel ! Il est blanc d'étoiles à croire que les meuniers y ont semé leur farine. Tandis que mes meules et mes ailes clapotent doux, tout doux, parfois je me répète : « Comme on dormirait bien ! Pourtant il ne faut pas dormir ! Le malheur nous tomberait dessus. » Pour m'occuper je cherche avec ma longue-vue dans la campagne noire des petites lueurs à peine visibles à travers leurs fenêtres, et je tâche de deviner. Cette petite flamme rouge doit être la veilleuse de l'église de Saint-Guyomard? Cette grosse appartient à la paroisse plus conséquente de Plumélec. Ce fumeron, c'est celui de Bohal, une paroisse large comme les mains. Penser que ces lumières brûlent depuis des siècles, sans arrêt, quand nous, pauvres gens, nous nous éteignons si vite, les bras m'en tombent de tristesse.

» Ah ! vous ne vous figurez pas comme les nuits d'hiver de quinze et seize heures sont longues sur les grées. On dirait que tout le monde de la terre est mort. Et en passe-t-il des armées de nuages ! Ils vont défiler ainsi, pendant des mois, haillonneux, des gueux qui ne cherchent qu'à commettre des mauvais coups. Et quand je suis sombre comme le temps, je réfléchis davantage. Mon âme travaille en moi et je me demande pourquoi je suis dans ce moulin? Je pense que, dans les anciens temps, le bon Dieu aurait fait de moi autre chose qu'un meunier ! Quand je lisais l'histoire des anciens Juifs, je pensais : « Et moi donc, quel chef de guerre d'un peuple élu j'eusse été? » Mais il paraît que c'en est fini des belles aventures. C'est la mauvaise paix, comme mon père le disait en

revenant de la guerre de 1871. Des vaincus, nous? Non, je ne peux pas y penser sans rage.

» Et me voilà meunier au jour d'aujourd'hui? Après tout, c'est encore le métier à ma convenance.

Cambrant son petit corps la fillette glisse de la paume de son père et s'échappe avec un pépiement vainqueur. Aussitôt délivrée elle adresse de vifs saluts aux murs, aux poutrelles et bavarde :

— Bonjour, madame ! Vous voulez de la bouillie avec du son? Bien, madame. Mettez votre belle cravate ! Je le dirai à votre maman, madame. Non, vous n'en aurez pas. Combien de sous, madame? La farine du Breton ne vaut rien, non madame. Elle tue même les rats, oui, madame, c'est comme ça !

A ces mots Trovic laisse éclater son rire en carillon.

— Ah ! la brave petite !

Me levant j'entretiens le meunier de mon désir de posséder de la pure farine de sarrasin.

— Avez-vous du blé noir de belle qualité à me donner à moudre ?

— Non, Trovic.

— Dame ! farinier à l'ancienne mode, je ne mouds que le grain qu'on m'apporte. Attendez la prochaine moisson.

Je promis de patienter et, suivi de Trovic, je sortis du moulin. Aussitôt le panorama d'un bleu de roi nous entoura comme un océan végétal. Une rumeur nostalgique, doux bourdonnement d'insectes, d'outils, d'hommes et de bœufs en travail, en chasse ou en pâture, montait jusqu'à nos oreilles.

Sa grande main ouverte au-dessus de l'espace éthéré, Patern déclara :

— De cette hauteur, les paysans ne sont pas même des moucherons, et leurs batteries à vapeur ne font pas plus de bruit qu'une abeille. Un jour d'août j'ai vu sauter une machine à battre. Ce fut le bruit d'un pétard d'enfant, pas davantage. Plusieurs hommes et femmes avaient été hachés comme paille. Pourtant, à cette distance, cela ne me fit pas plus d'effet que de voir écraser quelques fourmis. Oui, de mon moulin, tout devient peu de chose, et ça, c'est la réalité.

J'avais parcouru trente mètres sur le sentier ardoisier

creusé par les fers des chevaux, quand Patern me clama d'un air réjoui :

— Regardez donc le Breton? Quel fainéant !

A deux portées de fusil à ma droite, le moulin de Corentin Pigaller marchait avec la lenteur accablée d'un piéton épuisé par une longue route.

— La foudre de Dieu devrait purifier la terre de cette carcasse ! Au revoir, monsieur. Revenez me voir.

En avant de la porte cintrée de son moulin, les poings aux hanches, sa tête de Vercingétorix rejetée en arrière, ses jambes bien d'aplomb, le grand Patern, vivante architecture, paraissait un monument.

***

— Le sarrasin le plus goûté, le plus mielleux, vous le trouverez à la ferme de Gonadio, — m'avait assuré Mathurin Brien, et il s'y connaissait, mon journalier, car presque tous les jours de sa pauvre vie, le brouet gris fumait sur sa table.

A quatre heures de l'après-midi j'atteins l'ancien manoir de Gonadio devenu métairie : longs bâtiments cendrés, lucarnes à coquilles, portes à accolades, hangars à vastes cintres sous leurs toits d'ardoises roussies. Immense poirier d'un beau style au fond de l'ancienne cour d'honneur et, devant le pignon à rampants flammés, un chêne harmonieux comme un arbre de Ruysdael, se pavane. Sur l'aire de Gonadio une locomobile luisante comme un squale actionnait une batteuse-vanneuse peinturlurée en bleu de charron. Parmi l'atmosphère blonde d'ivraie et de balle envolées, soixante paysans travaillaient en cadence.

Debout au sommet de la colline des gerbes entassées quelques enfants s'acharnent à la démolir afin de pourvoir à la faim du monstre mécanique. Les épis passent entre les battes, le blé grèle ensuite dans les tuyaux d'aspiration, et la paille, au sortir de la gueule qui les vomit, saute sur les fourches de bois des jeunes filles qui l'emmènent jusqu'aux pieux fichés en terre afin de l'arrêter. A ce moment des jeunes gallots, aux torses ronds comme des troncs d'arbres, se ruent, l'épieu au

poing et embrochent ces tas tandis que les filles suivent l'élan des garçons afin de contenir le débordement des pailles ; pendant ce tête-à-tête, les visages animés se sourient, des simulacres de baisers s'échangent et les yeux se promettent.

Je venais de déboucher sur l'aire lorsqu'un coup de sifflet éclata. La machine râla et se tut ; aussitôt les soixante travailleurs dressant vers le ciel leurs fourches, leurs râteaux et leurs épieux, jetèrent un cri triomphal. Vers moi s'avancèrent le fermier, un Nantais au nez aquilin, sa femme, une brune madone et leurs petits enfants, des infants d'Espagne en longs corps de robe.

Ils m'emmenaient choisir à leur grenier un sarrasin à ma convenance, lorsque, sous le porche jumelé qui fermait l'ancienne cour dallée, un mince cavalier au cheval blanc et blanc lui-même comme une statue de craie, apparut. Deux sacs gonflés étaient placés en travers de la croupe de sa bête. Un vaste chapeau de laine à cordonnet sous le menton, le coiffait.

— Bonnes gens, y a-t-il du travail pour moi dans cette maison, — demanda-t-il après avoir porté la main à son front?

Le fermier de Gonadio allait répondre quand, par le courtil, en vis-à-vis du portail, un cavalier bleu survint. Il semblait un Gargantua tant il était formidable d'épaisseur et de hauteur sur son bidet étoffé du poitrail, courtaud des jambes et poilu des paturons. Ce survenant fit halte sous le majestueux poirier qui suspendait chaque saison la valeur de trois barriques de poiré à ses branches brodées de lichens, et sa voix tonna :

— Hors d'ici, Pigaller ! Retourne à ta niche, pirate !

Sans un mot de protestation, le cavalier blanc tourna bride après un clin d'œil au fermier.

Le grand Patern, le teint cramoisi, s'avança comme un chef barbare. Ses grosses moustaches allongées par la barbe de ses joues, frémissaient.

— Si ce Breton ose revenir à Gonadio je lui passerai l'arbre de couche de son failli moulin dans la gorge.

Après cette déclaration, Trovic sauta de sa bête avec la lourdeur d'un hippopotame et mit les poings à ses hanches.

— Combien me donneras-tu de pochées, Antoine, — demanda-t-il au métayer?

Celui-ci, craintif, répondit :

— Attends que la récolte soit dépiquée. On te préviendra, Patern.

— Entendrais-tu me retirer le travail pour le donner au Breton?

— Personne ne dit ça.

— Tu le sais aussi bien que moi, Antoine, la farine de ce « Kenavo » est poussiéreuse comme sa sale âme.

Les servants de la batterie, accourus, n'ajoutaient pas foi à cette affirmation jalouse de Trovic, mais ils n'osaient le contredire. Ils allèrent ensuite s'agenouiller sur l'herbe du courtil devant leurs écuelles de bois remplies de lard et de légumes froids.

— A boire ! A boire, Antoine, — appelèrent-ils. — A boire.

Les chambrières sortirent du cellier avec des pichets. Elles ne suffisaient pas à désaltérer les gorges enflammées par les poussières.

— A la soif ! A la soif ! — clamaient les paysans, et ils entrechoquaient leurs bols.

— Il faudrait mettre une barrique sous le poirier, — conseillait la fermière à son mari. — Nos gens pourraient se servir à leur guise.

— Sortir un tonneau de la cave va demander du temps, — repartit le fermier.

— Quelle plaisanterie, le temps de le commander, Antoine, — fit Trovic. — Conduis-moi à ton cellier.

A cette affirmation les mangeurs cessèrent de saisir leurs morceaux entre le pouce et le couteau, ainsi que les cultivateurs de bonne éducation le savent faire, et tous se relevèrent, curieux. Que voulait faire le grand Patern ? Il fallait voir.

D'un coup de sa botte Trovic repoussa les battants de la cave, s'éloigna dans l'obscurité et reparut bientôt, courbé, portant entre les deux épaules la barrique de cidre. Son énorme bouche tordue par la tension des muscles du cou, il demanda :

— Où faut-il la poser?

Émerveillés, les cultivateurs criaient :

— Ici, grand Patern ! Non, par là ! Devant toi ! Contre le poirier, bien au frais.

Partagé entre ces avis contraires Trovic avec l'air glorieux d'un athlète dans l'arène tournait lentement sur lui-même, ses quatre cents livres de poids sur les reins.

— Oui, descends le cidre sous l'arbre, — décida le métayer.

— Avant de le poser, Antoine, je veux que tu me jures devant ces camarades que tu n'attires pas Corentin Pigaller à ta ferme. Jures que tu le chasseras à la première occasion. C'est trahir le pays que de favoriser ce Breton. Allons ! la main haute. Jureras-tu, tonnerre du ciel !

Après une hésitation, Antoine refusa de jurer, quoique sa femme, apeurée, lui fit signe de contenter le colosse.

D'une voix qui devenait un rugissement, Patern reprit, excité par le mutisme du paysan :

— Antoine, tu as donné du grain au Breton et, sans mon arrivée, il emportait le reste.

Devenu blanc le fermier repartit :

— Suis-je le maître chez moi? Voyons ! pose le tonneau, Trovic.

— Non ! Antoine, tu n'es pas le maître de trahir les gallots et tu ne nous trahiras pas. Jour de Dieu ! tu te souviendras de moi...

Alors, devant les soixante travailleurs ébahis, le grand Patern baissant la tête et saisissant la barrique par ses côtés la lança d'un geste de Titan à travers l'aire.

Roulant sur la pente elle alla éclater contre le pignon du manoir, et le cidre avec des hoquets énormes se répandit en mare.

— Buvez, maintenant, vous autres, — clama Trovic soudainement égayé. — Adieu, Antoine. Ah ! maudit Nantais, tu avais bien besoin de venir prendre une terre dans le Morbihan. Retourne à ta Loire et prends garde à ton corps !

— Tu dis des mots que tu pourrais regretter, — riposta la brune fermière qui tremblait comme une herbe à la brise. — Il y a des gendarmes.

Le meunier ne songeait qu'à son cidre perdu et gémissait :

— Trente francs perdus ! Quelle journée !

— Osez un peu m'envoyer les gendarmes, — reprit après un gros rire le meunier et je vous les arrangerai de la même manière que fit en son temps mon grand-père Guillaume à ceux de Cadoudal.

Un éclat de rire servile répondit à cette allusion qui m'échappait. Sur ces derniers mots Trovic s'approchant de son bidet sans étrier, remonta sur les reins de la bête qui frémit à la secousse. Aussitôt à califourchon sur la couverture blanche à larges bandes rouges qui lui tenait lieu de selle, ce cavalier magnifique d'ampleur sourit de toutes ses dents. Après un salut ironique et un souhait de : « Rafraîchissez-vous les enfants », comme un Hercule appelé par ses autres travaux, le grand Patern au pas de son bidet massif qui creusait des empreintes à chaque foulée, passa le porche du manoir et descendit l'avenue des ormes de Gonadio en chantant à pleine gorge :

Un moulin tic, un moulin taque
Un bon moulin tictaque.
Un meunier bat, un meunier taille
Un bon meunier bataille.

***

La curiosité m'est venue de connaître ce Corentin Pigaller chassé de Gonadio par Trovic et, par un temps de fine pluie, je m'achemine vers son moulin. Les nuages courent bas et il me semble que je les atteindrais avec la main levée. Pas de lumière quoique dix heures aient sonné. Les bas-fonds de la vallée sont à peine visibles et leurs métairies indistinctes paraissent fondues dans du lait. Les bruits se sont tus dans l'ouate humide et je n'entends sur la grée qu'une sorte de soupir produit par les ailes tournantes du moulin de Corentin.

A son habitude, le Breton n'avait couvert de toile que la moitié de ses vérons et son arbre tournait avec indolence. Long et grêle, Pigaller enfariné comme un pierrot, appuyait une épaule contre sa porte. Un « chupen » et des pantalons serrés aux genoux et épatés sur les chaussures le vêtaient. Tête basse, il lisait un livre de piété avec un accent bas-breton qui donnait une force tonique aux premières syllabes des mots. « Maître, dit le Pharisien, quel est votre plus grand commandement de la loi? Jésus lui dit : Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu de toute votre âme... »

Je m'étais arrêté sous mon caoutchouc qui ruisselait comme

la peau d'un phoque sortant de la mer. Corentin ne me voyait pas et continuait paisiblement sa lecture :

« Et voici le second commandement : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. »

C'était autour de nous un panorama crépusculaire où trente paroisses s'effaçaient peu à peu.

« Ces deux commandements renferment toute la loi et les Prophètes ...toute la loi et les Prophètes », répétait Pigaller en relevant le front lorsqu'il m'aperçut :

— Ah ! le monsieur de la Fuie. Entrez donc ! Pitié ! Vous êtes mouillé ! N'attendez pas de flambée chez moi ; il n'y a point de foyer dans les moulins. L'on s'y sèche au vent comme une lessive.

Avec cette noble courtoisie, souvent innée chez les artisans armoricains, Corentin s'effaça devant moi et m'offrit l'escabeau avec lequel il pouvait atteindre à son plafond la sellerie de son cheval suspendue à des crochets de bois. Lui-même s'adossa aux poches à grain rebondies qui imitaient une assemblée de notables réunis pour la discussion de leurs intérêts.

A cet instant des craquements se firent entendre au-dessus de nos têtes, à l'étage des meules.

— Par ces temps pourris, mon moulin souffre de ses rhumatismes, — m'expliqua Pigaller avec un sourire mélancolique sous le fard blanc de ses lèvres.

Ce meunier pouvait atteindre la soixantaine. Il avait une longue figure au nez courbe et aux sourcils arqués toujours étonnés. Dans ses doux yeux gris flottaient comme des brumes. Large et mince sa bouche dessinait au repos un soupçon de grimace rose ; sous les pommettes les joues longues creusaient l'emplacement de deux navettes. Quelques rides d'un parallélisme étonnant indiquaient une philosophique acceptation des misères ; et comme l'âge d'un arbre se lit par les successives couches de son tronc, ces plis réguliers s'étaient superposés avec les ans chez ce meunier. Ses doigts fuselés semblaient plutôt faits pour se croiser dans la prière que pour manier des sacs.

Corentin avait glissé son livre de piété dans la poche de son « chupen » et m'observait avec le sourire à la fois bienveillant et ironique d'un clerc. Et il y avait dans ce sourire comme une

allusion au grand Patern, de la commisération pour moi qui le fréquentais et aussi la satisfaction de me voir sous son toit.

Au-dessus de nos têtes, comme un vieux cheval souffle aux côtes, parfois le moulin ahanait ; puis après ce signe de décrépitude, son ronronnement grondait dans l'air criblé des aiguilles de la pluie.

— Ils m'en veulent donc beaucoup, les gallots, monsieur, parce que je suis venu m'installer à la lisière de leur commune? — me demanda Pigaller avec une douceur chagrine. — Les uns et les autres ne devons-nous pas gagner notre pain quotidien et nous aimer les uns les autres, comme c'est écrit ! Qu'est-ce qu'ils me reprochent?

Je l'assurai que son installation avait été bien accueillie et et que c'était une heureuse idée d'avoir restauré le vieux moulin de cette grée.

Le meunier dodina de la tête sur son maigre cou visible par l'ouverture d'une chemise à col brodé de fleurettes.

— Vous êtes bien obligeant, monsieur. Malheureusement, les gens ne pensent pas tous de votre manière. Certains voudraient me chasser. Croient-ils donc que ce soit pour mon plaisir que je mouds sur cette grée? Non ! Et vous pourrez leur répéter que j'ai toujours la tête tournée vers Granchamp, là-bas où l'on parle ma langue. Pensez que je ne comprends guère leur patois gallot de Plumélec. Cela me rend si triste que, des fois, je quitte leurs maisons afin d'aller m'asseoir seul, sur un tertre, et je cherche le grand pin qui m'indique la direction de ma paroisse. Voilà mon idée, du matin au soir, aussi vrai que je vous le dis.

Sur cette déclaration Corentin sort assujettir une « pochée » de grain au crochet extérieur qui descend au bout de sa corde et, lentement, il hâle. C'est comme un pendu qui monte dans l'air pluvieux.

— Sainte Anne ! quel dur travail pour un homme de ma conscription !

Il monte retirer son sac basculé sur le seuil du second étage. Combien de temps il lui faut pour jeter le grain dans la trémie ! Le souvenir du geste irrésistible de Trovic me revient. Enfin, Corentin redescend, tout époumonné, et me balbutie :

— Ah ! si j'avais ma jeunesse à recommencer, je voudrais

être abbé comme mon fils aîné, Louis. J'en ai fait un monsieur prêtre. Il a étudié à Sainte-Anne-d'Auray. Moi, la pauvreté m'a conduit par la main depuis le berceau. C'est vous expliquer que je ne suis pas venu de mon gré sur cette colline. Le minotier de Cadoudal m'a fait demander à Kerfredou où j'étais valet de meunerie. « — Tu es un homme de raison et d'âge à être ton maître, m'avait-il raconté. Je possède en Saint-Jean-Brévelay un vieux moulin qui serait encore d'un bon usage. Je le ferai réparer et tu me le rembourseras selon tes moyens, à une condition, c'est que lorsque les eaux seront basses à la Claye, je t'enverrai moudre quelques culasses par-ci par-là ; ainsi nous nous entr'aiderons l'un et l'autre. » J'acceptai ; voilà pourquoi vous me trouvez ici.

Quand il eut terminé ce récit, un sourire oblique brida les lèvres fines de Corentin et j'entendis comme un gloussement étouffé. Je compris qu'il ne m'avait pas exprimé toute la vérité et qu'il me laissait deviner le reste. Pas une fois il n'avait nommé Trovic et il ne cessait d'y penser. Évidemment le minotier de Cadoudal, cet homme que jadis le grand Patern avait jeté à la rivière, avait attiré Corentin à la limite des deux paroisses afin d'enlever son ouvrage au meunier gallot.

(*La fin prochainement.*)

CHARLES GÉNIAUX

L'AVENIR DE L'UNION SACRÉE

Nous ne voulons pas avoir fait cette guerre pour rien.

Il s'agit de vaincre d'abord.

La victoire par les armes nous empêchera de mourir. Cela ne suffit pas : il faudra vivre ensuite. Nous devons donc songer au lendemain de la guerre. Il posera des problèmes dont quelques-uns ne peuvent être abordés aujourd'hui, parce que les données indispensables à leur solution demeurent encore indéterminées, celles, par exemple, qui dépendent de la durée de la guerre, du degré de notre victoire, de sa modalité... Mais plusieurs d'entre eux sont nettement définis dès l'heure présente, et non les moins vitaux. J'envisagerai ici celui de la prolongation de l'Union Sacrée.

L'Union Sacrée a changé de caractère : ne cherchons pas à nous le dissimuler.

Ce fut d'abord une fusion d'âmes totale ; on n'était plus soi-même ; chacun sentait sa conscience propre remplacée par une conscience nouvelle, vaste comme un monde, forte et noble comme un esprit divin, et il avait cette certitude absolue de la retrouver pareille chez tous les hommes qu'il rencontrait, amis ou inconnus, pauvres ou riches, loqueteux ou élégants ; les autres n'étaient plus des « autres ». Véritable communion, au sens le plus mystique du mot : un Dieu s'incarnait en des millions d'âmes humaines, tout entier dans chacune, et demeurant un. Ce Dieu, c'était la Patrie.

On vécut là quelques heures trop sublimes pour durer.

Il a fallu tenir dans la tranchée « civile », où il s'est passé la même chose que dans la vraie tranchée.

Beaucoup de soldats, en commençant la vie souterraine, ont illuminé leurs tanières boueuses et glorieuses de l'exaltation de leur héroïsme. Mais les sentiments très forts disparaissent par l'accoutumance ; on ne sait plus, du moins, qu'ils sont là ; on vit l'existence dans laquelle ils vous ont précipité comme si elle était l'effet d'une de ces lois de la nature contre lesquelles l'homme ne peut rien. « Il le faut » est le mot des soldats quand ils parlent de leur devoir, mais ils n'en parlent guère, pas plus qu'ils n'y pensent. Les joies du sacrifice, qui résident principalement dans la conscience qu'on a de se sacrifier, ont disparu pour eux ; il ne reste plus que le sacrifice lui-même. Par là devient infinie la dette d'admiration et de reconnaissance que nous avons contractée envers nos défenseurs.

Je ne mettrai certes pas en parallèle le mérite civil avec le mérite militaire, ce qui serait absurde, tant ils manquent de commune mesure entre eux. Cette réserve faite, on peut observer qu'il est advenu parmi les non-combattants ce que les témoins qui ne font pas de phrases signalent dans le monde des tranchées. L'Union Sacrée n'a plus rien de cette communion mystique qui nous soulevait tous ensemble vers un septième ciel : on s'y tient comme dans la tranchée boueuse, en maugréant contre elle, volontairement, jamais volontiers.

C'est en effet dans la volonté qu'a passé l'Union Sacrée : elle n'habite plus les cœurs.

Un grand littérateur a écrit, parlant de la mobilisation : « La France sortait du cloaque. » Vous entendez bien que les immondices du cloaque, ce sont les opinions opposées à celles de l'écrivain en question.

De X..., adversaire politique, un grand quotidien écrit : « M. X... espère qu'après la guerre quelque chose pourra rester de l'Union Sacrée. Nous l'espérons aussi et ce vœu se réalisera si les amis de M. X... veulent faire quelque effort dans ce sens. » Traduction large, mais exacte : « C'est nous qui faisons tous les frais de l'Union Sacrée ; à votre tour de les faire un peu, un tout petit peu ; mais votre mauvaise volonté nous paraît certaine. »

Même traduction de la conférence d'un grand conférencier sur ce sujet : « C'est mon parti qui sacrifie le plus à l'Union Sacrée. »

Ces exemples ne sont que l'illustration d'un fait général dont chaque personne trouvera la confirmation autour d'elle-même, et surtout en elle-même. Elle croit, ou bien que, par l'effet des événements, toutes les opinions se rallient aux siennes, ou bien qu'elle a fait toutes les concessions compatibles avec le bon sens et que c'est aux autres à se montrer conciliants, deux manières de penser qui se ramènent à celle-ci : « La plus formidable expérience, la présente guerre, prouve la sagesse de mes opinions. »

Je lui donne raison, quelle qu'elle soit, même si elle a les idées qui me sont le plus antipathiques, à moi qui écris ces lignes ; je lui donne raison, parce que c'est ce que je pense moi-même et que je crois que nul ne peut penser autrement.

On serre les dents. On se venge ensuite de cette contrainte dans le privé, devant ses amis, dans sa famille. Mouvements de mauvaise humeur, cris d'impatience, cela se résout en paroles qui font un peu de bruit et passent. Au total, la France civile aura fait, elle aussi, son devoir, et l'on pourra dire de l'Union Sacrée ce que l'on disait des grenadiers de Napoléon : « Elle grognait ; elle *tenait* toujours. »

***

Le patriotisme ayant engendré l'Union Sacrée, on est tenté de compter sur lui pour maintenir serré, après la guerre, le faisceau de nos volontés. Ici, plus que partout ailleurs, gardons-nous des illusions : elles risqueraient d'engendrer des accidents graves.

Les espoirs suscités par le patriotisme inciteront à appliquer au temps de paix notre discipline actuelle sans discernement, d'après la seule considération de sa force. Contre cette tendance d'esprit, naturelle, spontanée, d'où résulterait une thérapeutique sociale fertile en désastres, il faut nous prémunir en nous demandant ce que nous sommes, ce que sont nos diverses manières d'aimer la Patrie, ce qu'il y a en elles de commun à nous tous. Ainsi éviterons-nous, le plus pos-

sible, de faire du patriotisme lui-même le sujet de haines civiles.

Cette méditation a toujours été utile. Quand serait-elle plus fructueuse qu'à la lumière de la tragique histoire que nous vivons ?

La première des leçons de cette histoire a été de révéler la France à elle-même. Que ne disait-on pas, que ne disions-nous pas de notre peuple, nous surtout, psychologues, sociologues, philosophes, et autres grands sondeurs des âmes de races ! Le Français se décourage aux premiers revers ; réponse : après Charleroi, la Marne ; après Morhange, le Couronné de Nancy. Le Français, merveilleux à l'attaque, manque de ténacité dans la défensive ; réponse : six mois d'enfer devant Verdun. Nos soldats ont donc exercé de préférence les vertus qui leur sont étrangères : miracle inouï !

Le seul miracle là-dedans, c'est qu'il ait fallu un tel cataclysme pour nous rappeler cette vérité bien simple : les Français ont toutes les qualités. Plus exactement : toutes les qualités ont des Français pour les représenter, parce que tous les tempéraments, tous les caractères, se manifestent en France, et cela en proportions plus égales qu'ailleurs. Nous aurions pu nous en apercevoir chaque fois que nous considérions, avec un juste orgueil, la place tenue par notre pays. Dans tous les domaines de l'activité civilisée, nous avons à citer, en grand nombre, des hommes de premier ordre, et le plus souvent des grands hommes ; c'est ce qui nous distingue des autres nations, dont telle ou telle peut nous égaler ou nous surpasser sur un point, mais qui sont toujours affligées, par ailleurs, de quelque notable lacune. Où sont les sculpteurs de la Hollande qui a de si grands peintres et de l'Angleterre qui a Shakespeare ? Même différence lorsque l'on considère le cours de l'histoire : partout des léthargies ont suspendu, pendant de longues périodes, certaines activités intellectuelles, la vie de certains arts : des arts plastiques en Allemagne depuis le XVIe siècle, par exemple ; en France, et cela à partir du moyen âge, toutes les activités sont restées en éveil ; leur intensité seule a varié.

Comment traduit-on ce fait? on énonce une proposition devenue banale : le Français est bien doué. Et l'on semble prétendre que si vous ramassez au hasard des paysans, des

ouvriers, des bourgeois de chez nous, la plupart auront à la fois l'étoffe d'artistes, de savants, de philosophes, d'ingénieurs, de mathématiciens; bons à tout, propres à rien; ce serait le pire déchet d'humanité. La vérité est tout autre, heureusement ; elle n'est pas que le Français moyen a toutes les aptitudes, elle est que chaque aptitude est représentée en France par une petite élite, guère plus nombreuse qu'ailleurs, mais que toutes les aptitudes y sont comparativement bien représentées, tandis qu'ailleurs certaines le sont mal.

Nous avons coutume de répéter sur nous-mêmes un bon nombre de jugements tout faits, qui, sans que nous nous en doutions, se démentent l'un l'autre. Un seul exemple : le Français manque d'initiative, rien de plus certain ; le Français est « débrouillard », rien de mieux prouvé... Comment se « débrouiller » sans initiative? Le recueil de ces contradictions serait un gros volume. Il démontrerait qu'on ne peut pas décrire les Français comme une espèce et, par là même, qu'ils forment un assemblage d'espèces très différentes.

Cette conclusion s'accorde encore avec les données de la science des races : distinguez-en soigneusement la « théorie des races » qui est la thèse, à intentions politiques, de la supériorité du Germain sur le Latin, soutenue chez nous par Gobineau, MM. Vacher de Lapouge et Paul Bourget, entre autres (que cette remarque ne mette pas leur patriotisme en cause, puisque leur « Germain », c'est l'Anglo-Saxon).

La science des races, l'anthropologie, nous apprend que la répartition des races est entièrement indépendante des divisions politiques, mêmes provinciales, ou linguistiques, et en particulier, que la France est le pays le plus riche en races : elle réunit toutes celles d'Europe, sauf deux, sur un total de dix [1].

Il en serait donc de son humanité comme de son climat, de sa végétation, de son sol, de son paysage : il n'y a pas de plantes françaises, mais toutes les plantes d'Europe poussent en France, depuis l'yeuse et le chêne-liège de Sicile jusqu'aux sapins qu'empourpre le soleil de minuit ; les brumes du Nord sont en France et aussi la lumière hellénique ; la mer, sur

1. D'après M. J. Deniker, dont la classification, assez récente, paraît se confirmer de plus en plus, il y aurait en Europe six races et quatre sous-races.

ses rivages, prend toutes les couleurs, forme toutes les vagues, subit toutes les amplitudes de flux et de reflux ; et quels paysages ne trouverez-vous pas en France ? ceux de la Hollande, de la Suisse, de la Grèce, de la Castille, de l'Angleterre...

La France est elle-même, et elle est, en outre, un raccourci de l'Europe dont elle réunit les principaux contrastes ; elle les relie cependant et en fait un ensemble harmonieux.

On lui reconnaît, et c'est là l'hommage auquel ses ennemis eux-mêmes se refusent le moins, le magistère du goût. Il y a une importante signification dans cet accord des étrangers. Il prouve que leur qualité d'homme suffit pour qu'aucun d'eux ne se trouve entièrement dépaysé chez nous. S'il n'y avait que des goûts exclusivement nationaux, cela voudrait dire que chaque peuple ferait de son goût propre, le Goût par excellence, là précisément où il contredirait le goût d'un autre peuple. Mais, puisque, malgré les différences de leurs sens esthétiques, les étrangers admirent tous en France le sentiment de la mesure et des proportions, c'est qu'il y a, immanente en chacun d'eux, une aspiration commune à l'humanité civilisée et que la France satisfait le mieux.

Ce caractère essentiellement humain de la France, dans tous les domaines, nous est bien connu, et c'est ce qui fait son titre le plus beau à notre indéfectible amour. Certes il suffit qu'elle soit la Patrie pour que nous lui devions notre sang et notre travail, mais cette religion aux dogmes impératifs ne gagne-t-elle pas singulièrement en grandeur et en force lorsqu'elle coïncide avec l'attachement que nous inspirent les biens supérieurs de l'espèce humaine?

***

Ce caractère humain est aussi riche en dangers qu'en honneurs.

La France est une collection de moyennes ; mais il en est de ces moyennes comme des moyennes d'altitude : deux mille mètres d'altitude pour l'ensemble d'un pays montagneux, cette donnée n'autorise pas à se le représenter comme un plateau parfaitement uni dont tous les points sont très élevés

au-dessus du niveau de la mer et dont aucun ne dépasse l'autre ; les éléments réels, dont elle exprime une synthèse, seront le plus souvent des sommets d'une très grande variété, depuis la colline jusqu'au pic coiffé de neiges éternelles, le tout entremêlé de vallées dont quelques-unes pourront être de larges plaines. Ainsi l'humanité moyenne de la France n'est pas un ensemble d'individus tous moyens, mais un musée de toutes les humanités différentes par le caractère, le tempérament, les dons, la race.

En raison de leur différence, ces humanités lutteront les unes contre les autres.

De là, en France, plus qu'ailleurs, une division fatale des esprits, un choc perpétuel de doctrines, l'anarchie, ou du moins une extrême difficulté à réaliser un effort collectif. Danger d'autant plus grand qu'il peut s'aggraver par les efforts mêmes que l'on ferait pour y parer : le caractère humain de la France nous conduit à friser le cosmopolitisme, quelquefois de trop près ; si un parti spécial se fonde en réaction contre cette tendance, il s'intitulera le seul véritablement patriote, mettant ses adversaires plus ou moins hors de la patrie ; d'où l'aggravation des haines politiques.

En revanche, lorsque la France tout entière se lève, unanime, quel élan magnifique ! Ce n'est plus seulement *une* patrie, c'est *la* Patrie dans ce qu'elle a de commun avec tous les idéals, dans son essence la plus pure et la plus haute. Quoi qu'il arrive, notre patriotisme de la Grande Guerre ne sera pas dépassé dans sa valeur morale ; c'est lui qu'admirera l'histoire future, plus encore que le patriotisme des temps de la Révolution, où des Français se trouvèrent dans des camps opposés, où, par conséquent, l'idéal patriotique n'avait pu encore concilier entre eux différents idéals, tous nobles cependant, puisqu'on leur sacrifiait sa vie.

Les Allemands, absolument préparés, avaient, par leur guet-apens, l'avantage de l'initiative et de la surprise ; nous eûmes, en compensation, un culte de la patrie qui ne faisait qu'un avec celui du droit et de l'humanité ; la meilleure part nous est échue. Bethmann-Hollweg a ergoté ; il chicanera encore, mais toute sa casuistique se brisera contre un fait : du socialisme révolutionnaire au royalisme, d'Édouard Vaillant à

Charles Maurras, tout le monde a dit chez nous : « Les Austro-Allemands sont les agresseurs. » Combien doit être éclatante cette vérité pour avoir été criée par des gens dont les jugements, sur les questions les plus essentielles, se placèrent toujours aux antipodes les uns des autres !

La force de notre patriotisme, de notre Union Sacrée, résultait donc ainsi de nos divisions elles-mêmes : il participait de la puissance irrésistible des religions, qu'il reliait toutes pour devenir la Religion par excellence. Si nous avions été la nation d'une seule foi et d'une seule pensée, il ne serait pas monté à cette hauteur.

Et l'on a le droit de comprendre les religions proprement dites sous ce terme de « religion » entendu dans le sens général de communauté de convictions. Un exemple le prouvera :

Des catholiques français ont estimé que la guerre contre l'Allemagne était essentiellement une guerre contre le protestantisme, idée où il y a bien quelque chose de vrai, puisque le protestantisme a fondé le royaume de Prusse et que l'hégémonie prussienne a fondé l'Allemagne moderne. Mais les protestants français ont déclaré dans une lettre de leurs églises aux églises suisses, datée du 3 mai 1916 : « Le Droit des nations est indissolublement lié à l'un des principes fondamentaux de la Réforme, c'est-à-dire au respect de la conscience individuelle, au droit de la personne morale... Toutes les indépendances légitimes sont solidaires... Nos armées, en défendant les libertés constitutionnelles des peuples, défendent par là même, et par voie de conséquence, toutes les libertés religieuses revendiquées par les Réformateurs... »

Ainsi, en combattant pour la France, chaque Français combat pour sa foi.

Puisqu'il en est ainsi de la foi religieuse, à plus forte raison de la foi politique.

Les partis de droite défendent une France régénérée par la guerre, et qu'ils croient ramenée aux principes dont ils font la base nécessaire de toute société.

Les démocrates sont en lutte avec une puissance dont l'origine et l'organisation politique constituent la plus parfaite négation de la démocratie.

Les pacifistes font du gigantesque conflit une guerre à la

guerre. Ce sont eux, d'ailleurs, qui ont été le plus amèrement trompés par l'Allemagne.

Tous ces idéals différents sont exaltés par l'immense holocauste : la cause du catholicisme, celle de la Réforme, celle des vieilles traditions, celle de la démocratie, celle du pacifisme, auront eu, en même temps que celle de la France, des martyrs sans nombre : une cause qui n'était que chérie devient sacrée lorsqu'un tel fleuve de sang a coulé pour elle.

Et puis la guerre aura donné raison à tous les partis, ou, du moins, chacun y trouvera surabondamment de quoi établir sa justification particulière.

Les ennemis du régime républicain diront : il n'y a pas eu imprévoyance, il y a eu impuissance ; toutes les défectuosités de notre organisation militaire étaient signalées, connues dans le public, discutées dans le Parlement : ce qui manquait, c'étaient les moyens d'adopter un plan, de s'y tenir et de l'exécuter, c'était la responsabilité, laquelle n'existe réellement qu'avec une autorité pourvue du pouvoir de prononcer sans appel ; or, le parlementarisme républicain n'assure qu'un contrôle exercé en dernier ressort par des irresponsables. Si on nous avait écoutés, la France eût été tellement forte qu'il n'y aurait peut-être pas eu la guerre, car Guillaume II n'a cessé de tenir les doigts sur notre pouls. Et c'est pour avoir méconnu les principes que nous défendons que les Français ont dû subir une guerre aussi longue.

Les démocrates souligneront le fait que les sympathies venues à la France acclamaient en elle le pays démocratique par excellence ; ils insisteront sur ce que les idées de justice, de droit, de liberté, d'indépendance des nationalités, débattues par cette guerre, sont l'essence même de la démocratie, et sur ce que la prussification de l'Allemagne, cause profonde de l'agression germanique, équivaut nécessairement, comme système politique, à l'étouffement hypocrite de tout pouvoir populaire.

Les socialistes penseront que leur programme de la nation armée est remarquablement justifié par l'expérience acquise. Il fallait prendre, diront-ils, l'attitude défensive : s'il y avait eu des réseaux de fils de fer et des tranchées tout le long de nos frontières, l'armée allemande n'aurait pas passé après Char-

leroi. Ils se prévaudront de la bonne qualité des officiers non professionnels, tout frais émoulus des métiers civils, de la courte durée de l'apprentissage des soldats, de l'excellence militaire du réserviste, de son endurance après quelques semaines de campagne...

Les pacifistes ne croiront plus, évidemment, à l'impossibilité de la guerre, mais ils feront valoir qu'ils n'avaient pas exagéré l'énormité de son prix. Si l'Allemagne les avait écoutés, argueront-ils, si elle avait évalué comme eux les bouleversements financiers, les ruines économiques, les dépenses de vies que devait entraîner une guerre même victorieuse, l'empire germanique aurait certainement trouvé le moyen de ne pas se laisser « imposer » la guerre. Les pacifistes songeront plus que jamais à mettre la force de l'opinion au service de la paix. Si chimériques que puissent être leurs arguments, la guerre leur aura toujours donné terriblement raison dans l'horreur qu'ils professaient pour elle, et ce sentiment persistera en eux quand elle sera finie.

En résumé, la guerre aura renforcé les convictions adverses, donc accentué les divisions des esprits.

***

Lorsque la discipline de l'Union Sacrée ne sera plus nécessaire pour faire face à l'ennemi, devrons-nous conserver le bâillon qu'elle met sur nos litiges?

On ne le peut, et cela n'est pas désirable dans l'intérêt même du pays.

Si vous avez des convictions, c'est qu'en votre âme et conscience vous les jugez seules conformes à l'intérêt supérieur de la société. Moi aussi, mais les miennes sont le contraire des vôtres. Notre devoir sera donc de nous combattre. Notre lutte, d'ailleurs, résultera de ce caractère de la France qui fait d'elle un résumé de l'humanité, le lieu où convergent toutes les agitations du cœur et du cerveau humains.

La France ne serait plus la France si elle renonçait à ce rôle. Or elle y renoncerait si les idées qui naissent ou qui s'interposent chez elle cessaient d'être vivantes, c'est-à-dire d'entrer en conflit.

La prolongation de l'Union Sacrée ne saurait donc se

réaliser par la conversion de tous les Français à un même idéal social, moral, politique et religieux.

L'idée se présentera, — elle n'est guère neuve, — de se livrer à l'éclectisme du bon sens, de trier, parmi tous les idéals, ce qui constituerait l'idéal moyen des consciences droites, des cerveaux clairs, des tempéraments sains, des mentalités éloignées de tous les excès. Et l'on songera à fonder un parti des honnêtes gens. A quoi bon? Cela ne ferait qu'un parti de plus, comme l'expérience l'a déjà prouvé. Si, d'ailleurs, étant fondé, il prospérait, il aurait des gens « habiles » avec lui, et alors son nom vaudrait tout juste le moindre carré de papier où il tiendrait.

J'entends bien que les hommes sages et de bonne volonté s'en prennent non pas aux convictions politiques mais à ceux qui font un métier d'exploiter ces convictions, aux politiciens.

Ils se leurrent, je le crains fort. La place me manque pour justifier ma crainte. Pensez seulement aux États-Unis : c'est le type de gouvernement démocratique le moins imbu de parlementarisme : un chef d'État nommé par la nation et qui choisit des ministres responsables devant lui seul. Or les politiciens sévissent outre-Atlantique encore plus que chez nous, contrairement à cette prétendue loi qui veut que le pullulement des politiciens soit en raison directe du développement du parlementarisme.

***

Bien décourageant, ce qui précède? Non. C'est l'inspection des obstacles infranchissables. Voyons maintenant les issues : il y en a.

Constatons tout d'abord que l'Union Sacrée a existé dans sa plénitude, dans sa splendeur surhumaine. Son image est aussi impérissable que le serait celle d'un éclair pour qui ne verrait qu'un seul éclair au cours de sa vie. Nous tous qui fûmes quelques instants un être unique, nous voici redevenus des individus séparés, un tel et un tel, mais le souvenir de la communion est un fait toujours vivant : « J'ai été toi-même, tu as été moi-même. Comment serions-nous ennemis, nous qui, un jour, n'avons pas su nous distinguer l'un de l'autre? »

Cette pensée s'évoquera au cours de nos luttes politiques et

sociales. Tout le monde la comprendra. Grâce à elle, le combat de la parole et de la plume ne sera plus que d'idées contre idées.

Par là peuvent s'améliorer nos mœurs polémique.

Mais la nécessité est aussi puissante que les sentiments. Nous attendons d'elle aussi un effet utile sur la prolongation de l'Union Sacrée.

La nécessité nous frappera à la bourse. Évaluons à trois milliards les ressources nouvelles que l'État devra demander à l'impôt, rien que pour couvrir l'intérêt de ses emprunts ; ce n'est pas exagéré, car nous comptons là les seuls frais de la conduite de la guerre et nous admettons que les ruines matérielles seront réparées, conformément à la justice, aux dépens de l'Allemagne. L'augmentation des anciennes taxes contribuera à fournir ces trois milliards, mais pour une part seulement, et pour la plus faible part possible : elles sont déjà une éponge bien pressée. Bon gré mal gré, on s'adressera aux monopoles et aux impôts sur la fortune acquise et transmise. Considérées par les uns comme de fâcheux expédients, par les autres comme une étape sur la voie de la Cité future, elles seront adoptées par tout le monde, *parce qu'il n'y aura pas moyen de faire autrement*, et cet accord supprimera des années de luttes parlementaires qui se fussent livrées à leur propos.

Et supposons, — c'est l'hypothèse la plus plausible, — que le désarmement complet soit impossible après cette guerre ; nous serons contraints, par une expérience chèrement payée, à pousser au maximum, dans nos dépenses militaires, la proportion de celles qui sont affectées à l'armement et, par notre état financier, à réduire le total de nos dépenses militaires au minimum compatible avec notre sécurité ; cette double nécessité nous imposera, à nous, comme aux autres nations, le service à court terme [1]. Encore un champ de batailles civiles où on sera *contraint* de collaborer en paix.

La désunion foncière de nos différentes familles d'esprits sera donc empêchée de se manifester dans bien des cas et précisément dans des cas qui se présenteront d'urgence dès que l'on aura déposé les armes.

1. La dispute pourra subsister sur la question de savoir s'il ne conviendrait pas de conserver un noyau de soldats à long terme. De toutes façons l'écart des opinions qui existait avant la guerre sur le point du service militaire sera fort réduit.

Il faut aussi faire entrer en ligne de compte la besogne immense de réparation et de reconstruction que la nécessité nous imposera et à propos de laquelle nos divisions politiques n'auront ni loisir, ni excuse, ni prétexte, ni motif sérieux de se manifester.

Des villages, des villes seront à rebâtir. Il faudra reconstituer des champs que le « pilonnage » des obus aura rendus semblables à des surfaces lunaires, ressusciter un tiers de notre industrie dont l'Allemagne a systématiquement volé le matériel et les approvisionnements, parer à l'insuffisance de la main-d'œuvre nationale devant un travail qui la dépassera, assister les victimes du cataclysme : mutilés, aveugles, veuves, orphelins, familles privées, par mort, maladies ou blessures, des bras qui les faisaient vivre... Bien qu'on se soit déjà mis à la tâche, on ne l'aura encore qu'ébauchée lorsque le canon, enfin, se sera tu. Elle demeurera, quelques années, tellement pressante que, bon gré malgré, elle concentrera sur elle toutes les volontés.

Mais le triste « Bonsoir, messieurs ! » sera un jour prononcé, comme il arrive toutes les fois que se termine une crise dont la violence a réuni passionnément des esprits de provenance et d'espèce diverses. Après ce mélancolique adieu, des groupements analogues à l'Union Sacrée pourront bien se former, ils ne bénéficieront plus de la tension de volonté commune que la guerre entretient en nos âmes malgré tout.

C'est pourquoi l'Union Sacrée ne se prolongera que dans des œuvres nationales qui, issues de la guerre, battront leur plein tout de suite après la guerre.

Il n'y a pas lieu, par conséquent, de mettre dans les attributions de l'Union Sacrée certaines luttes, pourtant vitales, telles que contre la tuberculose, la mortalité infantile, la dépopulation. Elles étaient du temps de paix, ces luttes, elles sont de toujours, et, quand la France aura repris une vie normale, n'approcheront guère encore de la décision qu'elles visent. En outre, des besoins, non pas plus urgents, peut-être, mais plus immédiats, accapareront tellement les ressources financières du pays que la puissance publique ne pourra intervenir par des mesures importantes et nouvelles. Le danger de la dépopulation, par exemple, ne serait conjuré, suivant toute

vraisemblance, que par l'offre d'une prime pécuniaire pour la naissance, dans chaque ménage, du quatrième ou même du troisième enfant. Si tant de familles françaises se contentent d'un ou deux rejetons, c'est en général qu'elles n'estiment pas avantageux d'en avoir plus ; l'avantage, il faudrait le créer, tangible, indiscutable, sous forme d'argent. Tout autre appât serait illusoire.

Nul ne compte, n'est-ce pas? qu'une innovation aussi considérable que le paiement, par la France, des deux ou trois cent mille naissances annuelles supplémentaires qu'il lui faut soit envisagée avant le « Bonsoir, messieurs ! »

Soustraites à l'action politique, les luttes auxquelles nous avons fait allusion ne mettent pas en question la restriction du choc des idéals politiques : l'Union Sacrée. Pendant le temps que celle-ci aura lieu de se prolonger, elles incomberont à l'initiative privée, qui, notons-le en passant, bien que surchargée de besogne, aura une vigueur inconnue au début de 1914 : la guerre, comme une tragique leçon de choses, aura fait passer dans le présent tous ces problèmes, relatifs à la vitalité nationale, qui ne concernaient jusqu'alors que l'avenir. L'Union Sacrée aura été une école enseignant les possibilités et les méthodes de coopération d'hommes de toutes croyances.

Mais les fléaux destructeurs, chez nous, de la race seraient combattus indirectement si l'on endiguait l'alcoolisme qui, lui, viendra en question avant le « Bonsoir, messieurs ! »

Le gouvernement n'a pas frappé le grand coup contre l'alcoolisme pendant les derniers mois de 1914, alors que des actes révolutionnaires comme celui-là eussent enlevé d'assaut l'adhésion nationale. Cela le condamne maintenant aux demi-mesures, aux compromis hésitants, car sa mission actuelle ne lui permet de risquer son existence qu'en ce qui concerne directement la conduite de la guerre. Jusqu'à la paix, le régime de l'alcool pourrait donc bien demeurer dans le provisoire réel, sinon nominal. Mais il en sortira par force dès qu'il faudra liquider les dépenses de la guerre, voter les impôts énormes sans lesquels on ne couvrirait pas les intérêts de la dette. Le problème de l'alcool se posera alors au point de vue fiscal :

bouilleurs de cru, monopole... Impossible de reculer : le combat législatif s'engagera à fond, à un moment où l'Union Sacrée y interviendrait, encore chaude.

Combat ! il y aura combat et certainement acharné ; n'est-ce pas contradictoire? Comment nous rangerons-nous contre d'autres Français, au nom même de l'Union qui nous interdisait de les combattre?

C'est que l'Union Sacrée est l'union des partis dans la patrie, et l'esprit de parti consiste à soutenir la politique que l'on juge la meilleure pour la patrie. (Je ne parle ici, bien entendu, que des hommes conscients et de bonne foi.) Mais il est des questions où l'existence même de la patrie est en jeu ; alors une lutte politique et sociale sera menée par des gens appartenant à tous les partis, et cette lutte peut être conforme à la discipline de l'Union Sacrée : ne touchant à aucun idéal politique particulier, elle ne laisse subsister que ce qui atteste l'intérêt commun ; donc elle est certainement patriotique. On se divisera sur cet intérêt commun ; mais cette fois la ligne de division sera transversale : elle passera à travers chaque parti.

Tel est bien le cas de la lutte contre l'alcoolisme. Une des forteresses autour desquelles on la mène déjà est le privilège célèbre des bouilleurs de cru. Les bouilleurs forment un véritable peuple, celui de presque toutes les campagnes de France, et quand un député représente une circonscription agricole, il est à peu près fatal que, s'il ne défend pas ouvertement le privilège, il n'en consentira le retrait qu'au prix d'indemnités exagérées. Or il y a des circonscriptions agricoles de « gauche », il y en aussi de « droite » et qui fournissent même à la « droite » son contingent le plus fidèle et le plus nombreux. Comme, d'autre part, il y a des « droitiers » et des « gauchers » opposés au privilège, celui-ci crée une division dans la droite et aussi dans la gauche.

Le parti de l'alcool comprend les distillateurs industriels dont la plupart appartiennent à la région du Nord, où l'on est surtout divisé en catholiques et socialistes, et il est vraisemblable que les patrons distillateurs n'inclinent pas de préférence vers le socialisme ; il faut donc se les représenter comme catholiques en majorité et en désaccord avec les catholiques antialcooliques : division dans le parti catholique.

Les mastroquets fournissent des cohortes nombreuses au parti radical et radical-socialiste. A Paris, on en trouverait aussi beaucoup qui sont nationalistes ou collectivistes. D'autre part, c'est dans leur profession que se recrutent en tous lieux les agents électoraux, au moins subalternes, et les tenanciers de parlottes populaires politiques. Nul candidat au Parlement qui n'ait ses mastroquets : ils font partie de l'indispensable outillage électoral.

A défaut de toute autre, cette considération suffit à démontrer que tous les partis comprennent des gens influents intéressés à la consommation de l'alcool. En outre, le nombre et la puissance de ces gens ne font assez défaut nulle part pour qu'un groupe politique apparaisse comme privilégié sous le rapport de l'antialcoolisme.

Les soldats de l'armée qui combat l'alcool n'ont donc pas à craindre de marcher avec la plupart de leurs ennemis politiques contre la plupart de leurs amis politiques. C'est ce qui confond cette armée avec l'Union Sacrée elle-même.

***

L'ébauche de discussion qui précède nous aidera à déterminer notre devoir.

Il ne saurait être, lorsque la guerre sera finie, de renoncer à combattre, par la parole et par la plume, pour nos convictions respectives. Mais nous pouvons retarder l'instant où nos dissentiments doctrinaux viendront sur le terrain politique. De combien? du temps qu'il faudra pour épuiser l'activité politique relative aux besognes nationales de première nécessité, et nous avons vu qu'elles étaient considérables. Comment réaliser ce retard? En tant que nous faisons partie de l'opinion agissant comme puissance politique, nous devons réclamer la priorité, dans les ordres du jour du Parlement, pour toutes les questions où les drapeaux des partis ne sont pas engagés.

Nous le pouvons et nous le devons.

La France vaincra : jusqu'ici nous l'espérions avec confiance; nous le *savons* maintenant. Elle n'en sera pas moins une blessée. Pendant tout le temps que ses plaies resteront ouvertes, *il faut* lui éviter la fièvre.

JULES SAGERET

CAHIERS D'UN ARTISTE

(1915-1916)

Le premier retour en Normandie.

17 août 1915.

Jusqu'au dernier moment, j'ai cru que ce n'était pas vrai ; la campagne? c'était impossible. On s'est acoquiné à Paris, on y est comme vissé, et les choses qui vous entourent vous tiennent plus fortement au cœur que jamais. Elles font partie du vous-même de la guerre.

Offranville? Je l'avais oublié, je m'obligeais à n'y plus penser. Si j'avais eu le moyen de me défaire de cette maison, je n'aurais jamais reparu dans ce pays. Pourquoi se rattacher aux choses dont on ne devra plus jouir et que peut-être retrouvera-t-on sans plaisir, sans émotion même, un an après le drame? Non, décidément, il ne faut plus partir. Auteuil, ce matin, nous regardait avec les yeux d'un chien qu'on abandonne. Le vieil Ernest me presse la main, la secoue, et comme je lui dis que notre absence sera courte :

— Je ne serai pt'être plus là, moi, — fait-il. — Alors, comme ça, on va là-bas? Pourquoi qu'on n'a pas voulu de mes bégonias, cette année? Le jardin, là-bas, Monsieur et Madame ne vont pas le reconnaître, c'est tout légumes, qu'on dit !...

Tant que je serai là, bien sûr qu'y en aura pas une, de légume, à Auteuil ! Moi, c'est les fleurs, quoi !

Je crois qu'Ernest me fait de vrais adieux. Il n'est plus que l'ombre de lui-même. Sa fille et le petit René pleurent : — Ne restez pas trop longtemps !...

Nous sommes partis. Et ce fut bientôt la griserie du grand air, les champs, un midi d'août, Mantes, Bonnières, Pont-de-l'Arche, Bon-Secours, le toujours nouvel ensorcellement du paysage de la Seine, vu des hauteurs qui dominent Rouen.

18 août.

Ennuis, difficultés pour le permis, à la Place : nous sommes retenus à Rouen, ce qui nous donne le temps de parcourir les rues, vers le soir envahies par les Anglais. Nous entrons dans la zone des Anglais ; les obstacles accumulés par les deux gouvernements militaires, britannique et français, contre le séjour des étrangers dans Dieppe et ses environs, nous font déjà regretter Paris. Nous nous sommes demandé si nous continuerions notre voyage : mais, parvenus à Malaunay, nous avons gravi la côte où Emma Bovary était si triste, dans la diligence, à ses retours d'escapade ; et brusquement, un air plus frais, on dirait salin, nous frappe au visage. Nous roulons sur la route droite, vers les plages : il n'est plus question de Paris ! la mer est au bout, là-bas ; le ciel s'y plonge, en sort débarbouillé, plus pur de ton, plus coloré : nous participons déjà à cette féerie prestigieuse du mariage du ciel et de la mer.

Ceux-là seuls qui, dès leur enfance, ont senti le sel à leurs lèvres, en descendant du train qui amène les collégiens de Paris aux vacances sur les galets et les sables normands, ceux-là seuls me comprendront. C'est, à partir de Rouen, les poumons libres et l'agilité retrouvée, la liberté, les grandes grilles ouvertes sur les désirs : mâts, fumée du steamer, mouettes du port, et les voiles blanches comme des moutons sur les vagues. Imagerie bon marché, presse-papier ou esquisse de Manet en deux traits de pinceau, tout ce que vous voudrez, et Corot, Delacroix ou Boudin : c'est la mer des Parisiens, la Manche, la mer, à peine plus loin qu'Asnières et Maisons-

Laffitte, celle où l'on va quand les classes sont finies, celle qu'on enrage de quitter quand il y fait bon encore. Je ne la verrai pas ce soir, mais peut-être demain? Au premier prétexte, je filerai vers la mer.

Mais ces plaines ! Elles sont toujours là et non pas abandonnées. Beaucoup de femmes aux champs, il est vrai, mais quel labeur ! Des képis sur des têtes jeunes de moissonneurs ; on fait des meules, mais il y a du beau blé debout encore.

Comme il fait clair ! Nous sortons d'un puits ! Les arbres de Paris, c'est donc des arbres de théâtre? Nous sortons du métro, au-dessous, bien au-dessous de la mer; nous étions dans la cave...

Jamais je ne les avais crus tels que cela, ces champs ! c'est plus lourd, plus vert et plus dru que si c'était imité pour une réclame. Ils n'ont rien de pareil, les Allemands chez eux ! C'est cela qu'ils voudraient, — « je te crois ! » — avec des ports, au bout, des navires et le large...

Tôtes, l'Auberge du Cygne, encore madame Bovary. Le château n'a qu'une aile d'ouverte, celle qui donne au midi. Tout cela est parfaitement tranquille, habituel. Peut-être les veillottes sont-elles un peu plus petites, cette année, parce que ce sont des mains de femmes qui les lient.

Pourquoi m'as-tu fait revoir les choses que j'oubliais, plus charmantes, plus invitantes que jamais, ma chère?

Une dernière pente à dégringoler, et c'est la vallée de la Scie, le passage à niveau où nous agitions nos mouchoirs, quand les hommes partaient pour la guerre. Un certain matin d'août, nous sommes partis aussi, dans des wagons bondés, et personne ne chantait plus.

Saint-Aubin, les tilleuls du moulin et les ponts à la hollandaise sur le canal en miniature ; la côte d'Offranville. Madame Ridel, la blonde épicière, est sur le pas de sa porte; le clocher de l'église penche toujours, l'if fut incendié par la foudre, mais il en reste quelques branches.

Saluts, sourires. Des soldats canadiens font une course de chevaux sur la route des quinconces. Et chez nous, que trouverons-nous? La barrière est ouverte. Les lauriers sont taillés. Les ifs sont grands comme des obélisques. Celui du milieu de la pelouse est une grosse sphère suspendue sur des par-

terres réguliers, où pas une tête de bégonia ne dépasse l'autre, dans leurs cadres pentagonaux de pyrêtres. Le vieil Ernest en pleurerait de jalousie, et le gazon est tondu, car Potdevin est réformé. Une partie des « borders » hospitalise des choux, des salades et des pommes de terre, mais les « Dorothy Perkins » de la pergola sont si luxuriantes, dans leurs grappes et leurs touffes de soie rose, qu'elles dissimulent le potager : poireaux, carottes et navets.

Le soleil se couche ; la lune se lève sur la ferme, au-dessus du mur aux vignes vierges déjà rougissantes ; petit coin du jardin devant l'atelier, d'où j'ai tant de fois écouté l'heure sonner à la paroisse, les quarts, les demies, pendant que s'effeuillaient les fleurs du bouquet que j'étais en train de peindre... Sept heures ; ce sera bientôt la nuit.

Vais-je entrer? Voici une vraie maison française, aux proportions parfaites. En 1628, les architectes savaient ce que c'est qu'un plein et un vide, une fenêtre dans une façade, un toit avec des mansardes dedans, quelque chose de petit, d'habitable pour quelques-uns, et qui paraît grand, noble et majestueux.

Je ne veux pas rentrer encore.

Les briques, le silex et le grès ont la couleur d'un cou de tourterelle. Le long de la maison, les hortensias mauves ont bleui. Les vitres, dont certaines datent encore de Louis XIV, sont verdâtres, sur les rideaux de mousseline. Cette demeure semble habitée par des revenants de deux siècles et demi. Pourquoi m'as-tu fait revenir et déranger ces ombres, moi qui voulais oublier la mienne, celle que j'avais laissée ici, presque une contemporaine des autres, une vieillerie?

Et si le petit Georges, demain, était avec nous! Georges ne sera plus là pour qu'on parle quand on n'en a pas envie. Les mêmes grands vont refaire les gestes de l'an dernier, car ils n'auront pas changé d'opinion. Chaque antagoniste se réembusquera dans sa personnalité, qui n'a fait que prendre plus profondément racine et se développe comme les ifs taillés et les arbustes des massifs !

La guerre rase à pied d'œuvre, détruit, mais elle ne fait pas plier. Que ferons-nous dans cette maison, pourquoi y revenir?

19 août.

Il faut pourtant s'installer et se remettre à écrire. Je choisis le salon jaune, où je m'enfermais, au mois d'août 1914, pour ne pas entendre les propos insensés, la lecture des fausses nouvelles. Quand les fenêtres sont ouvertes, on est là comme dehors, entre la ferme et le jardin ; la chaleur atténue l'odeur d'estaminet, de vieux tabac, l'humidité des pièces qu'on n'a pas habitées de tout l'hiver. La batteuse mécanique, dans le silence des champs, ne cesse de ronfler : tout le monde de la ferme est au travail. Des cavaliers du Canada, en khaki, mènent des chevaux à l'abreuvoir. Il passe aussi des détachements de petits Belges en veste noire collante, qui font l'exercice autour du village. Mais le décor est si riant qu'on ne peut croire à la guerre, malgré les détonations lointaines du canon.

Dans cette pièce, six officiers prussiens habitèrent en 70-71 ; ils brûlèrent le parquet ; on put éteindre le feu qui prenait aux boiseries Louis XV, dont les rinceaux et les volutes, au-dessus des portes, encadraient des grisailles qu'on remplaça par des copies ; le marbre lilas veiné de blanc de l'admirable cheminée, fut brisé par des éperons prussiens. Tel quel, ce salon aux lambris d'un jaune citron, avec ses glaces désétamées, où l'on se voit comme dans un brouillard, avec le tapis d'Aubusson vert de gris à ramages roses, les cabinets de laque, le mobilier de velours d'Utrecht, ce salon a un charme vieillot qu'à peine rajeunissent des estampes japonaises, des peintures chinoises sur glaces, des coffrets de coquillages et les porcelaines bleues et blanches de Canton ou de Delft.

Je fais des découvertes dans les placards ; j'ouvre les tiroirs remplis par les années de journaux, de livres, de manuscrits inachevés, de lettres, de bouts d'étoffes qui ont servi pour des tableaux, toute une vie !

Ordre du logis, odeur d'encaustique fraîche, accueil des gens d'ici, cloche du dîner, et la paix d'un soir à la campagne se glissait par les fenêtres hautes ; sérénité animale, pourquoi m'avoir permis de te goûter encore, pour si peu de temps? Nous étions étourdis par le voyage. Mais ce matin, me voici devant la même écritoire : encre séchée, plumes rouillées et

buvard où l'on lirait des morceaux de phrases, des fragments de la comédie que nous faisions avec Jean. Au panier, tout au panier ! Ce n'est pas pour ce matin, le travail. Trop de souvenirs, soudain plus présents que l'aujourd'hui. Au fond de soi-même, ce vain désir : recommencer, chasser l'odieux présent. Il faut aller à la mairie remplir les feuilles de séjour. Nous sommes en visite chez nous.

25 août.

L'oiseau bleu des îles, depuis qu'il est en plein air, selon ses habitudes primitives, happe les mouches qui pénètrent dans sa cage d'or et ne craint pas la lutte avec un bourdon, une guêpe, de gros insectes que son petit bec réduit au silence, broie pour ensuite les absorber. L'oiseau bleu d'Amérique s'est, pendant l'hiver, nourri en Européen, et cet été lui redonne un plumage neuf, des miroitements lustrés, avec l'usage atavique de son bec et de ses entrailles. L'oiseau attendait son heure.

Madame X... arrive de Dieppe avec sa fille. Elle s'écrie, en nous embrassant :

— How bracing, how encouraging, how elating ! Nous croyons agir selon notre libre arbitre, mais il y a une force supérieure, que j'appelle Dieu, et cette force nous dirige sans que nous nous en apercevions. Maintenant j'ai fait le sacrifice de mes trois fils ; si je vis dans l'angoisse, si je ne dois jamais voir la réalisation de ces formidables promesses de justice et de beauté, que m'importe? A notre âge on ne doit penser qu'à l'avenir des autres. La justice va triompher. Les hommes politiques, avec leurs misérables ambitions, ne peuvent rien contre la vérité. Quand on parle aux gens du peuple, on s'aperçoit d'un revirement : les idées saines ont beaucoup de prise sur eux en Normandie...

Il faut déjà subir des opinons, et se taire...

— Qu'est-ce que vous appelez les idées saines, chère amie?

Madame X..., très étonnée que je puisse en douter, s'écrie :

— Mais, naturellement, celles de *l'Action Française*! Vous voyez devant vous une mère de cinq enfants, chargée d'expérience et dévorée d'inquiétude, une protestante qui attend le retour du roi !

— Mais quel monarque, quel maître, madame? Un général victorieux, un dictateur?

— Le roi Édouard VII fut un grand souverain et il n'était pas un aigle. Sa jeunesse un peu folle avait fait place à une sage maturité. Le duc d'Orléans ou le duc de Montpensier, pourquoi pas?

Ainsi chacun attend et espère. Le docteur attend dans son cabinet humide où la confiance n'a jamais failli, près d'un buste de la République; M. le doyen attend dans son presbytère; les quatorze membres de la famille Mathin, fugitifs de Lens, dans les deux pièces d'une maisonnette où ils venaient, il y a un an, camper. M. Mathin sait que ses fabriques sont incendiées; il fait la moisson comme ouvrier, en Normandie.

Nos tableaux sont exposés à San-Francisco; l'Amérique draine les milliards de l'Europe qui l'obligera bientôt, peut-être, à prendre aussi les armes. La guerre sera comme une ceinture de feu autour du globe où la France occupe un espace un peu plus grand que la Belgique, moins grand que la Pologne.

Nous attendons sous le cerisier avec des journaux, et madame X... nous parle du roi. L'Allemagne fait proposer la paix à la Russie. Le comte Andrassy écrit dans un journal de Budapest que l'armée russe étant incapable de prolonger son effort, il ne sera pas question de paix séparée, mais bien d'une paix générale, conclue avec l'Entente désormais vaincue.

27 août.

C'était hier « le jour » de ces dames d'Aultreville, je ne serais pas allé chez elles, si je n'avais pas tant souhaité d'avoir des nouvelles de la région. Il faut qu'une fois au moins je pénètre dans ce château dont je ne connais que le parc. Quel parc! Qui l'a planté? Des gens de goût, car il n'est pas en Seine-Inférieure collection plus complète d'arbres de toutes essences, de toutes provenances, disposés avec plus d'art. Le château fut construit sous Henri IV, dans ce style intermédiaire, mi-flamand, mi-français, dont la Normandie conserve quelques échantillons, tels que la chapelle du collège d'Eu. Des tourelles en poivrière sont accrochées deux par deux, comme des cages, sur la façade aux guirlandes de fruits et

de rubans, aux têtes d'anges bouffis. Très enfoncée en terre, la demeure semble surgir de douves, comblées par le marquis d'Aultreville qui voulut, en 1688, copier Versailles.

La grille armoriée étant close pendant la guerre, j'ai franchi la barrière en bois vermoulu d'un saut-de-loup, et suis entré par les communs, les grandioses orangeries, les potagers. J'ai tourné autour de la maison. Du côté des cuisines, sur un petit perron, une porte étroite était ouverte, une jeune fille ébouriffée, en tablier bleu, me vit et se sauva. J'attendis, j'appelai; un jeune domestique, enfant de chœur à l'église, me salua et m'introduisit.

Combien j'aime ces dalles noires et blanches, ces lambris peints qui imitent un bois plus précieux que celui dont ils sont faits, comme j'aime ces nobles fenêtres sans rideaux des antichambres provinciales ! « La salle » est de même. On doit s'y asseoir quarante personnes à l'aise. Quelques plats de faïence de Rouen, des portraits des XVIIe et XVIIIe siècles, un restant de mobilier seigneurial, s'accordent au mieux avec la jardinière en fil de laiton, la suspension de 1867, et maints objets qui, ailleurs, seraient quelconques, mais ici ont du charme. On doit servir un gibier succulent sur cette table bien cirée où, jadis, trônaient des réchauds dont l'argent, mat aujourd'hui, se devine dans la pénombre d'une bibliothèque en acajou Louis-Philippe : les Aultreville en ont fait un dressoir.

Le salon donne dans « la salle ». Madame d'Aultreville, née Aultreville, se lève lourdement d'un fauteuil en velours verdâtre à bandes de tapisserie, et vient au-devant de moi. Sans chapeau, elle paraît prête à sortir, tant ce qu'elle a sur la tête est énorme, étoffé, habillé, majestueux. Ce sont pourtant des cheveux, ils ont la couleur du maïs. Un coiffeur de la ville exécute cet ouvrage, une fois la semaine, même en temps de guerre. Certaines personnes des environs ont surpris madame d'Aultreville sans ce diadème « casque-bonnet », au retour de Bretagne, vers la Noël de 1914, quand le coiffeur était encore mobilisé. Les derniers luxes de la douairière sont un parfum de bergamote, secret des religieuses de Paray-le-Monial, et aussi... l'art savant du postiche; enfin, elle protège son épiderme que la moindre bise gerce et fait saigner, par des gants et un léger tulle-voilette, qu'elle porte, même à l'intérieur, de

la Toussaint à Pâques. En ce mois d'août, j'ai vu son visage rose à découvert. Elle a un teint de vieille Anglaise blonde.

La famille d'Aultreville, qui n'a jamais pris le chemin de fer, était partie comme tout le monde — oui ! — était partie d'Aultreville-en-Caux, le 3 septembre, fuyant devant « les Prussiens », dont la vicomtesse avait subi la société en 70-71. Une fois suffit.

Auprès de la vicomtesse vit sa sœur Valentine, la chanoinesse, dite Zou-Zou. Comment l'emmènerait-on? Les médecins attribuent aux terreurs de la première occupation prussienne, le déplorable système nerveux et la paralysie de Zou-Zou. Les deux sœurs ont chacune la carrure de la Palatine, elles rempliraient à elles seules la calèche de l'émigré, dont les cols de cygne, les huit ressorts, les lanternes, attendent depuis le règne de Charles X, dans une grange appelée le *musée*. Harnais, buffleteries, bois de cerfs, baudriers et couteaux de piqueux, souvenirs de vénerie — m'a dit M. le curé dont l'oncle était régisseur du domaine — furent étiquetés jadis par le seul héritier mâle des Aultreville, Brandelys. Il mourut pendant son volontariat, sous la présidence d'un des successeurs de M. le Maréchal de Mac-Mahon.

Donc la vicomtesse emmena Valentine, « madame la chanoinesse », dans une automobile de minotier. Partir du château, et partir dans un fourgon prêté par les gens du moulin ! Avec sa fille, mademoiselle Claudie, et suivi de la fermière, des jeunes garçons, chacun ayant une boule de pain, des sacs d'avoine, le vicomte fit en charrette, à petites journées, le trajet de la Seine-Inférieure à la Basse-Bretagne.

On avait emporté pour l'exil, un mouton et un porc. Au passage devant l'église du bourg d'Aultreville-en-Caux, quelqu'un a photographié la caravane du 3 septembre 1914. Madame d'Aultreville me la raconta très fidèlement. La vicomtesse n'a pas encore recouvré sa norme, mais elle rit un peu de ses alarmes injustifiées. Elle est surtout partie à cause de ceux dont elle avait la charge.

Mademoiselle Claudie ne m'a pas fait l'honneur de descendre au salon. Elle travaillait : ces dames ont fort à faire dans la propriété, aux fermes, dans les champs. M. d'Aultreville subit une crise de rhumatismes : il se ressent encore du froid

qu'il a pris l'an dernier chez ses cousins de l'Armorique. Il est d'un âge très avancé ; la guerre l'inquiète beaucoup, quoiqu'il n'y ait pas de fils, ni hélas ! de petits-enfants.

Généreuse de sa parole précipitée, la douairière se prévaut d'une visite pour dépenser, à son jour de réception, les réserves des six autres jours de la semaine. Je sais donc combien de ses cousins, de ses neveux à la mode de Bretagne, furent blessés, tués, faits prisonniers. J'oublie les titres, les noms illustres ou obscurs de sa myriade d'alliés, lesquels elle ne connaît pas personnellement ; il faudrait pour aller chez eux, coucher en wagon, de Valenciennes à Béziers, en passant par Paris la capitale, où son fils trouva la mort accidentellement, non pas à la guerre, mais sous l'uniforme de dragon.

— Nous portons un deuil éternel, — dit madame d'Aultreville en touchant de l'index son front pensif. — Nous avons vendu l'hôtel où je naquis. Il n'y a plus de société à Dieppe. Nous n'y allons qu'aux anniversaires. Depuis madame la duchesse de Berri, les bains y sont mal fréquentés. Autour de nous, les châteaux sont presque tous à des étrangers ou à des parvenus. Nous ne voyons que nos amis, vous savez lesquels : il y a peu de distraction pour une demoiselle de qualité. Aussi bien, ma fille a ses œuvres, son ouvroir, la harpe, et puis elle peint au pastel. Ah ! monsieur, si elle m'entendait ! Combien de fois n'ai-je pas projeté de quérir des conseils de vous en catimini! Mademoiselle Claudie a un « faire » très original, un coloris très chaud... Seulement, c'est le dessin ! Ah ! le dessin, monsieur, elle ne peint pas de fleurs, ce qui serait si joli! Non, ma fille fait du portrait...

Madame d'Aultreville allait m'indiquer un ovale, sur un chevalet drapé d'une jupe de Cauchoise, elle n'acheva pas son geste :

— Ah ! cela entre nous, n'est-ce pas? Claudie est modeste, monsieur. Elle a cette vertu parmi quelques autres. Son désespoir, comme celui de ma sœur la chanoinesse, c'est de ne pas soigner nos chers soldats. En somme je n'aurais pas prisé cela, ni pour Claudie, ni pour Zou-Zou, même fût-elle jeune et mieux portante, la pauvre martyre ! C'est bon pour les mères, les femmes mariées. A Nantes, il y a des jeunes Parisiennes et même des bourgeoises de la localité qui assis-

tent, on me l'a juré, à la visite du médecin. Je crois qu'elles lavent les malades ! Cela devrait être l'affaire des infirmières de profession ! Une de mes cousines éloignées, en préparant des tisanes, a cassé une soucoupe : un morceau de porcelaine a traversé son gant de caoutchouc ; elle a failli avoir le tétanos... Mais, monsieur, ç'aurait été la mort pour sa pauvre mère ! Nous autres civils, comme vous savez, avons aussi nos risques de guerre : notre famille est très éprouvée.

Comme les autres visiteurs ne venaient toujours pas et que, sur un plateau, le domestique avait servi du malaga, des petits-beurres, du cidre doux et des confitures de mirabelles, — je demeurai et fis parler la douairière. J'appris ce qu'étaient devenus les Gonney, les Sainte-Lucile, les Amon-Billoire, les Sommevielle, les Azembre et ces messieurs de Gommecombe. Quant aux cultivateurs, aux fermiers, aux commerçants, la douairière inscrit sur son livre de guerre tout ce qui leur advient, les prénoms de leurs enfants, leurs malheurs, leurs croix, leurs citations. Pour la vicomtesse, ils font tous partie du domaine.

Je note : les Gonney sont à Gonney, depuis la mobilisation. Le comte, étant maire de Gonney, la comtesse a fermé son château de Montautertre dans l'Allier, sa terre *à elle*, où son mari chassait à courre jusqu'en mai ; elle a donc subi la guerre dans le tournebride de Balthazar, où elle est encore, où elle passera l'hiver 1915-16. Sa fille Diane les a rejoints, dès que son fils fut en captivité dans le nord de l'Allemagne. On en a de bonnes nouvelles. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . Madame de Gonney idolâtre sa fille, adore Balthazar ; elle est bonne, elle a le plus heureux caractère : elle ne s'est pas ennuyée un instant, raccommodée avec la « Normandie qui n'est pas humide », où il fait moins froid que dans l'Allier. Son illustre chef est trop vieux pour être mobilisable, la chère est simple, mais parfaite. Entre la lecture des mémoires du grand siècle, les journaux, la charité, la correspondance, madame de Gonney trouve le temps de racoler des amies ; elle marche parfois vingt-cinq kilomètres, n'ayant plus de voitures — pour voir ce qu'on appelle

ici des voisines, et Balthazar garde un cheval qu'il monte, gaillard comme un sous-lieutenant.

Les Sainte-Lucile?... Ah ! ceux-là, c'est une aventure ! à Paris ils n'étaient jamais ensemble ; on avait parlé de *séparation* ! Ce vieux ménage n'avait une adresse commune que sur le Livre d'or des salons et le Tout-Paris. Madame a fait la découverte de son époux, qui trouve Églé une personne confortable. Madame d'Aultreville dit qu'Églé n'est plus assez fraîche pour que des manières de lune de miel *n'apprêtent à sourire*. Ceux-là n'ont personne de chez eux au danger.

Ces messieurs de Gommecombe sont « critiquables ». Le marquis, maire de Gourcy, passe encore ! Cinquante-deux ans. Il s'est privé du Jockey-Club, administre sa commune pour la première fois de sa vie ; ça ne regarde personne s'il ne supporte pas la solitude, s'il y a des dames à Gourcy. Il aurait mieux fait de reprendre du service aux cuirassiers, mais il a une mauvaise jambe. Quant à son frère François, c'est un scandale ! A cinquante ans juste, on s'étonne qu'il ne soit pas à bord de quelque navire, puisqu'il était marin. On l'excuserait s'il ne répandait dans la région un pessimisme dont l'écho vient jusqu'à nous. Il a trop voyagé, François, il a des habitudes de colonies et il est l'esclave de ses aises. Candidat gouvernemental du temps de M. Combes, il n'a d'ailleurs pas été réélu dans le Gers. Je devine ce qu'on doit raconter de lui, près d'Yvetot ! Madame d'Aultreville ne déplore qu'une chose : qu'un tel nom ne soit pas mieux représenté à la guerre.

La nouvelle à sensation, c'est l'intimité de Berthe de Sommevielle avec les Azambre ; mon hôtesse ne pouvait pas y croire ; pourtant, on parle d'un mariage d'Alice avec le fils Azambre. Le succès des Azambre est dû à ces chasses à courre, où l'on commence d'être comme dans un casino. Jusqu'ici les Azambre n'étaient reçus par personne, excepté par les filateurs de Genneville, les briquetiers de Sauchez, et ces constructeurs d'automobiles qui amènent l'électricité dans la région ; des Suisses naturalisés ou des Norvégiens, enfin des gens chez qui l'on joue au trente-et-quarante et dont les filles montent à califourchon des poneys sans crinière.

Les Amon-Billoire sont invisibles ; on dit qu'ils s'occupent de magie, dans leur manoir ; depuis que leur fille aînée, madame

de Lamorze est veuve, elle est infirmière en Belgique; madame Amon-Billoire évoque son gendre, s'hypnotise sur une boule de cristal. Madame d'Aultreville rit, incrédule au spiritisme.

Je retournerai au jour de madame d'Aultreville. Je désire connaître mieux mademoiselle Claudie, la portraitiste.

Il faut que je sache toutes les circonstances de l'intimité de madame de Sommevielle avec cette madame Azambre : ceci équivaut à un nouveau 89, c'est une révolution !

28 août.

Au réveil, ce matin, une lumière d'or inonde ma chambre ; par la fenêtre ouverte toute la nuit, l'odeur de la ferme arrive, âcre et fraîche. Les oiseaux sont en gaieté. Des chars rentrent déjà du blé à la grange ; quelqu'un chante. Le vacher est en permission ; je l'entends qui raconte à quelques gens du bourg le midi de la France où il a été soigné.

— Sans la guerre, — dit-il, — on n'aurait pas vu tout ça ; oh ! j'ai eu de la chance.

On l'entoure ; je sens qu'on lui fait un succès. Octave est venu ensuite chez moi. Il parle moins paysan ; il est dégourdi ; il a bonne mine ; il est heureux d'avoir dû être opéré au moment où il allait quitter Marseille pour les Dardanelles :

— Sans la guerre, — recommence-t-il pour moi, — je n'aurais pas voyagé. Je connais Paris, Lyon, Marseille ; je me suis fait payer un râtelier (et il me montre ses dents), et puis je n'ai plus la hernie qui me gênait pour le travail. On n'est pas malheureux !

Octave va se fiancer à Mélie, la sœur de Noré.

Il me semble que nous arrivons à Offranville, comme naguère, au début de juillet. Pourquoi se défendre contre les impressions coutumières de cette campagne dont la prospérité est si manifeste?

Hier soir, je n'ai pas eu le temps de noter tout ce que madame d'Aultreville m'a dit. Dans le salon, j'ai repris mon fauteuil ; la lune, assez basse, étendait jusqu'à moi son reflet métallique ; les abat-jour japonais atténuaient l'électricité. Madeleine proposa une lecture à haute voix ; elle a choisi un volume de Chateaubriand ; nous tombâmes sur les quelques

lignes où Chateaubriand s'exprime sur l'honneur altier du gentilhomme. J'aurais voulu mettre cette page dans mes cahiers, en regard d'un paragraphe de Joseph Conrad (dans *Lord Jim*), sur l'humble conception de l'honneur chez le marin. L'homme du peuple, pareil au seigneur en face de la mort, l'accepte aussi noblement mais sans autre orgueil, que celui de *l'humanité*. *Lord Jim*, cette étude puissante de l'héroïsme, ce chef-d'œuvre, est le seul livre qui j'aie pu relire d'un bout à l'autre. Rien ne me rappelle comme les « narratives » des loups de mer de Conrad, les lettres et les récits de notre Honoré, enfant d'Offranville, le plus doux des êtres, le plus froidement courageux des héros inconnus, point un gentilhomme, mais un « gentleman ».

— Nos populations, — disait madame d'Aultreville, — sont encore comme du temps de nos pères. Elles donnent à la France ses meilleurs défenseurs. Leur récompense, c'est que la Normandie ne souffre pas. Nos terres tomberont peut-être entre les mains des fermiers qui seront riches comme Crésus après la guerre ! Votre attention a dû s'arrêter, monsieur, sur le bel état de nos régions. La récolte s'annonce comme une des meilleures. Mon mari est le seul à n'être pas content tout à fait ; il a eu des déboires avec les ouvriers, mais il avoue que l'année est bonne...

Pour que M. d'Aultreville avoue cela, il faut, me dit-on, qu'elle soit exceptionnelle, en effet. Et M. d'Aultreville a une crise de goutte !

***

Notre permis n'est valable que jusqu'au 15 septembre ; nous ne sommes venus ici que pour un mois ; j'ai déjà plusieurs fois voulu repartir. Aujourd'hui nous commençons à compter les jours. Faudrait-il déjà s'en aller? Madeleine se loue de son hôpital de Dieppe. Nous ferons renouveler notre permis à Rouen.

***

Nous déjeunons à une heure, Madeleine rentre de son hôpital, avec une odeur d'iodoforme, rapporte les journaux de Paris et de Londres. C'est comme au début de la guerre,

mais la conversation est moins fiévreuse, quoiqu'on évite les *questions sociales*, la *politique*, la *conduite* des uns et des autres. On admire la qualité des légumes, cueillis pour chaque repas ; on ne se nourrira que de légumes et de laitage. La viande de chez madame Osmond est retenue par les Canadiens. Les Anglais achètent un bœuf entier, chaque jour. Laissons la viande aux Anglais. Le chat qui a la tête de travers vient se frotter contre nous et miaule ; la cour de la ferme est écrasée sous le soleil ; les mouches, les abeilles bourdonnent. Les murs de plâtre, dans la boiserie vert olive à filets blancs, ont, pour l'œil, la fraîcheur de l'eau. Je recommence à voir ce qui plaît tant dans cette salle à manger que j'ai faite de l'ancienne cuisine. Cette pièce est encore un « sujet brûlant », l'objet de maintes plaisanteries. Cécile l'appelle « la salle des gardes », ou l'*Hostellerie*. Il paraît qu'elle est prétentieuse et beaucoup trop artiste. On m'a encore raillé, parce que madame de Gonney demande à Madeleine quand on pourra venir goûter dans cette « ravissante salle »...

— Tu me permettras de préférer celle de madame d'Aultreville, — dit Cécile.

Je m'excuse :

— Tout le monde ne peut pas remonter à Saint-Louis ! J'ai organisé cette grande chambre pour y peindre.

— Tu as ton atelier ! J'aimais mieux l'ancienne salle à manger, son poêle et ses boiseries dans le style de la maison...

— Mais puisque nous la transformions en salon !

— Ça ne fait rien ! Je sais comment j'aurais arrangé la nouvelle salle, — insiste Cécile ironique.

Je demande :

— Eh bien ! comment?

— Mon cher ami, tu n'aurais pas été en Italie et en Angleterre, que tu n'aurais jamais eu l'idée des murs blancs ; tu n'aurais pas pendu la tapisserie sans baguettes ; je n'aime pas les chaises laquées rouge, les rideaux de « chintz » qui ne descendent pas jusqu'à terre. J'aurais laissé à la grande cheminée à hotte sa simplicité : j'aurais mis la table au centre. Pourquoi cette madone florentine? Ce portrait d'un « abbot » anglais? Ces bibelots de chez Parkenthorpe? Je

n'aime pas ce bric-à-brac. Tu sais, moi, je suis pour le vieux genre français, les choses qui n'ont pas bougé !...

Sous le regard de Cécile, je suis perclus de honte; serais-je donc sans patrie? Madeleine plaide ma cause :

— C'est gai; j'aime cette pièce, qui est un peu un salon, devant la cheminée; quand il fait froid en automne, on dîne sur le guéridon, près du feu ; Cécile, tu es sévère...

Quant à moi, je suis à la vérité un peu de l'avis de Cécile, quoique je me défende aussi, tout en me disant à moi-même : Pourquoi ai-je « whistlérianisé » cette maison de hobereau ?

En parlant de la facon dont elles auraient arrangé cette vieille demeure, ces dames se sont échauffées. J'ai été un peu loin. On m'a dit : « Tu n'aimes pas la France traditionnelle ! » On a reparlé des gens du village, des coutumes locales, de « ce cher pays ». Chacun a quitté la table, un peu pincé.

Seul à mon bureau, je me retrouve et songe : Je suis sans doute un mauvais esprit ! Combien d'illogisme dans mon cas ! J'ai choisi cette vieille maison dans le pays de ma famille ; je ne l'ai pas héritée, mais tout m'y attire. Oui, Cécile, comme toi, *j'aime les vieilles maisons* ; n'en ayant plus une à moi, j'ai pris celle-ci où je voulus rétablir les berceaux de buis, les charmilles, les ifs taillés. J'ai cherché au grenier des vieilles tuiles ; il m'est agréable que la date de 1628 soit inscrite dans la brique du pignon ouest ; oui, c'est vrai ! Quelque chose de bien profond en moi fait que je me sens ici, plus que nulle part ailleurs, chez moi, oui, chez moi, si bien chez moi ! Pendant des années, je me suis plu dans le délabrement de cette gentilhomière, et je mets aujourd'hui des estampes japonaises et de la chinoiserie sur les murs...

J'ai des sièges anciens, mais je ne m'y assieds pas. Après tout, est-ce un crime?

On regarde les sièges anciens, pour l'heureuse courbure de leur bois, mais on s'y repose mal. Tout de même, je crois que Cécile confond ! S'il y a encore en France des salles à manger comme celle de madame d'Aultreville, le faubourg Saint-Antoine *fait le meuble d'époque* et vous pourrez, avec de l'argent, choisir le siècle qui vous plaît ; vous n'aurez jamais une salle à manger comme celle de la douairière.

Cécile, quand on est bien vivant, il ne faut pas être amou-

reux d'une morte ! Le difficile, c'est d'adopter à nos besoins les vieilles murailles françaises et d'y laisser, après soi, sa trace. Combien de déjeuners et de dîners en perspective, chère Cécile, pour reprendre ce sujet de conversation *qui touche aux idées générales* ?

***

Le cas de Berthe de Sommevielle.

29 août.

Ce matin, Berthe de Sommevielle était dans le petit chemin de la source. Quand elle m'a vu, elle s'est dépêchée de blottir dans son corsage une lettre qu'elle lisait. Plusieurs fois, depuis que je suis ici, je l'ai rencontrée à la poste ; elle va souvent à la poste ou à la gare, avec des paquets, toujours seule, et si je m'informe de ses filles, elle me répond qu'elles sont à la ville. Berthe, autrefois, ne faisait jamais un pas en dehors de son parc. Maintenant elle est souvent dehors, à pied ou à bicyclette. Elle dépose parfois sa machine chez le boucher du village ; elle disparaît dans les sentes du côté de la place Verte ; elle marche dans les champs. Quand Berthe est-elle chez elle, Berthe qui jadis sortait si peu? Trois fois j'ai essayé de lui faire visite, à toute heure du jour ; elle n'était jamais là... La maison à moitié close paraît endormie : c'est peut-être que Berthe n'a plus de domestiques? Pourtant, elle a quatre femmes à son service, et le vieux Michel qui ne s'occupe que de l'appartement, puisque le cheval est réquisitionné. Tout paraît aller à la dérive chez Berthe. La demoiselle de la poste me dit que madame de Sommevielle paraît toujours inquiète de son mari et de son fils. Or Sommevielle est dans un état-major, assez loin du feu ; son fils n'est pas au front, depuis trois mois, et ne quittera pas son dépôt avant quelques semaines.

Ne pouvant m'éviter, Berthe de Sommevielle est venue à moi et nous avons fait une promenade dans la vallée, le long de la rivière, à l'ombre des saules. Cette femme si énergique s'est amollie ; elle avoue que la guerre la rend malade. J'ai

observé, et elle eut un sursaut en m'écoutant, que les épouses d'officiers sont en général les plus patientes, et elle m'a dit :

— Tant que les miens étaient en péril, on ne s'étonnait pas de ma nervosité, elle avait une cause précise ; aujourd'hui, ceux que je puis appeler *les miens* sont à l'abri, et je ne suis pas plus calme : je songe qu'à chaque minute la jeunesse tombe, si près de nous ! Ces souffrances *n'ont pas de nom*... Les fils de mes amies, tous les environs, sont décimés, je ne pense qu'à ces malheureux enfants... les camarades de mon fils Hubert...

Citant plusieurs noms de famille, j'en prononçai un, auquel malgré soi, Berthe de Sommevielle se redressa.

— Vous connaissez les Azambre? — me demanda-t-elle.

Et elle ajouta que, jusqu'à la guerre, elle les fréquentait peu ; aujourd'hui, rapprochées par les inquiétudes communes et le travail de l'hiver dans les hôpitaux de Dieppe (où Berthe ne va d'ailleurs plus, n'ayant pas de moyen de locomotion), ces dames se sont vues souvent. Frédéric Azambre vint en permission de convalescence au mois de juin. Berthe semble faire une place à part dans son admiration, à ce garçon si simple, si courageux, si beau, « qui, dragon, est dans la tranchée, lui, le cavalier intrépide, le fidèle des chasses à courre ».

— Mes filles ont beaucoup de goût pour lui ; même Alice en a trop ; avez vous eu vent de nos projets?... On verra après la guerre !... Elles ne savent qu'inventer, mes filles, pour adoucir les rigueurs de son régime, elles lui envoient mille friandises... Je crois que nous avons tricoté trop de cache-nez et de passe-montagnes ; toute la compagnie de Frédéric en a été pourvue ; ils les jettent... Pauvre enfant ! Enfin nous l'avons revu ici... il est charmant et si différent des autres !...

J'ai reconduit madame de Sommevielle jusqu'au bas de la prairie au travers de laquelle un raccourci mène, par les herbages, à la ferme principale du château. Elle ne m'a pas pressé d'aller plus loin, elle ne m'a pas dit d'aller la voir ; elle a oublié de s'enquérir de Madeleine. Berthe est une autre personne, plus belle que jadis ; elle a grisonné, et, tout de même, elle paraît dix ans de moins qu'en 1914. Que se passe-t-il à Grosmesnil? Un drame? C'est impossible !

En remontant chez moi, je me rappelle tous les propos de Berthe et je note ceci : elle n'a pas fait allusion à M. de Som-

mevielle ; elle s'est trompée dans les renseignements qu'elle me donna sur la blessure de son fils ; elle s'est complue à parler de Frédéric Azambre, qui n'est, pour nous, qu'un voisin de campagne, de ceux qu'on salue poliment sans s'arrêter. Berthe, c'est clair, ne veut pas de visiteurs chez elle. Berthe recherche la solitude, lit des lettres dans les sentiers écartés. Elle a eu quarante-cinq ans quand j'en ai eu cinquante, et je ne sache pas que la même distance ne nous sépare plus.

30 août.

M. le curé de X... n'est pas sot, mais sa naïveté puérile lui fait dire parfois des choses énormes, cher saint du Paradis ! Pourquoi, si Berthe a des secrets, pourquoi choisir l'abbé Chanterelle comme directeur? Chanterelle est venu quêter chez nous pour son œuvre des prisonniers normands. Madeleine l'a retenu à déjeuner ; il a pris avec lenteur son café ; Madeleine est sortie ; l'abbé, comme les campagnards, ne sait comment partir quand il est chez vous ; il s'est endormi ; l'heure du thé approchait ; enfin, je l'ai ramené à X..., parce que j'ai vu le moment où il faudrait lui offrir un lit pour la nuit. J'avais beau dire que je ne peins plus, il voulut visiter l'atelier ; après avoir été au jardin, dans le petit bois, aux ruines de la grange, nous revenions toujours aux plates-bandes dont il ne se rappelle jamais les fleurs, et à l'atelier. Il en ouvrit la porte.

— Je suis sûr, — me dit-il, — qu'il y a bien, là dedans, de ces beaux portraits qu'on a plaisir à admirer. N'avez-vous jamais fait quelques croquis de notre bonne châtelaine de Grosmesnil? Quelque miniature au moins (je crois que vous appelez ainsi ces menues effigies)? La chère dame ! La guerre accentue ses propensions (déjà si remarquables) à la charité. Oh ! je me trouve être le confident de la chère dame, car elle n'aime pas à faire parade de ses bonnes actions... c'est une personne modeste que des amis inattentifs méjugent, parce que sa réserve exquise la porte à taire ses bienfaits ; elle se cache comme la violette ! Même avec monsieur le commandant, ou avec ses enfants. elle tient à donner le ton, gardant en toute circonstance cette modestie des saintes mères de famille, qui

craignent de faire dégénérer la liberté en licence. Avec moi, monsieur, ah ! il en va tout autrement ! Elle sait que le bon Dieu seul nous écoute. Si je ne devais pas être indiscret, je vous citerais des exemples de ces petits riens, de ces bagatelles, diriez-vous, auxquelles je juge : toi, tu es marquée !... Ce que madame de Sommevielle n'inventerait pas pour ses enfants, pour son mari, je lui ai vu faire pour des inconnus d'hier... Tenez ! Vous savez que monsieur et madame Azambre ne fréquentaient pas l'ancien monde des châteaux? Je sais que les chasses à courre, la fortune de monsieur Azambre, malgré des opinions républicaines, avaient, si j'ose m'exprimer ainsi, mis de l'huile dans les rouages... Enfin ! vous m'entendez, cher monsieur. Mais, cependant, il y avait la barrière de la naissance. Eh ! bien, depuis la guerre, madame de Sommevielle ne fait plus de distinction! Vous êtes au courant, n'est-ce pas? mademoiselle Alice? Pendant son congé, monsieur Frédéric était comme chez lui, à Grosmesnil; madame de Sommevielle le traitait avec plus d'indulgence que son propre fils ; je l'ai même vue qui l'embrassait, maternellement, et si l'on fait devant elle le panégyrique du jeune monsieur de Sommevielle, Hubert, ou de papa, madame n'a pas l'air d'être contente. Je puis bien dire cela, car ce n'est pas un secret du confessionnal ; cette excellente dame, alarmée de scrupules dont vous reconnaîtrez l'infinie délicatesse, prit conseil de moi :

« — Monsieur le curé, — me dit-elle parfois, — ai-je le droit de concevoir des pensées tendres pour un enfant qui n'est pas le mien?...

« — Madame la baronne! — fais-je, — le bon Dieu se réjouira bien plus encore d'un élan si sincèrement altruiste que de l'affection naturelle, mais non sans égoïsme, de la mère pour sa progéniture et de l'épouse pour son mari. Enfin s'il devenait un jour votre gendre !

« — Monsieur le curé ne parlons pas encore de cela, — dit-elle...

Je ne crois pas que l'abbé Chanterelle soit né dans la campagne — il parle de sa jeunesse à Rouen — mais une longue existence, au milieu d'êtres primitifs, dans un état de pureté parfaite, supprime chez lui toute curiosité. Il est une région du cœur humain qu'il ignorera jusqu'à la mort. Un jour, à

propos d'un volume de Racine, dont il admirait la reliure, il s'écria : — Cet auteur a écrit des cantiques assez fades. Mais j'ai rempli jadis le rôle d'Éliacin. *Esther* et *Athalie* sont de jolies pièces ; quant aux autres tragédies, je me souviens de l'effet déplaisant qu'elles m'avaient produit ! L'un de mes collègues en citait quelques vers qui m'ont paru alambiqués et trop profanes pour que je me donnasse la peine de les comprendre. Les poètes sont dangereux, quand l'Esprit Saint ne les inspire pas. Il n'y a que le Ciel et la nature qui méritent d'être chantés par les poètes...

Il ne lit plus que son bréviaire et les Évangiles. Les journaux lui font peur. Les numéros de *la Croix*, que sa sœur lui envoie de Caen, sa servante les déplie et signale à M. le curé les mandements de monseigneur, ou les lettres de jeunes gens catholiques. M. le curé sait, une fois pour toutes, que la Foi triomphe en France, cette Fille Aînée de l'Église, et ceci vaut mieux que des batailles rangées, même que des victoires de la Marne.

— Monsieur Frédéric revient à de meilleurs sentiments, — m'assure l'abbé. — J'ai eu l'honneur d'une visite de ce « poilu » — ce vocable a quelque chose de bestial qui contrarie le goût... enfin ! de ce « poilu » sans beaucoup de poils. Madame la baronne m'avait laissé entendre qu'elle aurait pour agréable que j'accordasse au jeune Azembre une réception paternelle et lui donnasse quelques conseils. Elle comptait aussi sur moi pour que je le rassurasse, dans le cas où il se plaindrait de n'être pas encore admis à faire sa cour à mademoiselle Alice. On comprend ! car tant que la guerre ne sera pas finie... il y aura des dangers ! Une mère redoute d'engager sa fille à un combattant. La baronne aurait voulu faire passer monsieur Frédéric Azambre dans les bureaux à l'arrière... Frédéric ne s'y est pas prêté... J'ai fait plus ample connaissance avec ce jeune cavalier. Beau garçon ! mais un peu brusque... La brusquerie du troupier ! Il ne raconte pas grand'chose, madame de Sommevielle se plaint de sa retenue ; dame ! il n'a pas ce parler facile, cette éloquence attique de monsieur le baron.

— Avez vous vu ensemble la baronne et Frédéric Azambre? — demandais-je au curé.

— Ah ! non, — m'a-t-il répondu ; — mais d'après ce que je recueille, monsieur Frédéric n'est pas toujours ce qu'il devrait être avec la bonne dame ; la baronne n'en a que plus de mérite. Elle ne se lasse pas de lui prodiguer ses bontés, et monsieur Frédéric ne répond pas souvent aux lettres. Si c'était mademoiselle Alice qui lui écrivait !... Celle-ci n'en a pas la permission ; j'en fais la remarque à madame de Sommevielle : — En temps de guerre, avec le Ciel, il y a des accomodements... le bon Dieu a des indulgences pour les futures compagnes de nos jeunes héros, sur qui il veille. Il est moins sévère que ne le sont les mères diligentes, comme vous, madame la baronne...

Le curé riait, enchanté de cette audacieuse plaisanterie.

3 septembre.

Je n'ai pas pu résister à l'envie de voir monsieur et madame Azambre, le père et la mère du héros. Antoinette L... les avait à déjeuner au Buttoir. Je m'y rendis vers deux heures. Pluie, froid, vent dans la plaine. Une lettre d'André F..., reçue à midi, m'annonce que la crise ministérielle n'est qu'enrayée, c'est-à-dire jusqu'au 16 septembre, et le résultat dépendra ensuite des événements militaires, qui angoissent André. Il voudrait être plus vieux de deux mois. On voudrait, tout le temps, être plus vieux ! Que va donner cette offensive que l'on prépare fiévreusement ? En allant à Ouville, j'étais partagé entre ces sombres pensées et le désir de revoir les Azambre, à cause d'Alice de Sommevielle, et surtout à cause de Berthe, sa mère.

Maintenant j'espère, petit à petit, apprendre les préliminaires de cette aventure ; Antoinette L... n'a pas quitté Ouville, elle doit tout savoir.

Récapitulons : Berthe recevait déjà les Azambre au printemps de 1914. Il a dû être question d'un mariage, dès cette époque. Alice ne rêvait que de titres et de blasons. Elle n'aurait pas fait attention à Frédéric, si les Sommevielle ne l'avaient attiré. Frédéric est un parti qui n'est pas négligeable. La guerre est survenue, quand Berthe, après avoir *fait* le mariage, semble l'avoir *défait*. D'après ce qu'elle m'a dit chez Antoinette, madame Azambre ne comprend plus l'attitude de la future belle-mère de son fils. Capricieuse, madame de Somme-

vielle ne permet plus à Alice d'écrire à Frédéric, et exige que Frédéric lui écrive, *à elle-même*. Frédéric a toute une correspondance de madame de Sommevielle. Il l'expédie à sa mère. Antoinette doit connaître cette correspondance. C'est par Antoinette que j'aurai des détails.

En rentrant à Offranville, j'ai fait la route, à pied, avec trois Canadiens. Deux de ces hommes portent des noms français, Lafleurance et Delatour. Je parle anglais avec eux, mais ils savent le français, un français paysan, à formules louiquatorze; ils disent comme nos Normands : boète pour boîte, remplacent les *ait* par des *oit*, à l'imparfait. Trois filles de fermiers d'ici sont fiancées à des Canadiens ; on les reçoit dans les familles — et déjà, il est question de renvoyer en Angleterre les hommes du camp canadien d'Hautot, soit pour les exercer à la guerre, où ils n'iront sans doute pas, ou pour les renvoyer en Amérique. — Ces hommes sont déçus de n'avoir pas combattu sur notre terre, à côté de nous. Combien d'entre eux laisseront ici des souvenirs de leur passage, avec leur cœur? Le long d'une haie, un beau géant à chapeau de feutre khaki, à buffleteries, tient d'une main son cheval par la bride, et de l'autre une fille blonde qui cache son visage quand nous passons près d'eux.

5 septembre.

Antoinette L.. a pris copie de quelques lettres écrites par madame de Sommevielle à Frédéric Azambre. Elle les trouve bizarres, mais ne devine certes pas le drame sentimental dont sa pauvre amie est la victime, probablement inconsciente. Cette femme vertueuse est enserrée dans les tenailles de l'amour, et elle n'en sait rien. Si parfois il y a des éclairs dans la nuit de son cœur, Berthe doit aussitôt retomber dans les ténèbres. Cependant, la jeunesse retrouvée de son visage, indique une ardeur vitale, une « elation » qu'elle n'a, j'en suis certain, jamais connues. Antoinette a soigné Frédéric dans un hôpital dieppois, où la chance envoya ce garçon après sa dernière blessure. Berthe de Sommevielle était de service dans une autre chambre ; elle obtint des majors d'être affectée au service de Frédéric, — et là, elle défendait à ses compagnes d'approcher son futur gendre. Un jour, prise de

colère parce que Frédéric, encore faible, s'était levé sans permission pour aller au bord de la mer, Berthe se saisit des fioles rangées sur la table de nuit, elle les brisa, en menaçant une infirmière de les lui jeter à la tête. Antoinette, aussi naïve que l'abbé Chanterelle, dit :

— Berthe aime déjà son futur gendre, comme s'il était son fils.

Or, les Azambre considèrent le mariage comme entravé par celle qui l'avait arrangé.

A Paris, parmi des gens plus sceptiques, on jaserait. Je comprends pourquoi Madeleine se loue tant de l'atmosphère provinciale des hôpitaux d'ici. Ces dames de la Croix-Rouge ont la candeur des bonnes sœurs gardes-malades.

Je copie à mon tour, pour mes cahiers, quelques-unes de ces lettres de madame de Sommervielle à Frédéric.

***

Lettres de Madame de Sommevielle à Frédéric Azambre.

Grosmesnil 1915.

« Bien cher enfant,

» Je vais chaque jour à la poste, espérant qu'une lettre, une carte au moins m'y attend. Si je tiens tant à ce qu'elle ne soit pas adressée à Grosmesnil, vous comprenez, n'est-ce pas, que c'est par égard pour les miens, par pitié, au cas d'une mauvaise nouvelle. Ma fille est si sensible ! Nous ne vivons plus depuis que vous êtes au front. Votre héroïsme et votre intrépidité nous alarment, même quand nous sommes sûres qu'il n'y a pas de combat engagé. C'est plutôt calme, en ce moment. Pourtant nous ne vivons pas. Vous êtes donc bien occupé, que vous êtes si avare de vos lettres? Un mot suffirait ; oui, un mot de votre plume, Frédéric, une ligne, un rien ! Je vous étonne? Vous n'avez pas été habitué à cette tendresse, à cette affection toujours palpitante que nous avons conçue pour vous ! Avec vous, j'ai connu des joies qu'un fils très gentil ne m'a jamais données ! On dirait qu'il y a entre vous et moi les liens du sang. Je suis sûre que j'ai pour vous plus

d'affection que n'en a votre mère. Sentez-vous cela?... Mais je suis folle ; si vous sentiez cela, vous ne le diriez pas ! Moi, j'oserais le dire à votre mère, car j'ai conscience de ne rien lui dérober ; au contraire, car votre cœur est si grand, qu'il y a en lui place pour plusieurs affections. Vous êtes de ceux qu'il faut deviner, *car vous ne parlez pas*. Vous êtes comme les vrais hommes sentimentaux. J'ai tant de choses à vous dire qu'elles me viennent toutes à la fois et, quand je m'assieds à mon bureau pour écrire au cher Frédéric, je ne sais plus choisir, ou bien elles sont parties. Je ne vous dis pas ce que je voudrais. Ah ! cher, bien cher enfant, vous ne m'en voulez pas trop, n'est-ce pas, si les fiançailles sont remises à plus tard? Vous êtes si intelligent, si bon, si fin, malgré vos emportements de héros magnifique ! Ayez pitié de ma fille ; ayez pitié ! Quel ouragan dans son âme, puisque la mienne est déjà si agitée ! Que ne puis-je être Alice, me substituer à cette enfant ! Il n'est pas de morale, d'idéal, de patrie à défendre, qui légitiment les abominations d'une guerre ! Je donnerais ce qui me reste de jeunesse pour ce que fût fini ! Mais vous allez rire ; car, hélas ! je vous fais sans doute l'effet d'une vieille femme. A ce propos, vous ne m'avez jamais répondu à ceci : Est-ce que je vous parais très, très vieille? Bien cher enfant de mon cœur, je vous embrasse maternellement.

» PÉRAUD'RICK-SOMMEVIELLE »

Grosmesnil, août.

« Rien ! toujours rien ! Ici, l'on ne parle que d'une offensive en préparation. Est-ce vrai? Êtes-vous si occupé que vous ne trouviez une seconde pour écrire? J'ai redescendu mélancoliquement la côte d'Offranville à Saint-Aubin, de retour de la poste, en répétant comme une folle votre nom chéri. J'ai peur que les passants m'entendent. Ma fille me dit quelquefois, quand nous sommes toutes les deux dans le salon, le soir, après que la petite est allée se coucher : — Maman, je vois au mouvement de vos lèvres que vous dites : Pauvre petit, pauvre petit !... Je réponds : — Non ! — mais ma fille a bien vu. Je ne vais plus à l'hôpital, si ce n'est le samedi, quand je suis

en ville, espérant trouver un homme de votre bataillon, quelqu'un qui vous ait peut-être vu ! La photographie prise de vous en juillet est dans mon porte-monnaie. Si vous en avez une plus récente, envoyez-la. Je sens que je vous ennuie. Pardon, pardon, Frédéric ! Je serai sage, aujourd'hui ; je m'arrête ici, en vous embrassant sur le front, comme une mère son fils

» BERTHE DE P. DE S. »

Grosmesnil, août.

« Merci, cher, bien cher enfant, merci pour la carte. Un mot, c'est tout ce que j'ambitionne. Vous me grondez? Je ne recommencerai plus à vous livrer les secrets de mon cœur de mère. Ai-je donc exprimé des sentiments antipatriotiques, en souhaitant que la guerre finisse? Cela? Je n'en pense pas un mot. C'est un moyen pour moi de vous dépeindre mon anxiété. Si madame votre mère est, dites-vous, plus courageuse que moi, c'est qu'elle n'attend plus, dans l'avenir, tout ce qu'on attend de vous à Grosmesnil. Il *faut*, Frédéric, il faut, que vous viviez ! Puisque vous m'en voulez tant que je vous défende d'écrire à ma fille, je lève la consigne : écrivez-lui donc ; mais ne soyez pas trop tendre, faites attention ! Écrivez-lui, si cela ne vous empêche pas de m'écrire à moi aussi. Je n'ai pas pu lui communiquer la dernière lettre, à cause des reproches qui s'y trouvent. Madame de Sainte-A... ayant un permis d'auto pour la région, je me suis fait conduire dans la forêt d'Éavy ; nous avons goûté à la ferme, où, pour la première fois, au rendez-vous de chasse, nous avons pu causer et nous connaître mieux. Heureuse époque ! Vous souvenez-vous du beau soleil d'octobre qui glissait sur les feuilles d'or des fougères mâles? Vous aviez failli être désarçonné par la jument alezane que le général M... vous avait prêtée, vos chevaux étant sur les boulets. Quelles prouesses n'aviez-vous pas accomplies, cette après-midi-là ! Vous aviez chaud, votre sang était à fleur de peau, vos yeux étincelaient. Alors, vos belles mèches n'étaient pas encore tondues à l'ordonnance, ces mèches qui dépassaient sous votre casquette de velours noir ! J'ai revu tout cela, à la ferme près des Grandes-

Ventes ; quand galoperez-vous encore, la trompe en bandoulière, dans les bois du Cros, dans les terres labourées? Quand pourrons-nous suivre, avec une jumelle, d'un côté de la vallée à l'autre, votre course au milieu des chiens? Quand remettrez-vous cette tenue verte et argent, qui vous seyait à merveille? Quand pourra-t-on se parler, et non plus écrire le quart de ce qu'on pense? Enfin, il y a un grand pas de fait : quand on songe qu'il y a trois ans de cela, voisins comme nous le sommes, nous ne nous serions pas touché la main ! Cessez d'employer avec moi, dans vos billets, ce *madame* réfrigérant et trop cérémonieux. Pourquoi pas *belle-maman*? ou même *ma mère*? C'est cela, n'est-ce pas, que je serai pour vous dorénavant, puisque les fiançailles (c'est bien entendu) n'ont été que *remises* à l'époque indéterminée de la paix. Vous me reprochez de ne pas uniquement tenir à la victoire. C'est injuste, Frédéric. Nous n'aurons la victoire totale qu'après une lutte acharnée, très longue ; et alors il faudra occuper les territoires ennemis pendant des ans. Jeune comme vous êtes, vous serez encore mobilisé ;... c'est pourquoi j'ai renoncé à ce que la bague de fiançailles fût déjà mise au doigt de ma fille. Je garde cette bague ; je la porte parfois, sous mon gant, surtout quand je vais à la poste. Cette bague est un talisman. Votre mère m'a fait demander de la lui rendre ; mais je crois que madame Azambre n'avait pas saisi le vrai motif qui dicta ma conduite. Blessé comme vous l'étiez, avec le nerf du bras paralysé, je devais croire que vous consentiriez à admettre les décisions du conseil de réforme. J'ai donc cru que vous resteriez ici. Vous êtes un gentilhomme, un héros, mon cher enfant, cela est sûr ; mais alors, il faut patienter ! Allons, allons, silence ! Je me suis arrangée au mieux pour couper court à tout commérage dans la région. Mais je garde la bague cachée. On est plus méchant en temps de guerre que jamais. N'insistez plus. L'abbé Chanterelle vous a parlé comme aurait fait le bon Dieu, vers qui je suis si heureuse de savoir que vous revenez, chaque jour, avec plus de ferveur.

» *Nous* vous embrassons, mon cher fils.

» B. DE S.

» *Nous* portons à la gare une boîte de chocolats « les Palets d'or » de Saint-Germain, votre friandise préférée, et certain baba genre plum-cake en boîte de fer blanc, que mes filles ont déniché à Rouen. Si c'est bon, redemandez-m'en. *Tout pour vous.* »

***

13 septembre.

Je relis ces lettres de madame de Sommevielle, auprès de l'oiseau bleu, notre compagnon de la guerre. S'est-il trop donné du plaisir de manger les insectes? Il vient de mourir après une longue et humaine agonie, qu'on n'a pas voulu abréger, sous prétexte qu'il acceptait encore les mouches. Son beau plumage si lisse s'est ébouriffé et devint gris; on posa l'animal dans un tampon d'ouate, sur le dos. Son bec ne se refermait plus ; il haletait, tournait la tête comme une personne, nous regardait, implorant ; puis, à la fin, il eut une expression méchante. Est-ce donc si douloureux de mourir dans du coton, pour un petit oiseau des îles? Ce bijou étincelant, cet oiseau de tabatière à musique, est devenu un monstre hideux, dans lequel il y aurait des pensées.

19 septembre.

Hier soir, lune à sa première phase, déjà claire, très basse du côté de Neufmesnil. Nuit de Jean-François Millet. La lune est en forme de D, d'un D penché à droite. Comment ne pas toujours s'étonner, sans cesse admirer? Tout est étonnant, je t'assure ; tout est un prodige. Regarde donc! Il suffit de regarder, ma chère.

Si tu te mets à la fenêtre par une telle nuit, par un tel clair de lune, et trouves cela tout naturel, que te réserve la vie, qu'attends-tu de la mort?

Sommeil du gros noyer plongé dans le silence de l'ombre! Silence d'une ferme! Sommeil du gros noyer qui déchiquette sa tête chevelue sur un bleu noir lumineux, et baigne ses pieds dans la terre comme dans un étang! Cela dort dans ce

noir-bleu ; les choses sont à leur place ; on les sait présentes ; on les toucherait ; elles doivent garder leur volume dans la ténèbre ; mais la lumière qui leur donnait tantôt leur relief, leur couleur, leur vie, cette lumière du soleil réfléchie par la terre est bue par le D lunaire, qui nous la renvoie en la transposant. C'est un reflet qui consomme et n'éclaire qu'à peine : la veilleuse des morts, la lampe des mortels s'essayant à mourir.

Où sont les poules? Une vache éternue. Une autre tousse. Où cela? Puis, silence. Le fumier, lavé par la rosée nocturne, sent la pureté animale. Bouffées végétales des pommiers, amertume sucrée de l'herbe, vous avez une odeur de sommeil frais, une moiteur de dormeur propre, nu sous le firmament, et qui respire à pleins poumons l'air lunaire, étoilé, de l'immense plaine de Caux !

Pourquoi serait-ce réel? Tu ne t'étonnes pas, ma chère?

On dirait d'un décor planté, quand les frises et la rampe sont éteintes. Pourquoi y aurait-il encore jamais des représentations dans ce théâtre? Dis?

Et dans quelques heures, pourquoi? Mais oui, sûrement! le coq chantera, la vachère traira, les seaux de métal tinteront, la porte de l'étable grincera, le D de la lune aura disparu et, de l'autre côté du ciel, où il n'y a que du noir, ce soir, il y aura du rose, puis du jaune qui se répandront, partout au-dessus de nous. Lazare se désemmaillotera. Son linceul tombera. Le coq, les poules, les vaches, la fermière et ses domestiques marcheront dans le soleil comme s'ils n'avaient jamais fait que cela. Et cette lumière jaune est reliée à cette ombre, comme la vie à la mort, par les *Mi Ré* d'argent, qui tombent chaque quart d'heure une fois, deux fois, trois fois puis quatre fois, chaque heure, sur ce prodige quotidien ! *Mi Ré* tremblants de froid, sonnerie glacée, lunaire, même au plus chaud des *Midi*, sorbets qui s'égouttent sur la terre qui les boit...

Et tu n'es pas surprise d'être un habitant de cette terre, mon amie ?

Ma fenêtre était restée ouverte, je me suis endormi dans du blanc et du vert, qui faisaient une cendre grise ; j'ai perdu

connaissance en m'hypnotisant sur le *Déluge* de la Sixtine, comme magnifié par la lentille d'une loupe, car un rayon de lune touchait cette seule photographie sur le mur. Femme qu'embrasse ton enfant effrayé, tu regardes toujours au loin ! Que vois-tu?

A quatre heures, une persienne bat, une porte claque. Je me lève; dehors, plus une étoile. Le chien de garde aboie. Une seule fois.

Il y eut un bruit de cascade lointaine, un bruit d'armée en marche, un bruit de foule — et c'était toujours le silence de la nuit. Un vent du Sud s'était levé avant le jour, redonnait à ces arbres, qu'on ne voyait plus du tout, une forme. C'était comme un souffle de bœufs dans une étable, et il y avait un rideau de brume de mer.

Nous étions au milieu d'un prodige atmosphérique, et il se passait quelque chose de terrible autour des vivants qui faisaient toujours les morts.

Quel est cet oiseau qui, le premier, semble donner un signal, une sorte de « garde à vous »?

L'on devrait savoir le nom des oiseaux, quand on habite la campagne.

J'attendis. Tout retomba dans le silence.

Les corneilles ont reparu depuis quelques jours, et perchent sur le « grosnouïer ». Ce matin, il y en a qui appelèrent ; mais les gens de la ferme ne voulaient rien savoir.

C'était dimanche ; l'horloge de l'église a jeté quatre *Mi Ré* d'argent, sinistrement brisés par le vent du Sud-Est. Pendant trois minutes, ce fut comme une vague qui soulevait la maison. Ce fut soudain et bref comme un accident. Les corneilles appelèrent de plus belle, appelèrent je ne sais quoi, de toute la force de leur gosier, et aussi vite que cette colère s'était gonflée, elle tomba.

Les étoiles brillaient déjà dans un ciel matinal.

Que s'était-il passé?

Ce n'est que longtemps après, que la voix de la vachère rassembla les vaches; cette grosse voix faisait très peur, comme une reprise de possession par l'homme de ce qui n'avait été, pendant la nuit, que l'empire des Éléments.

21 septembre.

Madame de Sommevielle traversait le Val-Gosset en venant de Tourville où j'allais ; nous sommes tombés l'un en face de l'autre ; il n'y avait pas à rebrousser chemin. Elle est toujours seule. Elle m'a dit :

— Quelles sont les nouvelles à Dieppe? Parle-t-on toujours d'offensive? Pour quand est-ce? Ce choc sera effroyable !... Quand on a des êtres chers que l'on sait qui vont... Ah !...

Elle a pâli, et se composant :

— J'ai vu encore un convoi de blessés, le dernier; ils n'ont plus d'âge ! Ce sont des vieux messieurs, des figures de prisonniers, ou de mineurs sortant du puits... J'en ai porté un jusqu'à la voiture d'ambulance... perclus de rhumatismes; il se laissait faire et soupirait... Un Marocain, maigre comme un saint Jean-Baptiste, était étendu par terre, les dents serrées dans des gencives violettes ; il proférait des hein? hein? qui voulaient dire : « Vous devriez savoir que je ne vous comprends pas, chiens de chrétiens!... » Nous ne sommes plus des chrétiens ! Cette guerre n'est plus humaine... Il ne reviendra personne de cette attaque, s'ils la font ; on ne peut pas vivre comme cela !...

Berthe est comme une chatte qui défend ses petits.

— Les vôtres, — ai-je dit, — n'y seront heureusement pas...

— Non, ni monsieur de Sommevielle, ni Hubert ; mais notre grand ami, le jeune Azambre, nous écrit qu'il se prépare ; la correspondance va être interrompue avec les familles... Je ne laisse plus passer une lettre, plus une carte à ma fille... Tenez, en voici une où Frédéric nous fait ses adieux; il reconnaît que j'ai bien fait de retarder les fiançailles... C'est abominable, on ne peut plus !... on ne peut plus!

Berthe me permit de retourner avec elle vers Grosmesnil ; il pleuvait un peu :

— Je n'emporte plus de parapluie; on ne pense plus à rien ! Après deux mois de calme relatif, ici, encore ces angoisses ! L'attaque ! L'offensive générale ! Des hétacombes ! Pourtant, mon amie madame X..., la femme du commandant de corps d'armée, m'a juré qu'elle m'enverrait une dépêche, dès qu'elle saurait le jour, l'heure; elle doit même me prévenir à l'avance.

J'irai à X..., près d'elle, pour *savoir* plus vite en cas de malheur. Elle va dans les ambulances, quand il y a attaque, pour recevoir les hommes de son mari, s'informer du général ; s'adressant aux hommes, elle leur dit familièrement : — Tu as vu le général? Et toi, l'as-tu vu? — Oui madame la générale; il était là quand j'ai quitté; ça marchait bien...

— Mon amie est malade à chaque offensive... On ne peut plus, on ne peut plus !... Vous comprenez pourquoi je me sauve de chez moi ! Il ne faut pas troubler les jeunes filles... Je me fais servir les repas dans ma chambre, la plupart du temps. Qu'est-ce que je leur dirais à mes filles? Sur la plage — elles s'étaient baignées samedi, il faisait si chaud ! — dans les groupes, sur le galet, on ne parlait que de la grande offensive... Certaines personnes quittent Dieppe, craignant que les trains ne soient supprimés pour les civils, comme les lettres et les journaux... Mes filles voient le couperet suspendu sur nos têtes. Au lieu de les rassurer, je les inquiète... Non, il faudra que je m'en aille, mes filles iront chez des cousines à Tôtes, pendant mon absence. Mais vous, dites ; croyez-vous à la grande offensive?

J'avais sur moi des journaux que je me suis gardé d'offrir à madame de Sommevielle. La première page de *la Dépêche de Rouen* était effarante : « Avance des Allemands en Russie, Vilna menacée. » Il me semblait que l'ennemi était trop engagé sur le front oriental, où sont à la fois les grands maréchaux, les meilleurs généraux, les noms fameux de l'état-major, pour que nous ne tentions pas quelque chose par ici. Le papier imprimé dépassait la poche de mon pardessus, et madame de Sommevielle en retira le journal :

— Vous en avez un et vous ne le montrez pas! Donnez donc ! Il y a quelque chose de mauvais? C'est sûr ! Donnez !...

Elle prit et lut.

— Ah! les Austro-Allemands lèvent leurs dernières réserves, des vieux, des enfants... Et nous? Nous allons prendre des enfants aussi. Nous appelons d'urgence les troupes sénégalaises. Lisez ! Lisez ! L'Angleterre demande le service obligatoire... C'est pour nous remplacer, quand tous les nôtres seront morts !... Il n'en restera plus des pauvres nôtres!

— ... Madame la baronne de Sommevielle ne sait plus ce qu'elle fait, — m'a dit la demoiselle de la poste, — quand elle vient au bureau, il faut que je ferme à clef la porte de la cloison : elle bousculerait les paquets de lettres et lirait les journaux des autres abonnés. J'ai un mal à calmer madame la baronne !

23 septembre.

Major D..., le colonel du « Veterinary depot », embarque en hâte pour le front tous les chevaux disponibles. On télégraphie du front, depuis vingt-quatre heures. Nous devons visiter le camp avec les Malows, sous la conduite du major, avant midi ; on nous pria de ne monter à Janval que vers la fin du jour. Ainsi, j'ai pu assister à un enterrement militaire à l'église Saint-Jacques : cérémonie pompeuse et froidement officielle, qu'on accorde aux blessés morts dans les hôpitaux de la ville. L'adjoint au maire, le commandant d'armes, les gardes civiques, les dames ambulancières, vingt-cinq soldats anglais, vingt belges, les drapeaux des alliés autour de l'autel ; messe en musique ; à l'élévation, salut des deux drapeaux en soie de la ville de Dieppe. Panégyrique du défunt par M. le curé, en chaire.

On lui donna de faux papiers ; il se trompa de nom, raconta la petite histoire d'un autre mort ; mais ensuite, au cimetière, l'ancien maire prononça un discours qui rétablit les faits et les noms.

Assis derrière un des piliers de la magnifique église, j'ai suivi la messe, la gorge serrée. Quand on chanta le *Dies Iræ* sur le corps de cet inconnu dont des inconnus représentaient la famille, ce fut dramatique. Dans la chapelle du tombeau, j'aperçus une femme à genoux devant le candélabre où brûlent les cierges des dévotes. C'était madame de Sommevielle. Quand elle voulut se relever, au passage du convoi, elle trébucha et tomba. Devais-je lui porter aide? J'attendis que l'église se fût vidée, pour dépêcher la chaisière vers notre amie.

— Cette dame est là depuis deux heures. Sa bicyclette est en garde chez moi. Je crois que c'est une personne des environs ; l'hiver dernier elle venait tous les jours, avec un cierge. Cette

dame a des crises ; elle tombe du haut-mal..., on ne devrait pas la laisser seule, ça fait pitié !...

J'ai recommandé Berthe à la chaisière.

Au retour du cimetière, j'allai chez celle-ci. Berthe s'était fait donner du café noir ; elle avait dit à la chaisière : — Avez-vous quelqu'un au front? C'est bientôt la grande offensive, je le sais, je suis renseignée... Moi j'y ai mon fils... — Et elle était repartie à pied, poussant sa bicyclette qu'elle doit mettre en consigne à la gare maritime. Pourquoi la gare maritime? Pour dépister qui? Alibi?

Dimanche, 26 septembre.

Les communications sont coupées depuis hier, madame de Sommevielle était bien renseignée, comme elle l'a dit hier a la chaisière de Saint-Jacques. Berthe de Sommeveille est-elle partie? Il pleut, le temps serait mauvais pour la grande offensive. Rien dans les journaux que les Mallows nous apportent de Dieppe à midi; un bateau sanitaire restera en permanence cette semaine dans le port, d'où il y aura départ quotidien des blessés. Les mesures de police obligent les voyageurs du dimanche, qui viennent pour la journée à Offranville, à être toisés et à se munir d'un certificat de bonne conduite et mœurs.

G. M. de Varengeville n'a pas reçu une dépêche, expédiée avant-hier ; on l'attend en vain pour déjeuner. Nous avons la sensation des heures folles d'août 1914 quand des rumeurs, de fausses nouvelles, étaient apportées par les charrettes qui roulaient sur la route.

Un billet est remis à Madeleine par le chef de gare : prière aux infirmières de se tenir prêtes, nuit et jour. La conversation languit avec les Mallows ; ces dames voudraient déjà être à Dieppe. Edward Mallows me parle de questions de politique extérieure lointaine, sur lesquelles il espère que les Anglais ne s'hypnotiseront plus. Il habita l'Allemagne pour l'éducation de ses fils : il n'y a plus là-bas de particularisme, nulle trace d'esprit régional, dit-il; la règle prussienne unifie la pensée allemande et il est nécessaire qu'il en soit ainsi pour atteindre, comme par le militarisme, les fins essentielles

de l'empire : cette unité que l'Allemagne espère compléter par la guerre.

Nous tâchions de ne pas prononcer le mot *offensive*. A cinq heures, l'occasion d'une automobile envoyée par Major Denn s retenu en ville, et qui s'excuse, nous fait tous aller « aux nouvelles ». Le billet du major porte : « Blessés pas encore ici, mais annoncés. »

A la côte de Janval, arrêt : un nouveau convoi de chevaux pour le front. Nous allions à la mairie chez le commandant de place. Il a fait un tour à cheval. A quinze kilomètres, sur la hauteur, on entendait le canon « comme si l'on y était ».

— C'est la fameuse offensive, — dit-il. — Je crois qu'il y a de grandes nouvelles... vingt mille prisonniers, on dit... on dit... on serait presque à Lille, assurent les Anglais.

Des motocyclistes couverts de boue viennent droit du front. Ils crient : Hurrah ! Splendid ! Les lignes seraient percées ! On est pris d'un tremblement ; on balbutie. L'imagination passe par-dessus les horreurs, vole avec les ailes de la victoire.

A sept heures, le communiqué est affiché :

« En Artois, nous avons maintenu au cours de la nuit les positions conquises hier, le château de Carleul, le cimetière de Souchez et les dernières tranchées que l'ennemi occupait encore à l'est de la position fortifiée, connue sous le nom du « Labyrinthe ».

« En Champagne, des combats opiniâtres se sont poursuivis sur tout le front. *Nos troupes ont pénétré dans les lignes allemandes* sur un front de 25 kilomètres et sur une profondeur variant de 1 à 4 kilomètres. Elles ont, au cours de la nuit, maintenu toutes les positions conquises. Le nombre des prisonniers actuellement dénombré dépasse 20 000 hommes. »

La foule empêche d'approcher ; quelqu'un lit tout haut ; les chiffres sont grossis par les gens des derniers rangs.

Nous sommes rentrés chez nous dans la nuit ; nous arrêtons les passants dans le bourg pour leur jeter la bonne nouvelle. Le petit René saute de joie. Si c'est l'exaltation, c'est aussi l'angoisse des grandes batailles. Personne n'a dormi dans la maison.

Où serons-nous dans un mois? L'espérance renaît. Nous

faisons des projets. Nous irons à Galliffet chercher Giorgio qu'on nous rendra certainement.

La demoiselle de la poste a entendu dire que madame de Sommevielle a quitté Grosmesnil, mais ses filles y sont encore seules. Je tâcherai d'aller jusque-là, tantôt.

28 septembre.

Attente du communiqué. Il désappointe un peu. On s'habitue vite aux victoires, aux gros chiffres. Combien de prisonniers aujourd'hui? Cela seulement?

Je vais à Dieppe vers midi pour voir Madeleine qui reste à l'hôpital. Une heure, deux heures ; elle revient à la fin au Châtelet Bas-Fort-Blanc déjeuner, quand nous avons fini. Elle est brisée de fatigue. On ne sait où coucher les soldats arrivés dans la nuit, si couverts de boue sèche qu'on doit couper leurs vêtements pour les déshabiller. On ne distingue plus leurs traits. Leur saleté est indescriptible. Ils sont très enthousiastes.

Les officiers anglais sont un peu *disappointed*. Ils attendaient de plus beaux résultats de leur effort sur Arras.

A trois heures, distribution de médailles et de croix aux *anciens amputés*, devant l'Hôtel Royal. Une femme d'Offranville, en cheveux, va recevoir la croix de son mari. Cette prise d'armes n'a pas le public habituel de ces fêtes. On est tout aux nouveaux arrivés ; on assiège la porte des hôtels-hôpitaux. Il pleut. On dit que le temps contrarie les opérations.

Courses en ville pour chercher quelqu'un qui se charge de lettres pour Paris. Le courrier est retenu cinq jours avant de partir : madame de Sommevielle était prévenue, elle ! Et je n'aurai pas le temps de m'arrêter à Grosmesnil.

On prétend que le fils Azambre serait grièvement blessé et soigné ici. Ces dames Azambre seraient à Dieppe depuis ce matin. Il y aurait quarante hommes blessés, des environs.

2 octobre.

Madeleine devait m'attendre à Saint-Rémy. Une odeur de cave et de chandelle ferait reconnaître à un aveugle cette

curieuse église plus ancienne que Saint-Jacques, dans certaines de ses parties ; sombre, lourdaude nef, où les âmes pieuses se sentent si loin du monde, et qui rassure les ferveurs discrètes. Saint-Rémy a ses fidèles, en dehors de ses paroissiens ; Saint-Rémy est, pour moi, la province même. Les maisons s'y collent étroitement ; les ruelles qui l'entourent en font encore partie ; on y rencontre des ombres qui ne doivent sortir que pour se rendre aux offices. Aubrey Beardsley et Conder situaient tous les romans provinciaux de Balzac dans ce coin de Dieppe, où il n'y a pas un volet, un bouton de porte, ni une tuile, qui ne date au moins de Vauban.

La prière du soir y a ses fidèles, avec leurs chapeaux dont je ne sais quels doigts de fée Carabosse continuent, à travers les âges, de perpétuer l'anachronisme, dans quelque arrière-cour où *le Conseiller des Dames* est tenu pour frivole. Ces béguines ménagères ont des voix qu'on n'entend que là ; le salut y a une solennité familiale ; les cantiques, dans un ton fantaisiste, rasent le sol et ne s'élèvent pas jusqu'aux couronnements des piliers ronds et trapus, dont la base est verdie par la mousse. On est là dans un sous-sol de la vie moderne.

J'attends assez longtemps. Le service des blessés retient Madeleine ; elle devra peut-être veiller cette nuit, puisqu'elle ne vient pas? Au bas du chœur, une voix assez pure continuait de chanter après que les autres voix s'étaient tues, même pendant les premiers trilles du timbre, qui remplace la sonnette avant la bénédiction. Je ne sais pourquoi, je pensai aussitôt à Berthe de Sommevielle. Quand le public se retira, je me postai de façon à ne pas manquer Berthe. Le sacristain lui dit sans doute qu'il allait fermer ; nous nous rencontrâmes près du bénitier. Elle avait un voile. Elle vint à moi :

— Étais-je assez bien renseignée? — dit-elle. — J'y suis allée. Je croyais qu'on les amènerait à Paris, ceux du moins de la brigade du général X... On en a évacué beaucoup sur Paris. C'est encore un hasard, qu'on l'ait dirigé sur Dieppe, quoique maintenant on les rapproche de chez eux... Je l'ai cru mort... *Il ne pouvait pas être sain et sauf* ; je le savais ;... j'ai consulté des tireuses de cartes... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vous confesse là ! Pas un mot, n'est-ce pas? Entre nous, n'est-ce

pas? Mon amie la générale X... connaît toutes les chiromanciennes...

— Où est-il? — interrogeai-je.

— Comment, où est-il? Dans le plus mauvais, le plus inconfortable hôpital. Et c'est très grave. On ne me permet pas de le voir... Sa mère, sa mère seule... Cette femme ne comprend pas que j'ai autant de droits qu'elle... J'ai une chambre à l'Hôtel de la Paix. Je ne m'éloignerai pas; si ça va plus mal, je casserai les vitres plutôt que de ne pas le revoir...

— Et mademoiselle votre fille? La fiancée?...

— Ma fille? Oh! ma pauvre fille... Cette mère l'a fait appeler... sans moi! Comprenez-vous ça? Cette inconvenance! Ces gens ont un vernis, mais dès qu'on gratte un peu!... Enfin, *lui*, il est d'une autre essence, c'est un être merveilleux... Adieu, adieu! Je cours chez le médecin... Je dîne avec une infirmière... Ah! s'il était au moins dans le service de votre femme!...

Et Berthe a disparu comme un elfe.

Frédéric Azambre était hier à toute extrémité. On a aujourd'hui un peu d'espoir. C'est l'abbé Chanterelle qui me rapporte cette nouvelle. Une hémorragie a failli enlever le malheureux Frédéric. Mademoiselle de Sommevielle est accourue avec sa mère, les instances du major ont fait céder madame Azambre.

— Madame la baronne m'a envoyé un fiacre automobile, — dit M. le curé, — la voiture de monsieur Larchevêque, le tonnelier de la rue du Cœur-Couronné, vous savez, l'ancien cocher de place. Je me suis hâté de répondre au désir de cette bonne dame de Sommeveille, dès que j'eus achevé les prières pour nos chers soldats je suis monté dans cet équipage à traction mécanique. Le rendez-vous était à l'Hôtel de la Paix. Quand je débarquai du coche, un garçon fort poli me remit une carte sous enveloppe, en m'invitant à prendre un léger en-cas froid que madame la baronne avait fait mettre de côté. Elle rentrait au même moment à l'hôtel.

— Ah! vous voici déjà, mon bon abbé! Je vais faire prévenir madame Azambre. Elle est là. Je ne l'ai pas vue, avant que je vous voie, vous. Vous savez les prétentions de ces gens: amener ma fille à l'hôpital, *sans moi, sa mère*!

Madame de Sonmevielle paraisait en proie à une sorte de fièvre, cette chère dame, jadis si réservée!

— Ah ! madame la baronne, — fis-je, — je suis votre serviteur respectueux, que puis-je donc, de quel service vous serai-je ? Vous n'avez qu'à ordonner, si mon humble personne...

L'abbé Chanterelle était en verve, mais lent, et j'avais hâte d'en venir au fait.

— Vite, vite, monsieur le curé ! Alors quelle était votre ambassade ?

— Ah ! c'était bien peu de chose ! et je ne comprends pas encore très bien pourquoi madame la baronne a eu besoin d'un vieux prêtre — son ami, je veux bien, son directeur devant Dieu et les hommes...

— Vite, mais quoi? monsieur le curé?

— Pour dire à la mère du jeune homme que madame la baronne avait des sentiments religieux, des habitudes héritées de sa noble famille (je n'ai pas dit noble, pour ne pas humilier madame Azambre), de sa famille, donc, et que je venais implorer, à côté d'elle, pour qu'une future belle-mère qui se considérait comme *une maman très tendre*, assistât à l'entrevue... peut-être *in extremis*.

— Alors, qu'est-ce que madame Azambre vous a répondu, monsieur le curé ?

— Elle a répondu : — Monsieur le curé, vous ne savez pas de quoi il s'agit ! — Enfin, puisque je vous sens pressé, voici en quelques mots... J'ai promis de mener madame la baronne au chevet du mourant, et la jeune fille aussi, et de ne pas m'éloigner pendant le cours de la touchante et si regrettable entrevue. Nous nous mîmes en route. Madame Azambre précédait avec des ballons d'oxygène, des médicaments de chez monsieur Mabille, l'excellent pharmacien de la place du Puits-Salé — quels braves gens !

— Oui, monsieur le curé, c'est mon opinion aussi... mais allez vite !

— Pardon, c'est vrai, je vous retiens ! Nous nous mîmes donc en route, nous accédâmes à la chambre du patient. Monsieur Frédéric eut l'air de nous reconnaître... il reconnut sa fiancée sûrement. (Je ne vous ai pas dit, dans ma précipi-

tation, que mademoiselle Alice était à l'Hôtel de la Paix depuis le tantôt, dans des crises de larmes, sa mère l'avait laissée sous clef dans sa chambre.) Le malade la reconnut donc, elle l'embrassa sur le front. Monsieur Frédéric se souleva un tantinet. un rien... mais l'effort suffit à provoquer une hémorragie ! Madame la baronne poussa un cri, elle tomba roide, droite comme un bâton. Un major eut même une apostrophe qu'un ecclésiastique a peine à entendre... mais les militaires, on sait !...

— Alors, madame de Sommevielle, qu'en avez-vous fait, monsieur l'abbé?

— Des plantons, — je crois qu'ils appellent ainsi ces militaires infirmiers, du moins, c'est ce que je crois, — deux plantons ont donc apporté une civière, la même ont-ils dit, qui avait servi pour monsieur Frédéric. Et nous avons remmené la malheureuse châtelaine de Grosmesnil à l'Hôtel de la Paix. Elle est encore là, couchée, inerte — du moins elle n'avait pas repris ses sens quand j'ai dû quitter la ville. C'est très sérieux, je crois, de part et d'autre.

— Pourquoi, monsieur le curé, de part et d'autre?

— Mais les deux malades ! Le gendre et la belle-mère, je puis dire ainsi, puisque j'allais unir les chers enfants... Alice et Frédéric... Mais il faut toujours espérer... demain le bon Dieu nous aura peut-être ménagé un de ses miracles.

9 octobre.

Madeleine et moi sommes allés à Paris pour l'enterrement d'Ernest Crocheton, le jardinier d'Auteuil. Les nuits passées dans la maison vide, quand nous allons à Paris pour vingt-quatre heures, nous connaissons cela et c'est toujours lugubre — mais Ernest était un dieu lare et nous le savions là. C'est fini. Nous avons jeté sur son cercueil les dernières fleurs de « son jardin ». Sa fille a la douleur résignée et passive de certaines gens de campagne ; elle raconte, comme s'il s'agissait d'un autre, les hallucinations, les folies du bonhomme qui s'était mis à boire du vin et de l'alcool à soixante-quinze ans, « croyant se soutenir ».

Il n'y a plus de « mémoire » de la maison. Auteuil n'est plus Auteuil pour nous.

Dans Paris, beaucoup d'agitation politique. Le succès de Tahure est beau (cent prisonniers), mais Salonique et le débarquement des Alliés cause une anxiété considérable.

A notre retour, train triple pour le Havre et Dieppe par Rouen. A Vernon, sur le quai de la gare, un départ de tout jeunes soldats, bleu-pastel, équipement tout neuf, cuirs jaunes, paquetages d'exposition, terrine et bidon en métal étincelant. Ces enfants crient aux dames de notre compartiment :

— Vous ne voulez pas une place d'infirmière?... Joli voyage à Salonique !

Ils y vont. Et ils font des plaisanteries déchirantes, les pauvres petits.

Chez nous, nous apprenons que Frédéric Azambre vit encore, on le sauvera peut-être. Madame de Sommevielle s'est levée hier matin, elle a eu une embolie. Elle est morte.

Berthe de Sommevielle a quitté cette terre. Sans se douter qu'elle était amoureuse?

13 octobre.

J'étais au rez-de-chaussée quand madame d'Aultreville est venue prendre de mes nouvelles, elle allait s'en retourner. J'ai ouvert la fenêtre et insisté pour qu'elle voulût bien me faire l'honneur d'un bout de visite, puisque je ne puis pas me rendre chez elle comme je le lui avais promis. Madame d'Aultreville craignait de me déranger, elle avait encore des amis à voir « dans ce quartier » (les environs), et elle profitait de ce qu'un de ses valets de ferme est en permission, pour atteler la jument pie au break bâché. Elle s'assit sur la plus incommode des chaises sans s'appuyer.

La douairière « n'en peut croire ses yeux » quand elle se rappelle ce qu'était ma maison, ce qu'elle est aujourd'hui.

— Comme tout ceci intéresserait mademoiselle Claudie ! Permettez-vous que je l'amène une fois, monsieur?

Je l'en suppliai.

— Que de choses, depuis que nous ne nous sommes vus, chez moi, monsieur ! Quel drame ! Notre région est comme ma famille, bien éprouvée ! Qui l'eût dit? Cette chère Berthe de Sommevielle ! Je ne vous ai pas aperçu à l'inhumation... Vous étiez malade... c'est regrettable, c'est très regrettable.

Vous auriez vu une partie de la société — les voisins proches — car on se fait « porter » difficilement, par le temps qui court. Madame de Sommevielle était sujette à des crises, on s'étonne moins quand on l'a connue jeune fille qu'elle n'ait pu supporter l'excès de l'émotion. Si ma fille était à la place d'Alice de Sommevielle, je crois que j'aurais aussi « passé » comme sa mère. Pensez, monsieur! Un mariage *in-extremis*... dans un hôpital de militaires !!

Notre douairière toucha d'une main ses yeux, comme devant un spectacle immodeste, et elle reprit, sur l'assurance que je lui donnai que Frédéric avait une chambre à part :

— Maintenant, le mariage se fera, puisque le fiancé paraît hors de péril, mais, dit-on, sûr de ne plus repartir. En somme, ils sont fiancés, le père a renouvelé son consentement. Alice a trop de race pour se dérober sur l'obstacle, comme disent ces messieurs, aux courses de Dieppe. Les conseils d'une mère sont précieux pour les jeunes épouses, mais je pencherais à croire que la pauvre Berthe eût peut-être été une belle-mère un peu trop zélée.

— Trouvez-vous, madame, — demandai-je, — trouvez-vous que madame Azambre ait des torts? Comment, vous, une autorité, vous, madame, qui possédez les anciennes traditions, comment jugez-vous madame Azambre?

— Vous êtes trop flatteur, monsieur,... mon âge, je le reconnais, et le nom que je porte, sont une garantie... Eh! bien, à la place de cette dame (si toutefois une femme deux fois Aultreville peut se mettre à la place de cette personne) je crois que j'aurais été aussi craintive en face de Berthe. Berthe avait quelque chose de pas naturel... de tout à fait drôle... je vous demande pardon : *une petite fêlure*. Mon mari dit : une araignée dans le plafond... Ainsi, à la première blessure du fils Azambre, quand ce jeune homme était à Sévigné, l'école des filles, vous savez, Berthe le soignait, n'est-ce pas? Alors Berthe le bourrait de livres. Elle lui faisait lire *Julia de Trécœur*, une lecture que j'aurais interdite à mon fils, même après ce volontariat d'où il n'est pas revenu — (et madame d'Aultreville porta encore une main à ses yeux). Monsieur Azambre n'a pas l'habitude de lire, cela l'ennuyait. Berthe grondait s'il n'exprimait pas une opinion sur certains caractères de roman. Elle voulait lui

faire faire des « styles » sur ses prouesses de guerre, pour le *Journal de Rouen*. Ce cavalier ne met pas toujours l'orthographe ; quand il y avait des fautes (le précepteur du petit Auzanville a été chez les Azambre, monsieur Frédéric était mauvais élève, il l'a assez dit), — quand il y avait des fautes d'orthographe, Berthe disait : — Voilà les guerriers ! ils ne savent plus rien ! Frédéric, *j'adore* vos fautes, ce sont des perles pour moi... — Berthe prêtait à rire, on était chagrin pour elle. Madame Azambre a fait circuler la correspondance de Berthe avec Frédéric. On en parlait à l'inhumation, vous les aurez peut-être lues, ces lettres, monsieur ?

Je m'écriai :

— N'a-t-on pas brûlé ces lettres? Si elles appartiennent à quelqu'un, c'est à monsieur Frédéric Azambre. J'espère qu'on va faire cesser cela. Celles qu'on m'a montrées témoignent d'une sensibilité maternelle, voilà tout...

— N'est-ce pas? Maternelle, vous trouvez aussi, monsieur? D'une mère, ce serait *forcé*, mais d'une future belle-mère... il y avait de quoi « susceptibiliser » madame Azambre. Je le vois, nous nous entendons tout à fait, bravo ! C'est que nous avons dans la région tant d'exemples du courage des mères... autant chez les paysannes que chez les bourgeoises... Je sais telle de vos amies qui immole ses trois garçons pour restaurer la monarchie !

— Celle-là, — fis-je, — je ne la classe pas, tout en l'admirant, au-dessus de la femme Legras, de Toutelsmesnils, qui n'a que sa pension à attendre de la République et partage son allocation actuelle avec la femme Thoumyre.

— Oui, mais l'idée est si belle, monsieur : pour le roi ! Une mère de trois fils ! Ma fille Claudie et moi, nous avons été transportées quand on nous a cité ce fait, après l'inhumation, à Grosmesnil. Il n'y a pas eu de repas de deuil, vu nos malheurs, mais les Gonney, les Sainte-Lucile et quelques autres, nous avions emporté une collation sèche, le service étant à onze heures et demie, nous nous sommes assises sous ces hêtraies où la chère défunte avait semé des fleurettes comme dans un jardin à l'anglaise. Elle avait des idées à elle... On a généralement trouvé l'allocution de l'abbé Chanterelle un peu amphigourique. Il parle surtout comme Bossuet. Je préfère la parole de notre doyen. Il est pourtant de la campagne par naissance,

plus que monsieur Chanterelle qui a l'air d'un paysan, malgré sa science bien connue. Notre doyen a plus de simplicité, il touche les grands comme les petits.

S'apercevant que j'étais plus fatigué, madame d'Aultreville prit congé. Son parallèle entre les deux maîtres de la chaire allait devenir nébuleux.

14 octobre.

Il est cinq heures. Le docteur entre et lève les épaules.

— Vous voilà encore plongé dans la lecture de vos journaux ! Ça va bien ! Ça va bien ! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

J'ai arrêté le docteur, je ne veux plus de politique.

— Dites-moi d'abord, docteur, comment va le fils Azambre ?

— Ça va bien, ça va bien. Mon collègue D... en est sûr, peut-être pas pour suivre les chasses à courre, mais ce n'est pas utile, la chasse à courre. Ce sera long. Ensuite, il pourra travailler. Les Azambre ont été mes premiers clients. J'ai souvent reproché à sa mère de laisser Frédéric sans rien faire. Il aurait dû rester au régiment, ce garçon-là. La chasse à courre : à quoi ça l'a conduit, ce garçon-là? A ce mariage chez des gens qui l'auraient traité de haut en bas. Vous connaissiez madame de Sommevielle, une folle, n'est-ce pas? Une hystérique?

— Ah ! docteur, pas si vite, je vous en prie ! Une personne très agréable et distinguée de sentiments !

— Distinguée? L'amie de ce grotesque d'abbé Chanterelle? Moi, je vous en montrerai, de la prose de madame de Sommevielle ! Frédéric et moi, ça collait. Le brave garçon aimait bien que je fisse un tour à l'hôpital, à sa première blessure. Je bavardais avec lui. Ensuite, à sa convalescence, il venait nous demander un verre — j'ai toujours mon chablis d'autrefois, — je l'avais muré lors de l'avance des Prussiens. J'ai démuré ; pour le jour de l'an. Une fois, Frédéric sirotait sous la tonnelle, j'entends un timbre de bicyclette. On vient me chercher pour un malade? J'écoute, on ne sonne pas ; je

fais deux pas ; quelqu'un bouge à la grille ; je sors tout de go... n'était-ce pas la folle qui venait l'épier au travers des troënes?

— Donnez-vous la peine d'entrer, madame, — dis-je, — Frédéric boit un verre avec moi, venez donc vous rafraîchir ! Après un tas de chichis, elle en grillait d'envie, la mâtine, elle vient sous la tonnelle : — Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame. — Elle m'a tendu la main, ce n'était plus la châtelaine de Grosmesnil. Elle a passé deux doigts dans la cravate de Frédéric pour tâter s'il n'était pas en moiteur ; elle a tâté son front, elle lui a relevé ses cheveux, je lui ai dit : — Laissez-le tranquille, il est chez un médecin. — Cette fois-là, elle n'a pas moisi chez moi mais après, elle venait tout le temps, au retour de la poste, disait-elle. — Racontez-moi l'enfance de Frédéric, parlez-moi de sa santé, — et patati et patata ; comme je savais par Frédéric que sa demoiselle en pinçait pour lui, je me disais : « Les mères veulent savoir. » Mais ce n'était pas tout. Un jour elle m'a dit : — Croyez-vous, docteur, que Frédéric sente tout ce que je suis pour lui? Vous parle-t-il de moi? — Non, — que je fais, — il me parle de votre fille. — Oui, — fait-elle, — j'entends bien ! *Mais de moi?* — Ma foi, madame, allez donc demander au curé Chanterelle, puisque vous voulez faire faire des dévotions à Frédéric. — Et j'ai ri, j'ai ri, sans ça, je lui aurais dit : — Vous en avez du culot ! Quand on se rappelle que cette femme n'avait pas deviné — toujours à la première blessure de Frédéric — que ça gêne un jeune homme bien élevé de recevoir certains soins intimes des dames avec qui il est en relations. Une dame *distinguée* devrait savoir ! Frédéric se défendait comme un beau diable, il n'en voulait pas, de la dame de Grosmesnil... et elle était là, toujours là, elle enlevait les bandages, les bassins des mains des autres infirmières. Il n'y a pas beaucoup de futures belles-mères qui connaissent autant l'anatomie de leur gendre !

— Docteur, vous devenez trop « physiologique », vous feriez rougir un planton.

Le docteur veut m'apporter des lettres ; je lui ai fait entendre qu'elles sont le secret du médecin. Il s'étonna :

— Oh ! je ne vous les montrerai pas si vous ne voulez pas ! Ce que disait madame de Sommevielle était mieux encore :

— Tâchez donc qu'il soit moins timide avec moi, docteur ! — qu'elle faisait. — Si je pouvais être une compagne, une grande sœur pour lui... — Madame, — ai-je fini par lui dire, — *vous voudriez être votre fille !* — Savez-vous ce qu'elle a répondu à celle-là? — Si je pouvais le rendre heureux ! Je le comprendrais mieux qu'une jeune fille ; nous sommes nés sous le même signe du Zodiaque !

Et le docteur a ri, a ri ! Il prit ma température et il s'en alla en m'enlevant tous mes journaux.

***

Madame d'Aultreville m'a donné un faux renseignement, Frédéric Azambre n'est pas à Sévigné, mais au « Métropole » Marizika me priait dans sa dernière lettre, de rechercher, un sergent, jeune abbé des environs de Royan, blessé aux deux mains dans l'attaque du 25 septembre, en traitement à l'hôtel Métropole, à Dieppe.

J'ai attendu le sergent Levault dans le hall de l'hôtel où, l'an dernier, les premières nouvelles du désastre nous étaient fournies par un industriel du Nord, et des Américaines qui lisaient le *Times*. Voici les fauteuils d'osier, les mêmes palmiers, la statue de marbre : l'*Innocence*, sous les traits d'une minaudière, trop peu vêtue, que les turcos attablés auprès d'elle, nomment, je ne sais pourquoi, Anastasie.

L'abbé sergent n'a pas les deux mains coupées, comme le croit Marizika, mais je les vois enveloppées de coton, quand M. Levault traverse le hall avec une paysanne en bonnet blanc — sa mère, et une autre dame, sa sœur. Très avenant, charmant visage ouvert, une voix bordelaise ; M. Levault a voulu s'engager comme infirmier, monseigneur n'a pas consenti — et puis l'abbé est versé dans le rang, un mois plus tard ; il n'a fait qu'un mois de tranchées et il est proposé pour le grade de sous-lieutenant et la Légion d'honneur. Sûr d'être tué tout de suite, il avait une ferveur comme, dit-il, au jour de son ordination ; désolé qu'un prêtre eût à répandre le sang de son prochain, mais soudain s'oubliant, car des hommes d'un autre régiment, pétrifiés par la terreur, restaient blottis dans un trou. Il les entraîne, prend le commandement, tombe à

genoux sur le rebord de la première tranchée, les mains en avant : une balle les déchire. Dans une ambulance proche du front, on va les lui couper ; il refuse, il voudrait au moins conserver deux doigts pour pouvoir tenir le calice et célébrer la messe.

— Aujourd'hui, — dit-il, — on me promet de me conserver une main et trois doigts de l'autre. C'est assez.

Il faudrait sténographier, comme pour Jean Barboiron, le langage pur de ce prêtre lettré, élève du collège Romain, que les termes courants du « poilu » de 1915 « entrelardent » comme il le dit lui-même, et dont il s'excuse inutilement.

« Le jus », « marmiter », « zigouiller », vous surprennent sur ses lèvres, comme les huit premières notes de *la Marseillaise*, dans le lied de Schumann.

Je compte revoir souvent l'abbé Levault ; aujourd'hui c'est de Frédéric Azambre que j'avais hâte de m'informer.

— La chambre de ce camarade est au même étage que la mienne, — dit l'abbé sergent, — je lui ai fait donner celle que j'occupais d'abord, sur la mer, j'en ai pris une sur la cour ; je suis dehors toute la journée. Azambre reçoit des visites, je crois qu'il est fiancé ; le jour où il eut son hémorragie, j'étais là et je prévins les plantons d'en bas pour qu'on cherchât une voiture afin d'emporter cette belle dame — sa future belle-mère, n'est-ce pas? qui est morte d'émotion.

— Comment, — demandai-je, — comment est-il? Causez-vous avec lui? est-il moins faible?

— Point faible du tout, c'est un garçon qui a un cran énorme ; il devait faire un poilu très épatant ; il est hors d'affaire, un peu comme moi, mais il a achevé sa carrière d'hoplite. *Hic est terminus*. Mais, monsieur, vous êtes sans doute plus à même que moi de connaître monsieur Azambre, et ce serait plutôt à moi de vous interroger, avec la double réserve d'un ecclésiastique et d'une personne qui n'avait pas l'avantage et l'honneur de vous connaître, il y a quelques instants.

— Parlez, monsieur l'abbé.

— Nous sommes donc sur le même palier, vous disais-je, je me présente de temps à autre dans sa chambre 7, quand ces dames sont parties. Azambre sait que je suis ecclésiastique. Il me pose des « colles », comme on dit au collège, sur les confessions, sur nos fidèles, sur le monde catholique.

Il me dit : — Avec toi, mon vieux, on peut causer religion : ah! ces bougresses de dévotes! — Azambre « les a dans le nez ». La plus simple civilité me fait un devoir de ne pas vous divulguer les confidences d'hôpital et de poilu, dans leur sans-façon un peu trop martial.

— Est-ce qu'Azambre n'est pas très ému des circonstances tragiques?...

— Il faut mettre cela sur le compte de la joie si naturelle d'un condamné pour qui la vie se représente avec ses mille séductions : non, il n'est pas ému...

— Mais que dit-il?

— Qu'il ne se serait jamais marié si cette dame avait vécu ; qu'on ne se marie pas pour avoir deux mères surtout quand la belle-mère est plus tannante que l'autre ; qu'avec la sienne, il s'était arrangé une petite existence à part, qu'il l'envoyait promener, mais qu'avec l'autre dame, il ne savait plus où se mettre. Il dit : — Avec vos dévotes on ne sait pas à qui l'on a affaire. — Il m'a montré des carnets, une sorte de journal écrit par cette dame et qu'elle lui avait envoyé ; il ne les avait jamais lus. Il ne les aurait pas compris, dit-il.

Fort contrarié de ce que Frédéric eût donné ces carnets à l'abbé Levault, je ne montai pas à la chambre du malade. D'ailleurs les demoiselles de Sommevielle et madame Azambre y étaient à ce moment-là ; je suppliai l'abbé de se dessaisir de ces notes, en ma faveur. Je réfléchirais sur ce qu'il fallait en faire. L'abbé me les prêta.

*
* *

Frédéric ne se serait pas marié, si Berthe de Sommevielle avait vécu, si la mort n'avait anéanti un déplorable amour.

Il est donc nécessaire que quelqu'un, que quelque chose périsse, pour que d'autres se développent et vivent heureux?

Amour? Fut-ce de l'amour?

J'ai refermé le premier de ces carnets, dès que je l'eus ouvert. Il m'a semblé que je violais une tombe. Dois-je lire ces carnets? Si j'en sonde la douleur, ce sera d'une main respectueuse. Qu'il y ait au moins quelqu'un, sur terre, qui devine le secret de Berthe. Personne ne l'a comprise. Un rustaud porte un diagnostic médical sur une maladie qu'il ignore. Celui qui croit

comprendre Berthe est un vague ami. Un ami? Combien de fois nous étions-nous parlé? Voisins, simples voisins de campagne. Nous ne nous sommes jamais dit que des choses banales. Berthe devait avoir pour moi à peine plus de considération qu'elle n'en avait naguère pour « *ces* Azambre ».

Si au moins elle avait, comme mademoiselle Claudie d'Aultreville, peint des portraits d'après nature ! — Je ne vis que par le sentiment — m'a-t-elle dit une fois, pendant un déjeuner de chasse ; ces mots me reviennent à la mémoire. Elle m'a aussi demandé : — Est-ce vrai que vous êtes un peintre réaliste, comme on me l'assure?

Quelles images le mot *réaliste* évoquait-il pour Berthe? Oui, je me rappelle... elle s'étonnait que je trouvasse des « *sujets* » parmi ces paysans « qui n'ont pas d'âme ». Qu'est-ce qu'elle nommait un « André del Sarte »? Dans le Val-Gosset, je me souviens qu'elle me demanda si je n'étais pas de son avis : — Vous, un artiste, dites-moi, n'est-ce pas que mon futur gendre est un véritable André del Sarte? — Je répondis : — Plutôt un Rubens. — Berthe avoua : — Je n'ai vu, de cet artiste, qu'une gravure, chez mes parents, une kermesse, je crois, que l'on remplaça par une remise de cerfs pour laquelle mon père avait une prédilection.

Tout cela est fini. Que Berthe ne voie pas, de l'autre monde, la chambre où Frédéric remet à un camarade les précieux carnets !

M. de Sommevielle est venu « entre deux trains », et repartit, après avoir donné son approbation au bonheur des enfants. Hubert s'entraîne à l'aviation; ses sœurs sont auprès de l' « André del Sarte », occupé d'un mariage prochain. Les vieilles femmes meurent, c'est dans l'ordre des choses.

Personne, ce soir, ne pense à Berthe autant que moi et j'ai sur ma table ses cahiers... pourquoi chez moi? Et je ne puis détacher mes yeux de ces lignes écrites en caractères qui semblent dater du temps d'Anaïs Ségalas.

Du cahier de Madame de Sommevielle.

10 janvier 1916.

« ... Je suis seule debout dans le château ; je prie de toutes les forces de mon âme pour celui qui, dans la nuit, nous

protège contre le flot des vils envahisseurs. Il offre sa poitrine aux balles perfides ; de son bras vainqueur, il fait un glaive humain ! Il veille pour que la France repose ! Mais, dans un coin de la Normandie, une femme, une mère, une grande sœur, veille aussi. Elle ne dormira pas jusqu'à l'aurore ! Quand le jour paraîtra, elle sera encore debout. Si elle repose, demain, c'est que le guerrier aura rejoint l'asile de quelque cantonnement, fier, altier, plus beau sous sa cuirasse de boue, que le Guillaume le Conquérant de l'église de Saint-Victor, auquel notre ami ressemble... »

17 janvier.

« Le jeune guerrier remonte aux tranchées; le soir s'étend sur la terre, la froidure étreint les membres du héros. A-t-il revêtu sa poitrine des lainages tendrement tricotés par des amies, pour que rien ne touche sa personne, qui n'ait été touché de leurs doigts? Mais non ! Fi donc ! le fier héros dédaigne l'humble protection de cet ouvrage féminin. Il va au feu revêtu de la seule armure de son courage de paladin...

« C'est un sentiment nouveau qui a pris place dans mon âme, et je m'en vais par les chemins ombreux, non pas libre et légère comme l'oiselet que je fus autrefois, mais une femme inconnue de moi-même, plus soucieuse, plus grave, plus dévouée, plus oublieuse cependant de sa propre personne pour laquelle jadis j'avais d'autres soins. Je ne voudrais pas être laide, parce que c'est mal qu'une femme perde les agréments que le bon Dieu lui a donnés, mais je n'ai plus d'appétit; si mes filles ne ne me rappelaient pas à la réalité, je crois que je négligerais de prendre des aliments. Et alors mes joues se creuseraient, je deviendrais maigre à faire peur. Déjà l'on me dit que j'ai mauvaise mine. Il ne faut pas que je tombe malade. Malade? Pour moi, que m'importe? mais il faut que je vive pour le bonheur futur de celui auquel je me dois. Oh ! mon âme se met à trembler, quand je pense que je pourrais peut-être disparaître avant d'avoir accompli sur terre la plus haute, la plus chère des missions. Berthe, vis! il faut que tu vives, de même

qu'il faut *qu'un autre être* vive ! Nous ne voulons pas encore de la mort. N'est-ce pas, toi que j'aime, tu ne veux pas, nous ne voulons pas nous anéantir éloignés l'un de l'autre ! La mort n'est douce que si le condamné est auprès de celui ou de celle qu'il aime. Ce n'est pas possible, non, ce n'est pas possible, qu'il meure loin de moi, que je meure loin de lui !!! Oui, oui, oui ! c'est un sentiment nouveau qui est éclos dans mon âme. Je cherche à me rappeler, je ne trouve pas de ressemblance entre la sainteté de ce sentiment purifié et les anciens émois de la jeune fiancée, ni de l'épouse ravie, que berçaient les gondoles sur le Grand Canal, au son des barcaroles et des chants napolitains ! Alors, la jeune femme se laissait servir par le Seigneur et Maître qu'elle s'est donné. Mon bonheur était égoïste, je me laissais aimer comme une esclave orientale par son Pacha à turban. Aujourd'hui, c'est moi qui suis la volonté, je me donne, je me dois entière à la jeunesse inexpérimentée ; je dois lui montrer la route, je dois la guider, je me dois tout entière à cette jeune âme dont je suis le mentor. Triste privilège de l'âge ! Que n'ai-je les dix-huit printemps de ma fille ! Mais non ! Après tout, le bon Dieu a créé le monde avec sa totale sagesse et sa perfection divine. Il a voulu qu'après les champs émaillés du joli mois de mai, il y eût aussi pour la fin de l'été des fleurs plus riches et plus parfumées. J'aime mieux, je sais mieux aimer, en le septembre de ma vie, que je n'aimais, égoïste, vilaine égoïste, à l'époque des aubépines et des premiers papillons.

« Sais-tu, Frédéric, ce qu'est une femme qui pourrait être ta mère, et qui sent aussi qu'elle serait ta sœur, ta fiancée même, si le miroir ne lui rappelait qu'elle doit être une Amie, un Conseil, un Ange immatériel qui garde un trésor menacé? J'ai deux miroirs : celui de ma table de toilette, qui me renvoie mon visage en chair et en os et celui de mon âme où je n'aperçois pas que de la laideur ! Non ! devant Dieu et les Hommes ! cette âme est pure, elle a de l'Idéal, de la Beauté, si j'ose dire, parce que le sentiment l'orne, le sentiment dans ce qu'il possède de plus éthéré, le sentiment sous sa vêture la plus immatérielle. Oh ! Frédéric, ne me fais pas oublier que je ne suis pas qu'une âme !... »

*
* *

Ces cahiers naïfs de pensionnaire, que ne les a-t-on enfouis dans la bière avec les quelques bijoux que Berthe avait désignés sur son testament : « *Objets sans autre valeur que sentimentale*; le collier de corail vénitien rapporté de mon voyage de noces dans la cité des lagunes, etc., etc., etc... » Ceux enfin qu'elle ne lègue pas à ses filles...

JACQUES-É. BLANCHE

IMAGES DE LA GRANDE GUERRE [1]

ALAIN-RENÉ

•

Avant la guerre, je ne connaissais pas Alain-René. « Avant la guerre, je ne me connaissais pas moi-même, m'a-t-il dit lui-même dans la tranchée de Tahure. Alors nous étions tous des enfants, sauf quelques-uns qui étaient parvenus à cette très rare et très profonde connaissance de l'homme et qui étaient méconnus parce que nous voulons toujours rester des enfants. Mais la guerre est venue qui a chassé les jeux et n'a plus rien laissé devant nos yeux que nous-mêmes. Nous-mêmes et notre peuple en armes, et « le grand ciel » que contemple le prince André Bolkonsky gisant sur le plateau de Pratzen, notre peuple et ce grand ciel qui sont encore nous-mêmes. »

Dans cette connaissance, Alain-René est plein de troubles et d'inquiétudes, toujours déchiré, toujours occupé, dirait-on, à de subtiles inventions de souffrance; certains soirs, il sue la sueur de l'universelle angoisse. Il regrette parfois amèrement ce qu'il a si fort aimé : l'usage heureux de l'intelligence, le dilettantisme de l'esprit. Mais il ne peut plus, aujourd'hui... Quand il joue, c'est avec un cœur qui ne se donne pas, qui se prête seulement, qui prête de lui-même une part banale et superficielle. Cette concession est pour se ménager le secret

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1914.

de sa retraite, pour couvrir le mystère de sa conscience, mystère pour les autres, mystère pour lui.

Mort à la vanité, il n'a que cet orgueil qui est la passion d'être soi. Et comme il n'engage jamais son moi où les autres hommes engagent le leur, il est toujours prêt à s'effacer, à prendre le dernier rang. Il ne joue pas sur la table autour de laquelle ils se pressent. « Ma mise est trop forte, dit-il, pour être jetée sur le même tapis que la vôtre. » — « Je pratique le renoncement à toute cupidité, dit-il encore, et j'ai la cupidité du renoncement. D'ailleurs, je la satisfais mal. »

Il se tourmente sans cesse de savoir jusqu'où va la flatterie du « plus grand des flatteurs », l'amour-propre. Il connaît profondément son industrie et ses ruses. Il lui arrive de se mépriser avec aigreur, avec une implacable hostilité contre soi. « Si je vis, dit-il, comment ne serais-je point porté par l'amour-propre? Et alors, comment ma vie n'aurait-elle point pour mon cœur une haleine viciée, si, en dépit de tout, je reste « creux et plein d'ordure? » Et ce disant, il quitte le sol de la connaissance liée et entre les hautes falaises du sentiment, il arrive au gouffre tumultueux de l'action. Là, il envie le sort de Glaucus et sur la rive rocheuse, il pleure d'amour pour la sirène marine.

Il a choisi la part la plus belle et la plus douloureuse. Cette sérénité du philosophe qui, s'étant fait une logique, règne en maître sur toute l'étendue du savoir et en attend le développement avec la triomphante placidité de l'homme qui a tout prévu et, par avance, tout décrit ; cette sérénité, il l'a rejetée dans son choix pour embrasser l'aveugle nature et aborder ces épreuves où l'esprit semble se nier lui-même, quand il vogue sur une mer où infusent de vastes phosphorescences, parmi l'infini des flots nocturnes. La philosophie vaut bien une heure de peine, pour autant qu'elle nous soustrait à une peine de toutes les heures. C'est la joie des enfants qu'ont les philosophes. Les uns et les autres vivent dans le bel amusement de découvrir de l'intelligible.

A la guerre, le philosophe est aussi heureux que Spinoza dans son grenier. Que d'explications ! Que de rigoureux systèmes ! Que de raisonnements à emboîter, ajuster, adapter, articuler ! Tel met l'infanterie en seize principes ; tel

autre, l'artillerie en deux douzaines de maximes. Le philosophe est l'homme qui a toujours lieu d'être content de soi. Il obligera tout l'univers, toute l'Europe en armes à rendre hommage à son intelligence.

Ces satisfactions si flatteuses pour notre vanité, Alain-René ne se les donne point. Il ignore ces triomphes naïfs. « Le philosophe, dit-il, a de la nature les belles vues qu'un état-major a de la guerre ; mais moi, je ne connais que la peine terreuse dans les tranchées de la vie comme dans celles du front. Mon rôle est de décrire ce qui est virtuel, les vagues illuminations des profondeurs. Et moi seul, je saisis tous les ordres ; la voix de la sirène, comme sa harpe, ne sont entendues que de moi. »

Il déteste les barbares et plus qu'eux ces philosophes qui barbarisent. « Pour moi, dit-il avec irritation, c'est outrage que cette sereine suffisance. » Il était entré dans la guerre avec une âme bien puérile. En 1914, il a eu des émois et des enthousiasmes qui lui paraissent maintenant de pauvres ivresses, des bouffées livresques d'Héraclite, de Proudhon et de Nietzsche, — et ce césarisme d'imagination qu'ont tous les jeunes Français. Puis sont venus les longues horreurs de la guerre de tranchées, l'immense effort qui ahanne dans la boue, contre la terre froide, pétrie de cadavres, les ennuis dévorants, compagnons de celui qui, des semaines, veille au créneau. Alors, peu à peu, s'éveillèrent en lui des sentiments de pitié et de grandeur, d'âpres émois, l'anxiété de se connaître et de connaître le monde, l'anxiété de savoir enfin si ce qui est connu et connaissable peut être autre chose que l'opération même de la connaissance. Il ramenait sa pensée à cette présente guerre, à ce fragment de réalité auquel il était lié par sa chair, d'une couture étroite et douloureuse, et qu'il dominait toutefois par la vue qu'il en prenait. Des nuits d'inquiet enthousiasme, veillant dans son abri, il vit apparaître les lignes de force qui parcourent la vaste nature, se disposer les étages du réel, et se faire l'œuvre mystérieuse de la pensée, à la fois ouvrière et argile. Échanges sans fin, degrés insensibles, échelle de Jacob, où le suc et la lumière se combinent suivant l'ordre de la plus haute vie.

Lui vinrent de grandes visions où, des tourbillons insen-

sés de la guerre, se dégageait l'image de plusieurs ordres harmonieux, la figure d'un rythme sublime, où des hiérarchies spirituelles se disposaient comme des légions d'anges. Alors il connut la beauté d'une victoire française et il s'irritait contre ceux qui, décrivant des victoires françaises, en faisaient des victoires allemandes. « C'est l'ordre qui est en moi, dit-il, qui fait le monde et voilà quel est mon Dieu. C'est l'ordre merveilleux qui est dans mon peuple qui fait les victoires de mon peuple. L'ordre de la stratégie est bien inopérant au prix de cette grâce. On discute pour savoir si c'est Jeanne d'Arc qui a gagné la bataille de la Marne. Qui voulez-vous donc que ce soit, si ce n'est elle ? »

Tels sont les défis que porte Alain-René avec une âpre ou fantaisiste ironie à ceux qui mettent la guerre en syllogismes corrects, à ceux qui ne savent point parler de la préparation d'une bataille sans insulter la vie, sans mépriser la troupe. Il voit la vanité mesquine, la dangereuse petitesse de cette raison qui s'obstine à des systèmes d'une étroitesse stérile, abstraits au point d'être dangereux. « Je fais figure de négateur, dit Alain-René en souriant, parce que je tourne le dos à leurs alignements de sépulcres et ils se figurent que je méprise l'intelligence, tandis que je ne crois qu'en elle. De même la supériorité du sens religieux fait les hérétiques de religion. » Aussi, en son for intérieur était-il narquois, quand il entendait aux popotes d'officiers tracer le portrait du chef parfait ou décrire quel serait un état-major sans défauts « Moi seul, se disait-il, je vois quel est le bon général et pourquoi il est tel. » Il s'amusait, sans qu'il ouvrît la bouche, de tous les jugements faux qu'il entendait, et quand il entendait un jugement juste, il s'amusait encore de voir que souvent il était seul à bien comprendre pourquoi il était juste. Cependant, plus souvent en amour qu'en critique, il arriva au bord hasardeux de cette grande offensive de Champagne, en septembre 1915.

Je lui ai demandé de me dire ce qu'il avait vu et senti à la bataille de Champagne. Nous avons parlé ensemble plusieurs soirs : il m'a fait lire quelques notes qu'il avait écrites au feu. Ces pages résument ses propos et parfois reproduisent ce que son crayon a tracé sur un petit carnet sali dans la poche de

sa capote. Lui, dédaigne de rien écrire : « Je reste en moi-même, dit-il, qu'apprendrais-je aux autres, puisque j'ai tout à apprendre? Je me satisfais de ma solitude, de mon oraison et de mon service de soldat. Et puis, il n'est pas encore temps de parler de cette bataille. En en faisant un récit, je serais amené à juger. Et je ne le puis pas, parce que je ne possède point tous les éléments nécessaires et parce que me contraignent les obligations de mon service qui est d'agir en silence. Toutefois je puis vous faire entrer dans les combats comme dans une grande expérience intellectuelle : vous n'y verrez qu'un héros, l'ouvrier de ces assauts et de cette résistance, le soldat. Quoi qu'on dise, ce sont encore les soldats qui importent la plus dans la bataille. Ils commandent autant au chef que le chef leur commande. Le bon général est celui qui obéit bien à ses soldats, quand il a su les rendre dignes de lui commander. Le soldat français est celui qui commande le mieux à ses chefs.

» Je ne vous ferai pas un récit : je vous ferai une démonstration. Je vous montrerai un peu du mystère de cette grande opération qu'est une bataille victorieuse, cette passion, cette action et comment s'exerce le commandement des soldats français. Tout cet ordre est une grande merveille douloureuse. Ce fragment de la vie éclaire la vie tout entière. Comme la mer, portant à sa surface tous les bateaux, porte toute la technique de la navigation sur l'aventure infinie de ses flots, la guerre porte les techniques de la science sur les risques d'un instable infini. Brille alors la lueur de la victoire, quand par une rencontre mystérieusement délibérée, l'intelligence et la vie s'harmonisent dans l'acte de la force. »

Et Alain-René, dans la tranchée de Tahure, plein d'ironie, de tristesse ou d'enthousiasme, me parlait de ces journées tumultueuses, où des fragments déterminés se balançaient sur des remous dont lui-même croyait saisir la loi mystérieuse et profonde.

LE COULOIR DU TEMPLE

Les journées de la grande attente s'écoulaient, pleines de travaux et de fatigues et quand on connut le jour fixé, quand

les troupes qui devaient attaquer furent relevées des tranchées et revinrent aux bivouacs pour se reposer, ce fut une fièvre singulière où se mêlaient le désir et l'angoisse.

Alors les soldats trouvaient les jours et trop courts et trop longs ; chaque instant leur paraissait à la fois infiniment précieux et inutilement vide. Leur inaction, qui contrastait avec le grand effort des semaines précédentes où ils avaient creusé les longs boyaux d'accès, les parallèles de départ et les places d'armes, aménagé les magasins de vivres et de munitions, transporté les grosses bombes, cette inaction s'enveloppait d'une solennité confuse et pesante. Une force irrésistible, qu'ils connaissaient mal, les poussait tous vers l'instant du grand risque. Ils acceptaient d'être entraînés par cet implacable mouvement. De vagues images du futur combat, des souvenirs fragmentaires et très précis des combats passés traversaient leurs esprits. Ils étaient peu curieux, chacun étant trop plein d'un sentiment obscur et puissant de sa propre destinée.

La plupart du temps, ils étaient instables et insouciants. Ils désiraient l'ivresse. Ils étaient prompts à toute excitation ; sur quelques paroles de leurs chefs, ils se croyaient sûrs de la victoire ; ils méprisaient l'ennemi ; ils l'injuriaient avec dédain, ils pensaient l'écraser sans effort, en se jouant ; ils prendraient des casques à pointe et ils feraient chacun des troupeaux de prisonniers envers qui ils seraient généreux et pleins de dons « pour leur faire voir »... Ils étaient prêts à croire toutes les nouvelles qui couraient de bivouac en bivouac : un déserteur avait dit que les troupes allemandes en face de nous, depuis quinze jours, n'avaient pas été relevées, à peine ravitaillées, qu'elles étaient à bout de forces et d'énergie, qu'elles n'attendaient que notre assaut pour se rendre. Ils s'exaltaient sur des paroles pleines de prouesse que lançait un sous-officier énergique, sur le défi goguenard d'un vieux soldat. Ils étaient accueillants et dociles à tout ce qui pouvait écarter l'angoisse ou la crainte.

Ils voulaient vivre, enfin. En ce tourbillon de l'inévitable, ils se rejetaient du côté de l'espérance. Ils ne pensaient pas. Ils étaient de bons soldats, qui se battraient bien, parce qu'il le fallait. Ils détestaient les Boches.

— Le deuxième jour du bombardement. Le tremblement de

l'air tragique sous les coups sourds rendait les tempes douloureuses. Une migraine triste, nerveuse, agitait alors Alain-René. La veille, s'était levé un matin si pur, si candide, une virginale ignorance du ciel au-dessus de ce tragique pays bouleversé, souillé de morts, livide, dont le sol était comme soulevé par la maligne croûte d'une lèpre. Alain-René était monté sur la crête, en avant du camp où se dressaient les huttes de son régiment, et de là, avec quelques camarades, il avait observé l'orage de destruction que crachaient sur les lignes ennemies nos grosses pièces. Il avait vu, sur les doux violets de l'horizon, surgir, avec une brusquerie majestueuse, les éclatements colossaux. Comme auprès de Penmarc'h, les vagues à l'assaut de la Torche, qui s'élancent, s'épanouissent et retombent, magnifiquement dispersées, il observait là-bas les lourdes colonnes de fumée et de poussière crayeuse qui montaient, s'écartaient en gerbes et en volutes et se dispersaient dans le ciel indécis, pâlissant. Là-bas, tout était blême de cette colère foudroyante de l'artillerie, de cette malédiction que la force française lançait à l'ennemi. Les soldats se réjouissaient de cet ouragan méthodique et précis dont la loi redoutable était en leur faveur. La force de chaque explosion leur gonflait le cœur. Les lourds 220, qu'ils avaient vus, tapis sous des bâches verdâtres, près de l'église de Hurlus, leur semblaient des amis; de même les 155, trapus et perfides, qui s'abritaient à Molandin; de même les 155 longs qui, pour cracher leurs obus, dressaient au-dessus d'un petit breuil, derrière le camp Bonnefoy, leur long cou, qu'ils laissaient ensuite retomber doucement, comme un boa qui s'élance sur sa proie, puis rentre dans le fourré. Ils avaient envie de remercier ces canons, de leur crier des encouragements.

Brisé par cette vibration continue de l'air et des sentiments, Alain-René s'en fut à cheval par le vallon sans couleur, vers la vallée de la Tourbe. La grande angoisse du risque et de la victoire pesait sur lui, oppressante. Toute la vie se rassemblait dans un don ivre ; chaque instant, plein de fièvre, s'élançait dans un abîme à conquérir. La jument d'Alain-René galopait le long de l'immense cimetière de Saint-Jean-sur-Tourbe, sous le ciel malade qui couvrait le paysage ardemment désolé. Au bord de l'eau, sale, rare, savonneuse, quelques peupliers jau-

nissants ; un soldat maigre, le torse nu, lavait sa chemise ; des chevaux buvaient ; la laideur cynique de la guerre se montrait là, près de ces haies éventrées, de ces maisons dégradées en proie aux popotes, dans cette poussière subtile, hostile, cendre de dévastation qu'un souffle irrité répandait sur toutes choses. Et le généreux espoir, condottiere pâli d'ardeur, répétait aux oreilles d'Alain-René : « Frère, il faut vaincre. Au galop, mon bon cheval ! »

Au retour, Alain-René eut la mauvaise fortune de tomber dans le cercle fatal qui entourait le commandant de Rouvremont. Le commandant de Rouvremont savait se faire des auditeurs parce qu'il était toujours en mal d'une conférence. Il savait exactement comment s'étaient livrées toutes les batailles, depuis le combat qui suivit l'enlèvement des Sabines jusqu'à la bataille de Liao-Yang. Mais ce qu'il avait de plus admirable, c'est qu'il savait exactement comment se livreraient toutes les batailles futures. Il servait, à point et bien cuits, les dénouements de toutes les guerres, passées, présentes et à venir. Il avait le ton péremptoire, la moustache rasée, la peau jaune, le front luisant ; pour lire, il mettait un monocle à son œil droit. Il était aussi pédant que courageux, il avait étudié tous les traités et appris par cœur tous les règlements envers lesquels d'ailleurs il se donnait de grands airs de supériorité, ce qui lui valait la réputation d'un esprit hardi et novateur.

Le commandant de Rouvremont était en train de faire une théorie du combat moderne. Les conditions du combat moderne, affirmait-il, sont tellement effrayantes que le chef n'obtiendra un résultat qu'en inspirant à ses hommes une terreur plus forte encore. «.....» Ainsi le commandant de Rouvremont allait toujours au bout de ses déductions ; il ne pensait pas qu'à raisonner il pût jamais y avoir abus ! Il était bien incapable d'user d'une telle rigueur, et d'ailleurs, jamais l'occasion, en ce régiment si fidèle et si brave, ne s'en fût présentée ; mais le commandant de Rouvremont, ayant posé des prémisses « scientifiques », allait avec aisance à une conclusion implacable. La plus cruelle offense qu'en ce moment-là on aurait pu lui faire, c'eût été de douter qu'il fût capable de massacrer tout son bataillon... Cependant, autour de ce redoutable confé-

rencier, en ce « Camp des coloniaux » où les huttes de terre s'élevaient sous les pins ascétiques, une grande confiance, un fiévreux espoir inclinaient les hommes vers les hommes. La fumée des cuisines roulantes et celle, très âcre, des détritus qu'on brûlait, les accords cuivrés de la musique qui jouait, là-bas, près de la hutte du colonel, les rires des soldats, le grondement des canons, lointain, soutenu, orageux, la descente du rouge soleil au bout de l'immense allée, toute bleue et poussiéreuse, qui s'en allait vers Somme-Suippe, tout était plein d'âme, tout s'unissait à tout d'une ardeur profonde et la race semblait recueillir de ce paysage champenois, si grave, une antique confidence d'héroïsme unanime.

Cependant, Alain-René, ayant quitté le commandant de Rouvremont, s'en alla vers ses hommes, qu'il aimait : « Mes hommes ! se disait-il. Je n'accepte cette possession que si je la tiens de leur don, comme les soldats français ne sont les soldats de la France que pour se donner à elle. Tout ce que je viens d'entendre est d'une fausseté injurieuse. Et cependant, j'en éprouve une tristesse lourde comme une honte. Cette intelligence pleine de négation n'est pas française. A la suivre, on arrive aux syllogismes du commandant de Rouvremont et à la théorie germanique de l'État. Toutes ces bouches ne soufflent que la mort. » Et il était atteint par elles, d'une blessure d'amer désespoir.

Il parla à ses hommes. Il les trouva tels qu'il les voulait, simples, joyeux, prêts à remettre leur vie à ses ordres. Ils écoutaient ce qu'il leur disait, les raisons de confiance, la belle victoire. Et, leur parlant, il sentait bien qu'il recevait d'eux plus qu'il ne leur donnait. Il sentait tous ces yeux, occupés de la pensée de vivre et de vaincre, fixés sur lui, et tous ces hommes sentaient qu'à ce moment la France était présente au milieu d'eux comme un réservoir commun d'inexprimable émotion. La nuit venait, la dernière nuit au bivouac, l'orage dévastateur de l'artillerie grondait comme un lion au désert ; le regard d'Alain-René rencontrait avec amour le regard du plus fidèle, et ce soir, tous étaient semblables au plus fidèle. Il les quitta avec un cœur nouveau, meilleur, plus digne d'eux.

Toute cette armée qui dormait là sa dernière nuit de repos ! Après les Bretons, c'était les Lorrains, et puis ceux du Lyon-

nais, et puis les coloniaux qui sont les braves de toutes les provinces. Tout ce peuple se reposait dans la nuit fiévreuse, meurtrière, sillonnée de convois, frémissante, sonore. Dans sa hutte, Alain-René étudiait son plan au 1/5.000e, cette hutte que son cœur avait épousée, comme un asile intime dans ce vaste pays qui, autour de lui, répétait à l'infini sa désolation monotone, sa tristesse de craie blême, sa nudité tragique. Demain, il lui faudrait la quitter, pour courir cette aventure prodigieuse avec tous ces hommes qui dormaient là. Au bord de ce risque immense, le mystère de la nuit se composait de menace grondante et de silence rêveur. Après-demain matin, Alain-René savait ce qu'il ferait : il franchirait les tranchées allemandes au boyau d'Erfurt, il connaîtrait l'énigme de tous ces noms : tranchée de Gotha, tranchée de Mannheim, tranchée de Gœttingue, l'énigme de ce fameux ravin de la Goutte dont on parlait tant, qu'on supposait plein d'embûches, mystérieusement perfide.

Des hommes chantaient, il n'était pas seul : tout son peuple était avec lui, pour le soutenir, les morts et les vivants; alors il ne réfléchit plus. Cette nuit n'avait pas l'espoir crispé d'angoisse qu'ont les nuits de mars, c'était une volonté, une certitude qui, sur les fronts de tous ces dormeurs, planait dans l'air serein de septembre.

24 septembre. — La veille du grand jour. En s'éveillant, les hommes retrouvaient le grondement obsédant du canon ; cette rage méthodique continuait ; cet ébranlement sourd de l'atmosphère rendait la tête lourde, hébétait. Les hommes sentaient approcher cette heure que tout avait préparée. Chacun sentait que le moment terrible de l'assaut était inévitable, imminent. Rien ne pouvait empêcher de se lever le soleil du 25 septembre, rien ne pouvait empêcher de retentir cet ordre qu'ils entendraient tous : « En avant, à la baïonnette ! » Les soldats sentaient qu'on ne pouvait reculer, qu'il y avait derrière eux des forces immenses, des combinaisons infinies, qu'elles les poussaient là, vers cet instant qu'ils ne pouvaient regarder fixement. Ils étaient dans une confuse passion, dont un rien les tirait. Pas un ne songea une seconde au revolver du commandant de Rouvremont.

Jamais ils n'avaient senti aussi vivement combien la dent de chaque seconde mord amplement sur la journée. Pourtant, ils étaient gais, d'une gaieté nerveuse ; les hommes d'Alain-René riaient interminablement : un de leurs mulets, une mauvaise bête, qu'on appelait Guillaume — « parce qu'il en avait du vice ! » — le matin même, en allant à l'abreuvoir de la Tourbe, avait jeté par terre son conducteur et porté le trouble dans un échelon d'artillerie. Ils parlaient avec une joyeuse fantaisie des combats futurs : on allait marcher sur Vouziers ; on reverrait les vieux champs de bataille d'août 1914, Sedan, Louvercies et ce plateau de Chaumont-Saint-Quentin, où le 75 avait entassé les cadavres ennemis : « Oh ! mon vieux, fallait voir ! » Ah ! les Boches, comme on leur ferait bien repasser la Meuse sous notre feu, à moins qu'ils n'y restent tous dans une gigantesque noyade. Et les petits de la classe 15 s'ébahissaient de ces récits.

Tout était prêt. Les mitrailleuses, luisantes d'huile, allongeaient leur cou vipérin. C'étaient de belles Hotchkiss, ces pièces d'une brutalité hâtive, monotone, implacable. Les hommes étaient très fiers d'avoir cette science et cette force. Ah ! ils allaient « faire du bon travail ».

Là-bas, sévissaient toujours les éclatements volcaniques. Tout cet horizon de craie était semblable à un vase plein de lait bouillant dont la surface se gonfle et crève. A la fin, l'ennui venait, de regarder cette destruction acharnée, et les hommes, ayant les nerfs trop secoués, éprouvaient une sorte de hâte curieuse à constater bientôt les résultats de cette furie dévastatrice.

C'était comme au terme de la semaine sainte, quand on n'est plus séparé du grand jour que par un crépuscule et par une brève nuit de printemps, où la vie frissonne tout entière d'une infinie anxiété de vivre.

LE TOHU-BOHU TRIOMPHANT

On devait partir à 9 h. 15. Il était 9 heures. Les hommes qui avaient marché la plus grande partie de la nuit, dans les

longs boyaux d'accès, s'entassaient dans les parallèles et les places d'armes. Les obus ennemis tombaient sur eux. Notre artillerie tirait toujours, plus lentement, comme si elle éprouvait, elle aussi, cette terrible contraction nerveuse. L'héroïsme et la peur étaient suspendus l'un à côté de l'autre au cœur frémissant des soldats. Et le moment où ils allaient « sortir sur la plaine » avançait, avançait, allait rencontrer la destinée de chacun et la précipiter dans un inconnu plein de menace et de gloire. Dans quelques minutes ! Cette « plaine », on n'osait pas encore la regarder. Quelques-uns risquaient la tête au-dessus du parapet pour découvrir cet espace, interdit comme l'enceinte sacrée où Romulus commit le meurtre fraternel. Ni à nous, ni à l'ennemi, mais à la mort seule, cet espace, où l'herbe poussait ignorante et verte, ne séparait pas seulement deux nations en armes ; il séparait les vivants qui se possèdent, des morts qui s'échappent à eux-mêmes. Il était la prairie au bout de laquelle on entre dans le royaume inconnu. Sur lui planait une horreur religieuse, née et grandie pendant ces longs mois de guerre dans la tranchée où l'on s'abritait derrière les parapets de terre, toujours frôlés par la menace. Cette plaine terrible dont la vue même parfois était fatale, la balle ennemie foudroyant le guetteur à travers le créneau, cette plaine nous attendait et l'énormité de la menace la rendait plus vaste que le désert. Quelques minutes encore. Les hommes pâles, un peu haletants, les yeux agrandis, se courbaient sous le fracas des 105 fusants dont la grosse fumée verdâtre, Walkyrie livide, courait dans le ciel gris. Des obus percutants de 77 miaulaient. Du sang, de la chair rouge dilacérée, des entrailles sur le sol. Il fallait attendre. On attendait. Les soldats regardaient leurs officiers, qui s'appuyaient sur eux, sur l'angoisse de leurs hommes pour triompher de la leur. Le temps était trop court, le temps était trop long. Les éclats giflaient les parapets de terre ou déchiraient des poitrines. Le fracas semblait rétrécir l'espace. On ne reconnaissait plus les lieux, pourtant familiers. Ce bois des Moutons, qu'était-il? Le lieu étrange d'une angoisse inconnue. Avait-il été jadis un paisible bois dont la grâce maigre se balançait au creux d'un vallon champenois, on n'y songeait même pas. La stupeur était nouée à

l'angoisse et la pire souffrance était de se sentir à la fois un esprit net et en proie à des obsessions misérables.

A ce moment, pour ces hommes, qu'était la patrie? C'était la raison confuse d'une obéissance terrible, c'était une contrainte immense, la dure nécessité d'un sacrifice. Certes, tous, ils tenaient à la vie, chacun tenait à la sienne. Mais on était obligé de rester là, sous le fracas des 105, comme, dans quelques minutes, on serait obligé de monter sur la plaine. La patrie s'imposait, contraignait avec une force dont la source se perdait dans un espace et un temps illimités. On voyait bien, tout près, comment s'exerçait cette force, on l'avait vue, peu à peu, rendre cet instant inévitable. Le changement de secteur, tous les longs travaux, les pénibles terrassements, les dépôts d'obus, tant de préparations et tant de peines, voilà comment la patrie s'était approchée de ce moment mortel où elle contraignait tous les siens. On ne pouvait pas aller contre, maintenant ; on ne pouvait pas remonter tout ce courant qui venait de trop haut, de trop loin. Ce mouvement, cette descente de fleuve partait, on ne savait d'où. Tout un infini était là derrière. Les hommes acceptaient, sans vouloir, un peu comme le croyant accepte de son Dieu les déchirements et les croix.

Il le fallait. Les obus pleuvaient toujours. Des hommes encore mouraient. Il le fallait. On ne pouvait pas reculer. Au bord du temps, bascula l'avant-dernière minute. Sur ce front de vingt-cinq kilomètres où s'alignaient quatre corps d'armée, la patrie accrut son mouvement implacable qui rassembla, mit debout tous les hommes. La dernière minute, la dernière seconde. Et donc, puisqu'il le faut, en avant !

Ils s'élancèrent, sans un cri, sans un chant, sans une note de clairon, avec une simplicité si belle qu'elle sembla créer un vaste silence, refouler noblement le fracas.

On ne voyait qu'eux. Cette splendeur éblouissait. Déjà ils franchissaient la première ligne ennemie. Alors la patrie les récompensa. Elle leur sourit. Elle ne fut plus celle qui contraint durement ; elle souffla en eux l'ivresse et la force. Enfin, ils se sentaient libres, tout leur parut aisé. Ce n'est pas plus difficile que cela, pensèrent-ils, en sautant par-dessus les étroites tranchées des Allemands, et ils couraient.

La patrie n'était plus derrière eux, usant d'une contrainte

inéluctable ; ils dépassaient la patrie. Ils en créaient une autre ; à la patrie déjà faite, ils ajoutaient la patrie que poursuivait leur course, celle qui naissait de leurs pas. Ils avaient cette gloire lumineuse d'être en avance sur la patrie.

Alors la bataille déroula son ordre imprévu. On vit une création grandiose. Tout se passa avec une nouveauté merveilleuse. Ce que l'esprit des hommes s'était représenté d'avance, ne se produisit pas. Le commandant de Rouvremont ne fut pas consulté. La bataille souffla sur les plans de l'état-major, les dispersa et leur substitua les siens. Toute la journée, les généraux obéirent au simple soldat, et celui-ci fut digne de leur commander.

L'attaque de la brigade devait se faire suivant une direction marquée par le boyau d Erfurt et la Mamelle nord. Mais la 1re division du corps d'armée se heurta à des défenses accessoires, qui auraient dû être détruites, mais qui étaient encore intactes. Des bataillons furent fauchés par les mitrailleuses, vinrent mourir accrochés aux chevaux de frise et aux araignées. Le Trapèze, inentamé, redoutable, accueillit le bataillon de droite de la brigade par une mousqueterie foudroyante. Ce bataillon reflua sur ses propres cadavres, fut rejeté dans les tranchées de départ. Cependant, là-bas, à gauche on avançait ; les casques bleus descendaient les pentes qui s'inclinent, au nord de Perthes, vers l'extrémité du ravin de la Goutte. Alors toute la brigade appuya à gauche, on ne sut pas comment. Toute cette course sublime s'infléchit vers l'ouest. Ils avaient l'espace et l'ivresse et une lucidité qui n'était en personne, mais qui était dans l'ensemble. La grande notion dominatrice de la liberté jetait ces hommes contre l'ennemi. Les compagnies, les bataillons, les régiments se mêlèrent, mais un ordre identique à leur mouvement réglait tout. Cette eau montante, ici, se heurta, fut refoulée ; mais là, elle passa. Voilà ce couloir décoloré, jaunissant, du ravin de la Goutte, conduisant vers des hauteurs boisées, vaguement aperçues dans la brume. Tout un inconnu plein d'étranges attraits, souriait sur cet étrange pays, du sourire mystérieux du risque. Des obus parfois fauchaient des groupes ; les 77, rapides chats-tigres, miaulaient, éclataient d'un bruit mat dans l'air humide ; mais ils étaient rares, déconcertés ; là-bas, sans doute, les artilleurs ennemis

s'affolaient. La mousqueterie crépitait au-dessus des tranchées de Marmara et de Galata... Par-dessus le ravin du bois des Renards, venaient des balles qui, de flanc, prenaient nos lignes, couchaient les hommes. Mais une allégresse les jetait à l'assaut de la cote 188. Des deux côtés de la route de Perthes à Tahure, ils montaient vers le bois de la Pie, vers la redoutable seconde ligne, vers les tranchées de Thorn, de Cologne, vers la tranchée de Bayreuth.

Un enthousiasme donnait les ordres, réglait la marche. Les officiers obéissaient comme leurs hommes. Tous obéissaient à cet élan très inspiré. En avant ! En avant ! Ils étaient les maîtres de ce pays dont une barrière effroyable, tant de mois, les avait séparés. Ils étaient débordants d'orgueil, ils éprouvaient une curiosité pleine d'émoi, d'amusement, presque futile. Pour les officiers, c'était un intérêt semblable à l'intérêt d'un érudit, qui voit enfin, sur un papyrus, le texte complet d'une tragédie grecque dont il essayait depuis des années de deviner l'action et les épisodes ; tous ces noms que portait le plan au 1/5.000e, ces courbes, ces ravins et ces bois, ces tranchées et ces abris, voilà qu'on en voyait l'aspect concret, la figure réelle, et malgré la volonté de l'ennemi. Pour les hommes, c'était l'enfantine joie de voir et de toucher, d'aller à la découverte. Cependant, ils avançaient toujours, ils couraient, ils se cachaient, ils repartaient, ils gravissaient la cote 188.

Tout l'ordre de l'attaque était dans cette alacrité et ce mouvement héroïque. Chaque soldat commandait et tous obéissaient. Cependant tous les ordres des officiers furent heureux. Tout était devenu divers ; tout s'émiettait, pullulait. Le réel innombrable, dans le flot unanime, découpait mille actions dont chacune était un autre infini, comme sur une plage, chaque galet découpe, dans le flux compact de l'onde, un tourbillon minuscule qui diversifie l'acte de la grande attraction. L'ordre qu'avait établi la décision intelligente du chef, allait se raréfiant chaque seconde ; cette logique s'évanouissait à chaque pouce de terrain qu'on gagnait ; ou plutôt cet ordre avait existé seulement au départ, dans les ordres d'attaque, dans les formations de la nuit et du matin, dans les parallèles ; mais, il s'était dissipé dans le premier cri « en

avant ». Ce premier cri en avait fait un passé ; ce premier cri avait élu un ordre dans l'instable avenir, un ordre que le présent, à chaque instant, rattrapait sans l'atteindre.

Les capotes bleues gravissaient la cote 188. Tout fut étonnant. Cette deuxième ligne, suprême inquiétude des chefs avant cet abordage tumultueux, creva, se disloqua presque sans efforts. Tout conspirait contre le commandant de Rouvremont. Les principes crevaient avec la deuxième ligne ; toutes les prévisions se disloquaient. Quelques mourants à peine tressaillaient devant la tranchée de Cologne, que les grenades, déjà, nettoyaient.

La liberté de cet enthousiasme était plus forte que le destin. La victoire était souveraine. La mort était oubliée dans une ivresse joyeuse de vivre. Ils ne voyaient plus, ces hommes triomphants, que leur propre élan ; une musique les soulevait. Le frisson glacé de la crainte ne les effleurait plus. Certains s'abattaient, frappés à mort ; d'autres trébuchaient dans des fils de fer barbelés, tendus au ras du sol entre les souches des arbres coupés. Mais ils allaient quand même, les uns de chaque côté de la route de Perthes se dirigeaient vers Tahure, d'autres à droite s'engageaient dans le ravin des Éperviers, remontaient le long glacis de la Brosse à dents, balayé du pâle sifflement des balles ; d'autres à gauche de la route entraient au creux du ravin des Lièvres, se couchaient sous le tonnerre des batteries ennemies qui, à cinquante mètres, crachaient leur tonnerre désespéré sur l'audace irrésistible des assaillants ; ceux-ci clouaient les servants sur leurs pièces, passaient, allaient toujours. Ils entraient à Tahure, ce village inconnu, couronné de frêles bois, dans ce pays convulsif, où la vie et la mort s'affrontaient en des ravins étranges.

L'horrible mur était franchi ; cet instant fut le plus beau. C'était le terme de ce sacrifice, de cet élan. La vie avait joué son jeu solennel. Sans doute allaient venir maintenant le calcul, la puissance réfléchie, la volonté méditée de poursuivre. Le destin balança l'ardeur des hommes, qui palpita sur un haut palier de sublime. Déjà, la vie inquiète modifiait ses équilibres dans la mer infinie des mouvements et des faits. Beauté de la lumière : l'après-midi nageait dans un ciel qui s'éclaircissait de lueurs hyalines ; des ampleurs sereines se

déroulaient ; des envols éperdus de vapeurs tristes, à l'ouest, pleuraient d'admiration et de pitié glorieuse, — si loin, si haut, près du soleil qui voyait tout. En avant de Perthes, l'artillerie passait au trot pour de nouvelles positions. On vit des galops de cavaliers, des escadrons graves et fous. Un univers entier semblait s'ouvrir comme s'ouvre une aurore. Action, passion, tous les ordres de l'esprit se succédaient, allaient s'accorder magnifiquement pour faire jaillir la victoire.

Isolés, sans cohésion, sans couverture à droite, ignorant tout, ils virent venir des bonnets plats et des casques qui contre-attaquaient. Ils mesurèrent leur faiblesse dans l'immense destin de la guerre. Ils résistaient. Mais maintenant, ils ne trouvaient plus d'appui à être ensemble. Des groupes se repliaient, des balles sifflaient. Ils virent l'horreur de la mort, les faces verdies, les yeux révulsés, la chair en bouillie, la souffrance, le souffle en allé. Leur fragilité les frappa : l'espace, qui les avait grisés, carrière d'une belle course, leur parut plein de dangers prêts à surgir, et que pouvait la chair humaine contre tant d'acier meurtrier? Une grande inquiétude passa, ternit tout de son ombre froide. Les Allemands cependant devenaient plus nombreux, la croupe où courait la tranchée de Constantinople, la Brosse à dents furent perdues. Heureusement, il y eut un chef, il y eut des chefs pour retenir, grouper, maintenir; leur inspiration, leur volonté s'armèrent de tous ces hommes pour faire front. Les forces oscillèrent ; la victoire se figea en résistance. Tout mouvement changea de sens ; tout mouvement se posséda comme une démonstration. Un nouvel ordre : celui de la fermeté réfléchie, surgit de quelques consciences, s'empara de ces hommes et, comme dans un beau récit romain, en fit une barrière irréfragable.

Vint la nuit. La pluie se mit à tomber, glaciale. Les hommes grelottaient. La bataille s'était arrêtée, étonnée d'elle-même. La victoire hésitait. On ne savait rien sur l'ennemi, sur le mouvement des troupes voisines ; on savait qu'on était en saillant : à la droite, du côté des Mamelles, les ténèbres s'enfonçaient, pleines d'obscure menace. Une fièvre attentive remplaçait l'ivresse morte. Cependant on goûtait le silence, l'immobilité des tranchées, ce calme surprenant et cette sensation bienheureuse d'une nuit en pays conquis, d'une nuit de

vainqueurs. Cependant, l'intelligence qui classe et ordonne courait à tâtons dans la nuit, sur les traces de la création aventureuse, sur le chemin qu'avait suivi la victoire. Les agents de liaison, très crottés, harassés, sur le champ de bataille que soulevaient çà et là d'informes agonies, allaient, venaient ou déroulaient les fils téléphoniques ; les officiers faisaient des croquis. Partout se réparait le filet de l'ordre : l'intelligence, comme Isis, rassemblait les membres chauds de l'action. Ainsi toute nuit prépare la suivante aurore. La nuit, qui tout achève et tout recommence, berçait les astres et les germinations, les espèces, les forces inconnues aux balanciers des enveloppements et des sourdes croissances. Le grand rythme était palpitant : malgré la pluie immense et froide, la guerre, la pensée, la chair fiévreuse des hommes, tout y obéissait. L'ombre secrète emplissait de grappes les corbeilles de la vie et chacun était sûr que le lendemain accomplirait la grande œuvre.

LE MONDE NAISSANT

Le Monde Naissant mangeait une boîte de sardines, dans une petite tranchée qui suivait le côté droit de la route de Perthes à Tahure. Cette matinée du 26 était humide et subtile ; des vapeurs exquises voilaient les petits bois de pins, tous ces vallons capricieux au-dessus desquels la butte de Tahure restait mystérieuse, cachait sans doute des observateurs ennemis dont on craignait l'œil attentif. Ce pays étrange, d'une maigreur farouche, asile de gibier et de bêtes puantes, simple et impénétrable, devenu nôtre, hier, par la violence conquérante des casques bleus, encore à l'ennemi par les vestiges de son occupation et la menace qu'il faisait peser sur lui, ce pays champenois rappelait au Monde Naissant une petite Japonaise qu'il avait aimée jadis à Shangaï, créature inquiétante, frêle comme ces pins, de qui le don semblait toujours réticent, de qui les étreintes le laissaient toujours anxieux de savoir s'il la possédait ou s'il en était possédé. Ainsi Montaigne jouant avec sa chatte.

Le Monde Naissant avait bon appétit. Derrière lui, un cadavre gisait, un homme renversé sur son sac, horriblement pâle... A savoir cette présence et à se rappeler ses voluptés d'Extrême-Orient, notre homme ne perdait pas une bouchée. Il vit passer Alain-René et l'appela. Alain-René aimait beaucoup le Monde Naissant ; il s'approcha de lui avec une émotion joyeuse. Nul ne savait encore, au juste, qui était mort et qui était vivant dans la brigade : en revoyant un camarade, on se réjouissait d'une heureuse certitude. Le Monde Naissant, encore qu'il eût la bouche pleine, ne laissa point d'entonner un petit refrain dont il saluait chaque fois Alain-René, refrain qu'il accompagnait de grands gestes de cordialité, de balancements semblables à ceux des femmes sarrazines et de son beau rire sonore :

Tout le long du Missouri,
Sous les grands mimosas fleuris...

Alain-René n'en sut jamais plus long ; il supposait que c'était son nom qui rappelait au Monde Naissant le spleenétique voyageur de Chateaubriand et les vierges contrées où il promena ses ennuis. Le Monde Naissant tendit à son ami le petit doigt de la main droite, ses autres doigts étant imprégnés de l'huile blonde où nageaient les sardines d'argent.

— Nous ne sommes que sur les bords de la Dormoise et sous les pins de Tahure, — dit Alain-René, — mais c'était plus difficile d'y arriver que de faire un voyage en Louisiane.

— Oh ! difficile, — dit le Monde Naissant, — il ne faut pas exagérer... L'affaire a coûté beaucoup plus cher aux Boches qu'à nous ; elle leur coûte au moins cent mille hommes. Et ce n'est pas fini, vous verrez, on ne va pas laisser ça comme ça.

Le Monde Naissant but une gorgée d'eau-de-vie, tapa sur les genoux d'Alain-René, et se mit à rire, de ce rire dru et franc, où il y avait une force et une lumière. Les deux hommes étaient heureux de se revoir, artisans l'un et l'autre de cette grande œuvre.

— Possible que nous, nous soyons arrêtés, — poursuivit-il, — mais vous allez voir ce que leur réservent les coloniaux à la butte de Souain. Écoutez : la danse continue là-bas. Ah ! mes marsouins !

Il tendait la main vers l'ouest : la bataille grondait, on voyait des lignes bleues qui avançaient sur les pentes d'ocre clair, des colonnes dans des ravins couleur tabac, parsemés de taches vertes.

Le Monde Naissant était un jeune capitaine qui venait de la coloniale. Il avait vu des pays et des combats étranges, l'Afrique et l'Extrême-Orient, des golfes et des caps, et des soleils délirants sur des terres en fournaise. Il avait chevauché les aventures d'amour et d'héroïsme un peu partout. Alain-René aimait son âme pleine de simple allégresse, sa conscience momentanée, ce rire qui sonnait comme celui de Kléber. Écrivant à celle qu'il aimait, il avait fait le portrait de ce camarade, de qui il disait : « A côté de mes tristesses capables de détruire l'univers, je vois en lui un monde naissant, une belle coupe qu'emplit la force originelle. » Et depuis, elle et lui, en leur correspondance, le désignaient, *cum grano salis*, de cette périphrase qui leur semblait aussi pleine qu'un fragment présocratique.

Le Monde Naissant, de ses doigts terreux et huilés, releva d'abord avec délicatesse sa petite moustache blonde, se pencha en avant, ramena avec son bras un sabre qui était derrière son dos, contre le parapet de terre.

— Regardez-moi cette rapière, — dit-il.

C'était un beau sabre, recourbé, avec une poignée délicate, une coquille semblable à un nénuphar, une lame large. Alain-René admira.

— Peuh ! — dit le Monde Naissant, — ça ne vaut pas un sabre de Samouraï, les Boches n'ont pas de goût. Cependant, ils ont quelques belles armes, des modèles anciens faits sans doute à l'imitation des armes françaises, lors de l'invasion napoléonienne. J'ai emprunté ce sabre à un officier d'artillerie boche chez qui je suis entré hier, un peu brusquement, après avoir pris sa batterie et tué ses servants. Eh ! le boy, encore un coup d'eau-de-vie. Je vais vous raconter cela. Il y a un trait qui va vous ravir.

Le « boy » souriant versa un filet d'eau-de-vie, semblable à une mince coulée de métal fondu. Le Monde Naissant but, frappa sur les genoux d'Alain, en disant : « Ah, mon vieux ! », renversa sa tête en arrière et releva sa petite moustache blonde.

— Tenez, c'était là, derrière, dans un petit ravin que vous avez peut-être vu : des deux côtés, des bois; presque dans le thalweg, un boyau. Ne me demandez pas les noms. Savait-on seulement où on était? Rouvremont lui-même n'en savait rien, lui qui se pique de se flanquer un terrain dans la tête, rien qu'en regardant le plan directeur. Moi, je n'ai pas assez d'imagination pour ce tour de force; d'ailleurs j'ai pu constater que Rouvremont est tout aussi incapable qu'un autre de s'y reconnaître, en passant du schéma au terrain réel. Depuis ce matin, il désespère devant sa carte, trébuche dans les courbes de niveau comme dans des fils de fer barbelés et essaie vainement de mettre un nom sur tous ces bouquets de pins. Mais laissons Rouvremont.

» Donc, nous arrivons dans ce ravin : c'était après avoir franchi la deuxième ligne, où ce pauvre Dubard s'est fait tuer, tout à côté de moi. Chic petit garçon. Cela m'a fait de la peine. Mais vous pensez bien qu'on n'avait pas le temps de s'arrêter. D'ailleurs, les 77 tombaient dru. Alors on courait, on courait. On quitte la route, on descend une pente, en suivant la lisière d'un bois. Je commande un petit groupe, le reste de ma compagnie est hors de combat, ou à bout de souffle, ou égaré. J'ignore...

» Je ne savais pas trop où aller et cependant je n'hésitais pas. Tout à coup un obus éclate, me coupe le souffle ; une explosion si subite qu'on aurait cru être devant la gueule même de la pièce. Voilà tous mes hommes disparus, blottis dans des trous de marmites ou derrière des arbres. Je fais comme eux, et je tâche de me rendre compte. Mais allez deviner ce qui s'abrite dans tous ces bouquets de pins ! Second éclatement ; où diable peut être cette pièce? A droite un sergent m'appelle :

« — Mon capitaine, mon capitaine, voyez-vous la batterie de 77 là-bas, dans le petit ravin qui remonte?

» Je cours à lui. Eh oui, je la vois. Une pièce nous tirait dessus à trois ou quatre cents mètres. C'est un tir désespéré. A gauche la brigade voisine avance sans arrêt, les capotes bleues gagnent, gagnent du terrain, dépassent le sommet où les Boches avaient leur dépôt de matériel. Vous avez vu, à droite de la route?

» Il n'y a pas à dire, ces artilleurs étaient des braves. On les

voyait très bien : de gros insectes gris sur le sol brunâtre. Je les gratifie d'un feu violent qui en couche quelques-uns ; mais ils s'abritaient derrière leurs pièces, ces sacrés canonniers, pas moyen de les descendre. Encore un obus, il me tue trois hommes, têtes broyées, ventres ouverts, et tout le monde abasourdi, suffoqué, prêt à la panique. Pas gai, mon vieux ! Et puis, j'avais peur de me mettre en retard sur les autres qui marchaient si bien, qui disparaissaient, s'infiltraient, filaient, filaient toujours...

» Alors, je me suis mis en colère, vous savez, cette rage froide, cette volonté serrée de dompter, d'écraser. Je me mets à crier comme un fou : « En avant, en avant. » Nous dégringolons jusqu'au boyau. Pouf, nous sautons tous dedans, juste au moment où un nouvel obus va fracasser les arbres derrière nous. Trop tard, imbéciles.

» Les hommes soufflaient. Moi, je n'étais plus que ma propre colère. C'est elle qui observait les canonniers : j'en vis un petit, pâle, qui avait l'air acharné, à droite de la pièce ; c'était lui qui tirait la ficelle. Alors, je me dis qu'il fallait que cette affaire se réglât entre lui et moi. C'était comme un duel. Ou moi, ou le petit canonnier pâle, à choisir. Et mes hommes, c'était l'arme du duel : ma colère les prit tous dans sa main rageuse. Et l'affaire allait se régler tout de suite.

» C'était simple : une salve, un bond et tuer sur sa pièce le petit canonnier blême avec ses camarades. Et ça se fit comme ça. D'abord la salve : Feu par salve, hausse 250 mètres, joue, feu. Et puis : en avant ! Il fallait remonter une pente de cent mètres environ formant angle mort pour ce satané 77. Mes hommes, une quinzaine, partent, sans hésiter, tous ensemble, droit sur la pièce. On voyait la bouche du canon, on ne voyait qu'elle, elle paraissait démesurément grande, on avait envie de la traiter de « sale gueule » !

» Nous faisons vingt mètres en courant, quand je devine derrière le bouclier de sa pièce le petit canonnier, que notre salve n'a pas abattu et qui bloque sa culasse, qui va nous mitrailler à bout portant. Je crie : « Couchez-vous ! » Nous nous aplatissons. Boum ! il semble que l'obus nous frôle. A moitié sourd, je repars en rampant, certain que tous me suivent. Ma colère était trop forte, j'en avais pour moi et pour

tous mes hommes. Nous avançons le plus vite possible, sur les genoux et sur les mains, vous savez, comme des perdrix qui piètent dans un sillon. Alors voilà ces chameaux qui nous flanquent des coups de mousqueton. Un de mes hommes est tué à côté de moi.

» Hop! on bondit. Nous sommes sur les canons. Je vois de très près le petit artilleur blême. Il a du poil noir sur le visage. Je suis étonné que ce ne soit pas un Boche roux. Au milieu de mon étonnement, il s'abat. Une baïonnette l'a transpercé. Les autres servants sont nettoyés. Tout ça criait : les jurons boches mêlés aux « Garce » de mes Bretons. Et moi, eh bien, ma colère était passée ! Je regardais ces cadavres et je ne comprenais même pas pourquoi ils étaient là !

» Alors, voilà le bon du conte : un gourbi d'officiers s'ouvrait tout près. J'y entre, le revolver au poing. Ils sont là, trois ou quatre gaillards, blêmes et blèches. Moi je suis très gai ; toute ma gaîté m'est revenue, puisque le petit rageur de canonnier a perdu la partie contre moi. N'est-ce pas moi qui avais gagné ? Ce n'est pas difficile, en ce cas, d'être beau joueur.

» J'entre en riant :

« — Eh bien, messieurs, *votre* guerre n'a pas l'air de vous réussir trop bien.

» Le plus vieux de ces Boches, alors, s'avance d'un pas et — lui, officier, major, commandant de batterie, je ne sais quoi, mais certainement le chef de ce groupe déconfit, — mon cher, vous ne devineriez jamais : il s'avance d'un pas vers moi, et il m'offre... son porte-monnaie et sa montre.

» Je suis saisi d'un fou rire qui me courbe en deux. J'appelle aussitôt mon sympathique boy, Bourhis ici présent, le brave à trois poils, et je lui dis :

« — Tu vois ce Boche, eh bien, tu vas veiller sur sa précieuse vie. Il faut la lui conserver à tout prix : je n'ai jamais vu encore un Boche aussi Boche que lui. Je te nomme gardien de ce prisonnier éminemment représentatif.

— Je comprends ça, dit Alain-René, vous aviez découvert le parangon du bochisme.

— La vérité m'oblige à dire, — poursuivit le Monde Naissant, — que les autres officiers avaient l'air consterné et

honteux. Mais ce Boche, mon cher, je me serais sacrifié pour lui. Au moins voilà un caractère. Moi, j'aime tout ce qui est typique.

Et le Monde Naissant riait d'un beau rire viril, qui découvrait toutes ses dents et illuminait ses yeux clairs. Alain-René souriait : il demanda :

— Et le sabre?

— Ah ! oui, c'est vrai. J'y arrive. Ayant nommé le sympathique Bourhis gardien de mes prisonniers, je groupe mes hommes à grand'peine. Tous ces gaillards étaient en train de piller les casques à boule des artilleurs. Très compréhensible. Produire un casque à boule donne bien plus d'honneur que de produire un vulgaire casque à pointe. Pour la prise de deux canons, il y a, vous pensez bien, un certain nombre de croix de guerre, mais il n'y en a pas pour tout le monde : tous ceux qui ont été à la peine ne peuvent pas être à cet honneur. Posséder un casque à boule équivaut alors à être décoré. Mes bonshommes étaient donc en train de satisfaire leur passion de la gloire. Mais moi, je ne voulais pas arriver le dernier à Tahure. Et nous repartons, à grand renfort de jurons.

» Presque tout de suite, je suis rejoint par Bourhis qui, brandissant ce sabre, me dit :

« — Mon capitaine, j'ai laissé les Boches à la garde d'un caporal de la 3e pour vous suivre et j'ai pensé que vous ne seriez pas content, *si vous n'auriez pas envoyé un souvenir avec vous*. Alors j'ai pris le sabre du grand qui avait de belles bottes vernies. Et voilà...

» Alors, avec le sympathique Bourhis, porteur de trophées, nous avons grimpé vers la Brosse à dents. On trotte, on rampe, on se jette dans les bois, on se faufile, on est reparti de plus belle. *On ne songeait qu'à courir.*

Devant Alain-René tout le jour brillait, le rire du Monde Naissant, fleur de la vie éternelle, hautaine humanité et ce mot, noble goéland au-dessus des vagues d'assaut, attestant les belles heures de la grande offensive : « On ne songeait qu'à courir. »

Alors, Alain-René appelait tous les lendemains.

« ILS DÉPASSENT L'OBJECTIF ! »

La Brosse à dents était enlevée, dans un assaut tout joyeux, dont avait donné le signal une aurore fine et rose. L'assaut monta comme le soleil. La pleine lumière montra une fuite hagarde de Germains, dispersés de l'autre côté du ravin de la Goutte, sur les pentes du Trident et de la Galoche.

Alain-René était sur ce haut éperon qui domine deux ravins, pâles et inertes, en cette matinée, d'avoir été foulés par la lutte rauque. La lumière de l'arrière-saison rendait plus âpre l'aspect de ce bois ravagé, repaire de bêtes puantes et perfides : renards, fouines, Allemands ; des pins malades et des genévriers mutilés attristaient cette matinée de chasse automnale. Mais le souffle de la bonne course ardente purifiait tout ; salubre, allègre, la poursuite continuait, sonore des coups de feu et des éclatements de grenades.

Sur ce haut éperon, étrave de la victoire divisant le flot germain, Alain-René recueillait l'orgueil épars de la lutte ; fiévreux d'insomnie, de fatigue et de vermine, il ne se refusait point cependant à l'élan qui emportait ces matelots du risque, ces navigateurs du combat. La brigade avait fait un assaut à deux branches, et voici que les compagnies du régiment de gauche poussaient, poussaient toujours, gloutonnes de bataille, descendaient la croupe de Constantinople, traversaient le ravin, coupaient l'éperon conquis par le régiment frère, refoulaient, engloutissaient, culbutaient des Allemands désordonnés, hâtifs à fuir. Encore plus, encore plus, poussons toujours. La victoire débordait, écumante, montagne d'eau qui se cabrait avec un blanc panache.

C'est alors qu'apparut, sur le haut éperon, le commandant de Rouvremont, en proie au scandale, plein d'un verbe irrité :

— Les voyez-vous, les voyez-vous? — criait-il, abandonnant son revolver pour saisir son monocle. — Où vont-ils, où vont-ils? Mais ils sont fous, ils dépassent l'objectif !

Il frappait le sol de sa canne, son visage était fripé de fatigue et d'indignation. Il trépignait :

— Ce n'est plus de la manœuvre. L'infanterie conquiert et conserve le terrain. Mais eux, s'en vont au diable ! Allez donc les retenir. Ah ! ouiche !

— Ils font la guerre à courre, mon commandant, — dit Alain-René, souriant.

Mais l'autre n'entendait pas ; il tourna le dos, s'éloigna, il agitait sa canne et répétait d'un ton farouche de docteur en colère :

— L'infanterie conquiert et conserve le terrain. Vous entendez bien : conserve. Conserve, bon Dieu ! Et eux? Et eux? Ils dépassent l'objectif ! ! !

Comme l'officier de quart sur un croiseur d'acier, Alain-René debout sur ce haut éperon qui s'enfonçait dans la résistance ennemie, méditait, plein d'émoi, cette minute riche comme la solitude et comme l'enthousiasme. Il comparait les phrases du docteur ès sciences militaires et cette démesure d'héroïsme. « Ils dépassent l'objectif ! » Ce mot de pédant, cette phrase « du règlement de manœuvre », lancée en reproche à cette charge enivrée, ce matin de victoire, — leur victoire qui battait encore des ailes ! Jamais la vie n'avait parlé à Alain-René un langage aussi clair avec un accent aussi haut. Non loin de lui, au pied d'un petit arbre, il y avait un mort qu'une pieuse camaraderie avait voilé d'une toile de tente. Une grande expérience de grandeur et de pitié suspendait le temps hasardeux.

« Voilà la définition du Français, songeait Alain-René. C'est la nation qui, toujours, dépasse l'objectif. En vain, une raison sans vie propose des buts toujours semblables. Mais Jeanne, qui ne veut que chasser les Anglais, par l'œuvre de sa sainteté, fonde la patrie. Mais la Révolution, qui ne veut qu'abolir quelques privilèges, apporte pour tous les hommes de nouvelles raisons de vivre.

» Vivre, pour les Français, c'est dépasser l'objectif ; vivre, c'est vaincre. Vivre sans victoire, c'est déjà avoir vécu. Chaque printemps sait bien que l'année nouvelle n'est pas une année semblable. Tout instant qui naît est plus riche de l'instant qui vient de mourir. Rien n'existe qu'un mouvement héroïque qui, chaque fois, se dépasse pour s'être atteint. Pour

les Allemands, qui sont dans l'ordre des corps, vaincre, c'est atteindre l'objectif. Pour la France, c'est le dépasser. »

Un soldat apportait à Alain-René des cartes et une petite brochure pangermaniste trouvées sur le cadavre d'un jeune aspirant allemand. Le corps de cet adolescent était gracieux et pitoyable, la face contre terre, les membres et la taille abandonnés avec une inerte souplesse. Alain-René se rappelait le petit baron allemand qu'il avait vu, jadis, dans un hôtel belge, gracile et s'efforçant à une morgue raide et puérile, corroborée par la raideur de madame sa mère, laquelle avait de lourdes mains chargées de bagues et un corsage couvert ridiculement de sautoirs et de breloques en or. Ce qu'il y avait dans la mère d'épaisse animalité et, dans le fils, d'animalité jeune et féroce, ébahissait Alain-René, cependant qu'à côté de lui, une délicate Française pouffait de rire en considérant la toilette de la matrone et les cravates du junker. Douce vallée de la Meuse à la sortie de l'Ardenne, peut-être as-tu revu, en août 1914, le jeune baron en uniforme de lieutenant, donnant des ordres aux incendiaires et aux massacreurs de Dinant. Alain-René feuilletait la brochure pangermaniste et il songeait en souriant :

« Il n'y a aucune comparaison entre une victoire française et une victoire allemande. Dans une victoire allemande, tout est donné à l'avance ; on retrouve dans le résultat ce qui entrait dans la préparation. On ne quitte jamais l'ordre de la nature. Le calcul des mouvements et des masses constitue tout leur art militaire.

» Leur guerre, leur science, leur morale, leur action, tout, chez les Allemands d'aujourd'hui, pue la basse nature comme ces abris pleins de poux et d'excréments d'où nous les avons chassés. Les Français ont inventé l'usage de la science pour la vérité, comme les Allemands lui ont conservé son usage d'utilité ou l'ont tournée à malfaisance. Les Français, à tout ce qui vient de la nature, donnent une fin de surnature.

» Qui nierait la grandeur de l'action chez les Allemands? Qui nierait l'énormité de la taille chez le Diplodocus? Cette grandeur emplit le Français de dégoût. Et même elle lui paraît nulle. La vie d'une espèce animale est un néant qui donne le vertige, un abîme de désespoir. La vanité de cette force est

extrême et ridicule. Ce pauvre adolescent ne sentait pas la mort qui corrompt la vie de son peuple et dont lui-même est mort.

» Voilà des hommes comme nous, qui souffrent et qui meurent, qui aventurent la part que chacun a reçue de la lumière commune et divine. Mais tant de courage et tous ces sacrifices d'eux-mêmes qu'ils consentent, cette discipline acceptée jusqu'à la mort sans examen, sans discussion, tout ce dévouement du peuple allemand à sa dynastie et à l'État, tout cela nous choque douloureusement, parce que nous y voyons moins une preuve d'humanité, qu'un abandon d'humanité, moins une obéissance d'hommes, qu'une docilité de machines. Et nous pouvons le dire, puisqu'ils le disent eux-mêmes, puisque chaque Allemand est fier d'être une machine d'État.

» Ils ont inventé le matérialisme historique et ils s'appliquent à en donner la preuve. Quelle immense servitude ! Tout vainqueurs, ils sont encore serfs. Tout au rebours est la voie de la France. Quelques apparences seules sont communes à une victoire française et à une allemande. Clausewitz n'a jamais compris Napoléon ; l'état-major impérial ne comprendra jamais la bataille de la Marne. Une victoire française est une harmonie qui déconcerte et éblouit la nature. « Vive Jeanne d'Arc, si cette charge avide d'aller plus outre a raison contre un Rouvremont. »

Or, passa le commandant F... Bel officier d'intelligence fine et forte, sa parole spirituelle aimait à exprimer de belles idées sur le rôle, à la guerre, de l'inspiration et du bon sens, les seules qualités des grands chefs. Il apprit à Alain-René que c'était la ruée débordante de ces soldats emportés qui avait dégagé la droite, permis la manœuvre et assuré le succès. Alors Alain-René fut plein de joie : un grand accord faisait planer au sommet de la vie l'essaim vierge des belles forces libres.

« La victoire a ses raisons qu'ignore la raison du commandant de Rouvremont. La victoire appartient à l'ordre de la grâce. Cet excès non prévu accomplit la grande œuvre avec une justesse que je sens musicale. Ce soir, cependant, le commandant de Rouvremont ne souffrira point que le repas s'achemine vers le dessert, sans qu'il ait expliqué toute l'action avec une aveuglante clarté, sous la forme d'un gracieux mécanisme dont toutes les pièces sont connues, garanties et dûment

estampillées. Il démontrera d'irréfutable sorte que le succès a été obtenu malgré la circonstance héroïque qui, seule, lui a ouvert une voie pleine de palmes. »

SUR LE PLATEAU DE VALMY

Alain-René, seul, et plein de pensées, allait vers le plateau de Valmy ; son cheval trottait dans l'air humide. Une ardente volonté de silence mortifiait ce paysage d'automne, triste et profond comme un lendemain de bataille. La gloire, pensive, convoquait tous les grands souvenirs sur ces grands horizons.

Alain-René se laissait porter par la durée, comme un convalescent, étonné et heureux de vivre. Vivre, cette douce merveille fragile, cette harmonie admirable, si tendre, si menacée ! Il regardait avec une émotion trempée de sympathie les oreilles du bon cheval, l'encolure balancée et l'onduleuse crinière. Le mystère de cette vie animale lui paraissait presque effrayant et cependant si proche de lui ! Brumaire attristait les vallons ; demain, tout s'effacerait dans les longues nuits froides et la victoire était remise à la jeune année qui viendrait après cette année mourante.

Alain-René faisait réflexion sur ce jeu terrible de la guerre et sur sa loi obscure.

« Moi aussi, disait-il, j'ai mon jeu terrible et ma loi obscure. Et comme mon peuple, pour vivre j'ai besoin de vaincre.

» Les victoires d'une nation comme la France sont les plus semblables aux victoires intérieures. Voilà leur éclat. Valmy équivaut aux pensées de Pascal. Ce sont des points d'où s'élève une lumière si haute et si vive, que le ténébreux univers par elle apparaît simplifié, comme l'aurore simplifie un paysage que la nuit nous avions trouvé confus, multiple et plein d'infinie menace. Quand la France vainc, elle fait chaque fois éclater le miracle d'une unité supérieure.

» Le poids de la matière est si lourd! Il n'y a qu'un rossignol dans chaque bois ! Tout peut briser ce frêle gosier suspendu à

la plus frêle branche. Une vie se manque, ne rencontre point sa forme, il arrive que le poète ne peut saisir les contours fugitifs d'une strophe en allée et qui pourtant était la plus belle, Cézanne se dévore à poursuivre une décevante harmonie qu'éloigne chaque fois son approche. Ainsi s'éteint une offensive française, la victoire ne sort point, en blanche perfection, de l'écume héroïque de tous ces flots maintenant rentrés au gouffre.

***

» Le premier devoir d'un Français à la guerre est de comprendre l'ordre de la France qui est l'ordre de la plus haute vie. Toute la souffrance, toute l'ignominie de cette guerre se rachètent si, au prix de tant de douleurs, se révèlent à nous le mystère essentiel et la loi de notre être.

» Il n'est point de chaos ; il y a des ordres infiniment divers en nombre infini et l'intelligence se meut sur un beau rythme qui la lance chaque fois de l'ordre conquis à une conquête nouvelle. La vie de l'esprit a ses passions, ses douleurs, ses sacrifices et ses grands risques ,c'est-à-dire ses batailles.

» Dans ces combats qui viennent à peine de s'éteindre, j'ai vu s'élancer les cohortes de l'esprit. L'esprit a ses conquérants, ses fourriers et ses grands convois de vérités générales. Dans l'ordre de l'esprit comme dans l'ordre des armes, ce ne sont point les conducteurs des convois qui gagnent les batailles, mais les conquérants. Les vérités générales importent à la victoire, comme y importent le pain de guerre et la viande de conserve. Tout autant, mais non davantage.

***

» A la guerre, il ne s'agit pas d'enseigner, mais de vivre. Il n'y a pas de science de la guerre : il y a un ensemble de généralités et de vues abstraites sur la guerre. Je ne parle pas des techniques et de leur usage, je parle des principes suivant lesquels combiner ces moyens. Dans l'ordre de la pratique, la pensée abstraite et déductive n'arrive qu'à des proposi-

tions stériles et ambiguës, d'une maigreur ridicule. Clausewitz, dont le livre fait éclater cette infirmité, s'excuse à chaque page de présenter au terme de ses analyses des truismes aussi indigents.

» La critique de toute école de guerre est faite dans la consultation de Trouillogan par Panurge sur le doute de cocuage. Une bataille, un mariage, problèmes où le rire innombrable de l'indéterminé moque les maladroites vérités abstraites, les prévisions toujours trop courtes, ridiculement essoufflées.

*
* *

» A l'intelligence qui explique et qui classe, — qui est aussi l'intelligence qui enseigne, — ressortit seulement une part de la bataille. La plus grande ou la moindre? Ceux qui enseignent la guerre répondront : la plus grande ; ceux qui font la guerre diront : la moindre. Il est curieux d'observer combien nombreux sont les officiers pour qui la guerre est une chose qui s'enseigne et non une chose qui se fait.

» La bataille les irrite, car rien ne s'y passe suivant l'ordre qu'ils enseignent. Dès qu'elle est finie, ils triomphent, car ils l'expliquent alors suivant un plan bien lié. Ils la refont à leur idée. Mais leurs plus beaux succès, c'est au terrain de manœuvre qu'ils les remportent ; là, au moins, ils retrouvent les éléments dociles à leurs principes. Scandale et triomphe de l'intelligence pédagogique qui fixe leur place aux principes, s'étonne que le réel en fasse un autre usage et se réjouit à créer des fragments artificiels où brille son ordre propre.

» Organiser n'est pas créer. L'intelligence à l'allemande s'entend à merveille à l'organisation. Ostwald a déclaré qu'il voulait organiser le monde. L'Allemagne vomit la déduction comme le 420 vomit son obus.

» A l'armée, comme ailleurs, rien n'est plus rare que le don de la vie ; je le vois, ce don, en quelques officiers que j'admire secrètement ; au demeurant, ceux qui enseignent méprisent ceux qui vivent, lesquels, de fait, sont bien inférieurs aux premiers quand il ne s'agit que de parler. On s'étonne parfois que les pires pendant la paix soient les meilleurs à la

guerre. C'est qu'à la guerre l'action remplace la parole. Les meilleurs chefs sont toujours les plus silencieux.

***

» Il ne faut pas faire fi de l'enseignement, ni de la préparation. Nous le savons bien ! nous l'avons trop appris, trop cruellement. Mais il ne faut pas que les Français nient la France au nom de la méthode allemande. Elle ne vaut peut-être pas tant, même pour les Allemands. L'Allemagne pose ses batteries lourdes comme les prémisses pesantes d'un syllogisme dont la conclusion est le pangermanisme accompli. Mais dans les syllogismes de la vie et de la guerre, la conclusion ne s'ensuit pas nécessairement.

» Mépriser l'enseignement marque une basse anarchie de l'esprit. La critique vulgaire des règlements de manœuvre et des instructions pour le combat est puérile, superficielle, agaçante. Elle est faite d'habitude par des pédants à la cavalière. Mais il ne faut pas dire qu'enseigner c'est vivre, ni que préparer, c'est vaincre.

***

» A la guerre, en face de l'infini pullulement du fait, l'intelligence remonte à des abstractions stériles, ou bien, souple et ductile, elle se pose et résout une série de problèmes infiniment variés pour ajuster les moyens à la fin. Dans l'œuvre même de la préparation, l'emploi des techniques ouvre une belle carrière à l'esprit qui veut attraper l'accident et se rendre maître du fait en le créant. A utiliser pour la guerre les forces de la science, l'intelligence dans notre vieille espèce montre l'industrieuse adresse qu'elle avait chez les premiers hommes, au temps de sa verdeur native. Une batterie de 75, avec tout ce qui s'y rattache pour servir, éclairer, diriger son tir, c'est aussi beau que la première hache de pierre brute. Mais toute cette œuvre n'est encore que peu de chose au prix de la grande œuvre de l'action.

» Déduire, préparer, inventer, agir, une victoire française se gagne avec l'âme tout entière. Le plus souvent le général prépare la bataille et ne la gagne point. Et qu'on ne vienne pas dire qu'en préparant une bataille de façon qu'elle soit gagnée et qu'elle est gagnée, il la gagne. Car on ne peut jamais conclure de la préparation d'une bataille au sort de cette bataille.

*
* *

» Le désaccord de l'état-major et de la troupe, qui est de tous les temps, vient de ce qu'ils ne sont pas dans le même ordre d'intelligence et de connaissance.

« Une troupe est ce que la fait son chef. »

» Voilà, prise entre mille, une vue de quartier général. C'est une idée catholique, une idée romaine. Un commandant d'armées pense forcément comme l'abbé Lantaigne, si soucieux de l'unité de la foi. Il faut n'avoir jamais vécu avec la troupe, n'avoir jamais observé la vie commune des groupes d'hommes à la tranchée ou au combat pour se satisfaire de cette proposition simple et une. Elle est vraie d'ailleurs ; mais il convient de dire aussi qu'un chef est ce que le fait sa troupe, et que les circulations, les échanges d'autorité et de force entre lui et elle comme entre elle et lui sont infiniment mystérieux, variables et réglés sur des rythmes changeants. Napoléon a fait la Grande Armée. Mais la Grande Armée a fait Napoléon. Il est même tombé un jour pour l'avoir oublié.

*
* *

» C'est quelque chose que d'avoir une forte conception de l'unité. C'est la condition essentielle pour être un chef. Une telle vue a sa beauté. Qui donc autant que moi y serait sensible? Tout jeune Français, à vingt ans, a rêvé d'être le sommet impérieux d'une grande autorité qui descend jusqu'aux étages inférieurs de l'action, qui ordonne en hiérarchie une foule d'éléments, de forces et de volontés. Une préparation de bataille minutieuse et forte ravit en allégresse qui la con-

temple. Les jours qui précédèrent le 25 septembre, tous les cuivres de l'orgueil, en moi, lançaient leurs hymnes puissants devant le spectacle de l'esprit pétrisseur et de l'intelligence ouvrière.

» L'unité de l'action, voilà l'hypothèse nécessaire au chef qui prépare, comme l'unité de la nature est l'hypothèse nécessaire au savant qui expérimente. « Le matérialisme est une excellente formule d'études pour le savant. » Tout de même pour le général quand il prépare sa bataille.

***

» Il arrive que le savant est dupe de ce jeu, qu'il reste dans l'illusion de cette unité hypothétique. Et voilà pourquoi tant de savants éminents sont si mal propres à philosopher. Ils jugent très mal de leurs découvertes et de leur science même, parce que leur esprit ne peut quitter l'habitude que lui a fait contracter l'exercice scientifique : ayant à juger du résultat et de l'ensemble, ils conservent l'attitude qu'ils avaient pendant la recherche, dans telle question de détail. Ainsi les chefs militaires. Personne n'est aussi loin qu'eux de comprendre un combat. Le préjugé unitaire, sans lequel ils n'entreprendraient point la grande œuvre d'instruire et de préparer, leur ferme les yeux sur l'œuvre héroïque de vaincre.

» Dès qu'on raconte une bataille pour l'instruction, pour en tirer les lois de la préparation militaire, ou fausse tout le récit. L'histoire des guerres faite pour l'enseignement stratégique et tactique est une vanité qui prête à rire, aux yeux de « l'honnête homme ». L'artiste seul peut faire le récit d'une bataille quand il y fut. Et même s'il n'y était point, car il a le don de présence. Le plus souvent les chefs de guerre sont les plus éloignés de savoir comment s'allume, se propage et s'éteint l'ardent incendie d'un combat.

» Ils ont raison et ils ont tort. Raison quand ils travaillent et nous préparent de grands lendemains triomphants. Tort quand ils veulent nous démontrer que la guerre est une discipline de déduction et qu'ils méprisent la troupe pour un système. Pour une heureuse activité, on leur pardonne leur

philosophie simple. Le « matérialisme médical » d'un grand bactériologiste ne nous irrite presque pas. Mais celui d'un petit carabin dégoûte.

***

» Or ce petit carabin paraît aimable à côté de ceux, à la guerre, qui n'ayant rien préparé, rien prévu, rien ordonné, nous font l'insulte d'un dogmatisme étroit et cruel. Fidèles à leur paresse, après comme avant ; car l'esprit de système est marque de paresse intellectuelle, dans les problèmes de la pratique. Qu'au moins ils se taisent ou qu'ils parlent pour les Allemands. Mais c'est une grossière injure à l'égard d'une troupe française que de la considérer comme un simple élément du système de la préparation, comme un instrument mécanique, une perforatrice de fronts fortifiés.

» Une troupe française, dans la bataille, est créatrice. Et le vrai chef de troupe est celui qui sait comprendre et mesurer cette création.

***

» La création de la troupe et l'accident infini, voilà l'objet splendide et l'objet effroyable qu'au combat l'intelligence du chef rencontre devant elle.

» Il est à son téléphone. Il écoute. Toutes les forces qui, pendant la préparation étaient dans ses mains, obéissantes et dociles, lui ont échappé. Il assiste maintenant à l'envol de ces crinières indomptables. Dès lors il ne commande plus ; il ne commande qu'à un passé. Cependant sa tâche n'est point finie. Il reçoit les renseignements et les rapports ; son intelligence n'est qu'une fiévreuse et lucide réceptivité ; tous ses jugements anxieux sont suspendus et il se tient prêt à en modifier, à chaque instant, l'instable équilibre. Tout l'ordre de sa pensée s'est dissocié, s'est fondu dans la fournaise indéterminée. Il est là, anxieux de dégager l'idée implicite que dessine le mouvement de ses bataillons, que développe l'assaut de ses régiments, pour la faire entrer, idée

explicite, force nouvelle, dans un calcul riche et mobile, divers comme la bataille elle-même. Rythme admirable où l'intuition et l'intelligence ordonnatrice s'entr'aident pour l'œuvre de la victoire. Et lorsqu'en une grande pensée ne bat point ce rythme, ardent comme un sang plein d'amour, le sacrifice est vain.

***

» Voilà les victoires des Français ! De belles crises intellectuelles, des triomphes pareils à la naissance d'une vérité ou à une tragédie d'amour. Il faut comprendre cet ordre qui est nôtre. Comparée à lui, qu'est-ce que la grandeur allemande?

» La méthode allemande est de donner au système de la préparation un tel relief qu'il se détache assez puissamment pour effacer le grand fond d'indétermination. Les Allemands veulent que la guerre se fasse toute dans l'ordre de la matière ; là tout se calcule et tout se paye. Mais il se peut que tout échoue devant ces rédemptions dont le libre souffle commande aux flots infinis des faits. L'art de la guerre est l'art de calculer des effets incalculables. Toute la préparation bascule au bord de la grande cuve du risque et le présent remet en question tout le passé. « Rien n'est décidé encore, dit la France. Laissez-moi jouer. Je n'accepte pas vos valeurs. » La France reprend le mot de Desaix à Marengo : « Oui, la bataille est perdue, mais j'ai le temps d'en gagner une autre. » La France ayant perdu la bataille de préparation, gagne à la Marne la bataille de l'action. L'Allemagne n'a rien fait, si toute la force du passé, Goliath monstrueux, tombe sous la fronde du présent. Le jeune David est le guerrier libre. Toute victoire française est une victoire de liberté. Voici à mon visage le vent du plateau de Valmy dont l'âme héroïque parle à la mienne comme sur un haut lieu.

***

» Le rythme de l'intelligence dans une victoire française dépasse tout en beauté. Mais que ce sublime accord est rare !

J'ai vu dans la journée du 25, en ce vaste ensemble héroïque, collaborer douze légions spirituelles, des ordres différents naître les uns des autres et se disposer le chœur de la victoire. Mais il manqua la grâce suprême, par quoi la vie tout entière se fait musique. Voici à mon visage le vent du plateau de Valmy, mais il souffle pour moi comme pour l'exilé, le vent qui passa sur la patrie perdue. »

Le soir venait : les couleurs du paysage devenaient froides, ternissaient ; un écroulement de lumières fiévreuses sombrait à l'ouest. Alain-René enbrassait du regard tant de vallons où vinrent s'épuiser les bataillons prussiens. Leur force se délaya avec la craie champenoise ; leur force se dispersa au souffle de l'enthousiasme français. Sur ce sommet, l'hymne de la liberté flambe toujours, comme le modèle éblouissant de l'action.

« Le poids de la matière est si lourd, disait Alain-René. Le beau sourire de la création parfaite n'a pas lui pour nous récompenser. Nous n'avons pas vaincu. Que l'Allemagne existe, c'est un fait qui prouve que l'amour n'est pas seul au monde. Le mal de notre condition est commenté par toute ma fièvre. Condamnés dès la naissance et peut-être moqués de l'amour, nous jouons un jeu fait d'atroce duperie. Le rossignol s'est tu dans la nuit oppressante. Mais toute nuit est nécessaire et la plus noire est encore féconde.

» Et moi, je vis malgré tant de défaites. Et la France tout de même. Ceux qui vivent le plus ne peuvent trahir la vie. Leurs défaites ne sont que des préparations ; à souffrir, ils s'accroissent : qu'importe, si de beaux arbres pleins d'oiseaux sont brisés et entraînés par ce torrent de victoire.

» Heureux, ceux de Valmy ! Nous n'avons pas connu leur récompense. Nous n'avons pas été payés comme eux. Faut-il céder à la peine épuisante? Faut-il perdre cœur? Le désespoir se fait parfois subtil comme l'ennui et ensorcelant comme un opium. Des hommes me firent d'injurieuses blessures et parfois l'univers imita leur ingratitude et leur haine. Il y a des soirs où je me couche dans la poussière hurlante qu'au désert de la solitude souffle le vent de la négation. Pourtant je vis. Le moi tant de fois défait est bien fou d'être moi ; mais cette

folie ne se juge point. Qu'est-ce que vivre? si ce n'est vaincre, et pour vaincre, il faut se battre.

» Du ciel occidental, porche tumultueux de gloire, vient à mon visage un souffle plein d'un grave émoi. « Frère, il faut vaincre. » Toute peine dort sur la pierre blanche, et toute victoire ouvre ses ailes sur un haut lieu que nous gravissons dans la nuit. »

GABRIEL BOUNOURE

LE "GENTLEMAN TEMPORAIRE"

Cette notice a été écrite pour répondre aux nombreuses personnes qui, intéressées par les lettres du « Gentleman temporaire », ont désiré savoir quelque chose de leur auteur.

Qu'y a-t-il derrière la signature énigmatique de cet officier de la *Nouvelle Armée* qui, avec une modestie humoristique, se donne pour « un gentleman temporaire »? La première de ces épîtres familières nous montre l'écrivain arrivant en France avec son bataillon. C'est évidemment la première fois qu'il visite le doux pays, car il dit : « Je me demande si, sans la guerre, je l'aurais jamais vu ! » Cette exclamation est révélatrice.

De l'homme et de son passé, les lettres ne nous montrent rien. Cependant, s'il est vrai que, pour beaucoup d'Anglais, la guerre ait été « une seconde naissance », cette constatation, si souvent répétée, indique qu'avant de renaître ces gens ont vécu et d'une manière nettement définie.

En étudiant le cas du « gentleman temporaire », on se rend compte, tout d'abord, qu'on est en face, non seulement d'un individu, mais aussi d'un représentant très exact du type plus général : le type « nouvelle armée ». Ses antécédents, la révolution profonde que la guerre a faite en lui, classent le gentleman temporaire parmi des milliers d'êtres, qui ont subiles mêmes angoisses, ont été soumis aux mêmes épreuves régulatrices, et qu'on a vu surgir dans les tranchées, en France, en Belgique, à Gallipoli, en Mésopotamie, en Afrique, en

d'autres lieux encore, où l'ennemi essayait d'opérer la substitution de la Kultur à la civilisation.

En 1897, dans un faubourg de Londres, mourait un petit entrepreneur de constructions. C'était un brave homme, honorable, travailleur, actif. Il avait, comme on dit, mis plus d'un fer au feu, et, s'il avait vécu, sans doute ses efforts auraient été récompensés. Toutefois, la liquidation de ses affaires laissa à sa veuve juste de quoi vivre très modestement, pendant trois ans : rien de plus. Elle avait une fille de cinq ans, et un vigoureux garçon de huit. Dix-neuf ans plus tard, ce garçon qui, de toute son enfance, de toute sa jeunesse n'avait pensé à aucune chose militaire, écrivait de la ligne de feu les lettres qu'on a lues.

Après la mort de son père, l'enfant suivit pendant six ans une école de jour à Buxton. L'enseignement y était probablement inférieur à celui qu'il eût reçu dans l'un des grands établissements que préside le *County Council*. Mais la situation difficile où elle se trouvait avait accru la fierté naturelle de sa mère. Elle préférait ajouter à ses sacrifices de chaque jour et faire instruire ses enfants dans une école privée. La vie des orphelins était, naturellement, fort étroite, et leur horizon sévèrement limité. Mais aussi, tout y avait le caractère de l'honorabilité la plus stricte. Entre les murs de la petite demeure jamais on ne trouva trace de bassesse ou de vulgarité. Le garçon grandit dans une atmosphère de retenue, de modestie, où s'exerçaient constamment l'économie, le devoir, la conscience, et où régnait une affection à racines profondes.

En quittant l'école, le gentleman temporaire entra dans le cabinet d'un commissaire priseur qui avait jadis fait d'heureuses affaires avec son père. Cet événement remarquable produisit quelques changements dans la famille, où, jusque-là, la mère était souveraine absolue. Il fallut reconnaître qu'en rapportant chaque semaine son salaire à la maison, le gamin menaçait de devenir homme. La patiente mère fut tout ensemble fière et déconcertée. Mais, après tout, la fierté prit le dessus. Élevé comme il l'avait été, le développement du garçon n'affecta d'ailleurs aucune forme inquiétante. Toutefois, la première cigarette qu'il introduisit, peu de temps après la guerre sud-africaine, fut d'abord un élément de trouble.

Cette guerre sud-africaine causa peu d'émotion dans la petite famille. L'impression qu'elle en reçut ne dépassa pas celle que lui eût causé une désastreuse famine en Chine, par exemple. Du commencement à la fin de la guerre on n'en parla pas plus de cinq ou six fois. Peu après cette époque le garçon prit l'habitude de rapporter un journal du soir. Jusque-là, on n'avait vu dans la maison que le *Journal des jeunes gens* et un journal de modes.

Le plus grand événement de sa vie fut pour le gentleman temporaire l'achat d'une bicyclette. Cet achat, qui produisit un effet catastrophique sur ses économies, devint une source de grands bonheurs. Ce fut un petit déchirement pour la mère, car la bicyclette devait écarter un peu son fils du cercle étroit de sa domination, mais elle ne montra rien de ce qu'elle éprouvait. L'admirable force physique de son enfant était pour elle un sujet d'orgueil, et elle encourageait tout ce qui était favorable à son développement, et entre autres choses, son assiduité au gymnase polytechnique dont il était un membre distingué.

La bicyclette ouvrit au jeune homme un monde nouveau. Il devint amateur de topographie rurale, et connut dans leur détail toutes les grandes et petites routes des comtés du Sud. Son rayonnement ne dépassait pas cinquante milles ; pourtant il vit l'Angleterre sous un jour nouveau : elle lui parut être quelque chose de beaucoup plus grand, de beaucoup plus beau que Buxton.

Doucement les années passèrent. Le gamin devint un jeune homme, le jeune homme devint un homme. Et l'homme prospéra. Il fut à la longue le second de son patron. La vie de la famille se fit plus aisée, la sœur — elle était alors maîtresse d'école — dut beaucoup de petits plaisirs, de petits conforts à la gentillesse infatigable de celui qui était maintenant le chef reconnu et le soutien de la maison.

Jamais il ne donnait une pensée à l'État. La politique ne l'intéressait nullement. Sa vie pourtant n'était pas égoïste, car sa pensée directrice, c'était uniquement le bien-être de celles qu'il aimait. Il regardait peu en lui-même, et sa vision extérieure était bornée par l'horizon du home si bien organisé, par les comtés voisins, qu'il avait appris à chérir, et par le

village de la côte Sud où chaque année lui, sa mère et sa sœur passaient une heureuse quinzaine de liberté.

Ils étaient là tous les trois lorsque, en août 1914, les Huns décrétèrent la guerre et la désolation pour toute l'Europe. Cette affaire les troubla grandement, car elle dérangeait la circulation des trains et intervenait d'une manière fort désagréable dans les courtes et précieuses vacances. Avec l'instinct anglais de s'en tenir à l'ordre établi, et la haine nationale pour le bouleversement des habitudes, le trio poussa plus loin qu'il put sa villégiature, puis au bout d'une semaine vint reprendre à Buxton le travail coutumier.

Alors commença une période pesante et anxieuse. Les deux femmes aperçurent dans leur chef, l'homme de la maison, d'étranges et inexplicables symptômes. D'abord il parla beaucoup de la guerre. Il critiqua âprement les autorités et leur façon d'attaquer le monstrueux travail de la préparation militaire. Il trouvait beaucoup à dire sur les bévues, les négligences. Un matin, à déjeuner, il s'interrompit au milieu d'une phrase. Sa sœur, regardant le journal qu'il avait posé devant lui, lut en tête de colonne ce titre : *De qui est-ce la faute si le pays est absolument impréparé pour la guerre?* Les jours de cauchemar se succédaient, et le changement de plus en plus visible de leur « homme » troublait la mère et la sœur. Toute la gentille bonne humeur qui avait été le soleil de leur vie, disparaissait. Le jeune homme était déprimé, morose, nerveux. On eût dit qu'il menait une double existence. Évidemment il était absorbé par quelque travail mental auquel il ne faisait pas même allusion. Elles le voyaient matin et soir, et pourtant, il leur semblait qu'il ne fût pas là, mais très loin, dans un autre monde qui n'avait rien de commun avec le monde familier dans lequel ils avaient toujours été ensemble. La mère s'aperçut avec quelque alarme qu'il fallait chaque matin remplacer la bougie de sa chambre, qui d'ordinaire durait quinze jours. Chaque soir, lorsqu'il l'embrassait, la pauvre femme espérait que son enfant allait avouer le tourment dont il souffrait. Mais il ne disait mot. Et dans la petite maison jadis heureuse et gaie, la tension nerveuse devint presque insupportable.

Puis, en septembre ce fut la fin. La soirée était extraordinairement belle et paisible. La sœur et une de ses amies faisaient de la musique. L'amie avait une puissante voix de contralto, elle chantait avec un sentiment profond. Au milieu du troisième morceau, le maître de la maison se leva brusquement et sortit en claquant la porte. Ce que chantait la jeune fille, c'était une « chanson de recrutement ».

Plus tard, la visiteuse partie, le jeune homme s'excusa auprès de sa mère d'être sorti ainsi. Il parla d'un grand mal de tête. Le lendemain, il apportait la nouvelle dévastatrice : il s'était engagé, et partait immédiatement pour un dépôt.

La révélation fut reçue dans un silence mortel. Aucune des deux femmes n'avait admis la possibilité d'une telle chose. Pour d'autres? Oui. Pour « leur homme » c'était trop étrange, trop extravagant. Il avait son travail... et puis enfin : c'était simplement impossible. Et voilà qu'il s'était engagé, qu'il le leur disait ...

Mais, sans qu'elles le sussent, n'étant pas fort adonnées à l'examen intérieur, leur homme n'était pas le seul en qui les nouvelles dont le monde vibrait depuis six semaines, avaient apporté un changement fondamental, une révolution... A la fin toutes deux embrassèrent le jeune homme, et le fait inouï ne fut même pas discuté. Sans rien attendre, elles s'occupèrent des arrangements pratiques. Quand vint le baiser du soir, la mère dit très tranquillement : « Que Dieu vous bénisse, mon chéri », et la sœur sourit, montrant une fierté nouvelle, dans le scintillement mouillé de ses yeux.

Le clerc du commissaire priseur disparut de Buxton et s'en alla seul dans un monde absolument nouveau, et dont les apparences ne s'étaient jamais présentées à son esprit, même en rêve. Il devint l'un des quinze hommes qui couchent sous une tente faite pour six. Il passa les jours dans la routine des exercices qui, malgré la préparation qu'il avait faite au gymnase, lui semblaient — d'abord — absolument vides de sens.

Au bout d'un mois, il vint passer un dimanche à Buxton. Sur la manche de son uniforme il portait un galon. Il savait maintenant ce que signifient les moindres choses de l'entraînement militaire. Ses joues étaient hâlées, ses yeux brillaient, plus vifs ; il avait un balancement souple du corps, et dans la

voix une vibration nouvelle qui saisissait et enchantait la mère et la sœur. Elles ne trouvaient pas qu'il fût devenu un autre homme, mais il leur semblait voir l'homme de leur amour et leur respect, développé jusqu'à ses limites extrêmes, magnifié, accordé plus haut, pour ainsi parler.

En novembre, le commandant de compagnie conseilla au jeune homme de concourir pour le grade d'officier. Le commandant souhaitait beaucoup garder le gentleman temporaire comme sergent, mais cet officier avait appris, et depuis long temps, à faire marcher le devoir en avant, et à laisser le goût fort en arrière. Il lui parut que dans ce grand garçon alerte, il y avait — comme en tant d'autres hommes, encore dans les rangs — la substance d'un bon officier.

Peu avant Noël — en 1914 — le jeune homme fut nommé lieutenant en second, et, le jour de l'an, il traversait le terrain de parade pour aller prendre la tête de la compagnie qu'il devait conduire en France après plusieurs mois d'un rude entraînement.

Neuf mois s'écoulèrent entre le jour où le gentleman temporaire s'engagea, et celui où il écrivit la première des lettres maintenant publiées. Il est possible que toutes les années vécues jusque-là le développèrent moins que ces neuf mois. L'entraînement eut son côté livresque, car le jeune homme fit les choses à fond. Mais il vécut en plein air constamment de l'aube à la nuit et les quatre-vingt-dix centièmes de ce qu'il apprit, il l'apprit en instruisant les autres. Les directions maîtresses de l'entraînement, c'étaient : noblesse oblige ; le sens du sport, de la responsabilité et ce « jouer le jeu » qui est à la racine de toute discipline dans l'armée anglaise. Tandis qu'il enseignait les hommes de sa compagnie, le gentleman temporaire recevait d'eux des enseignements. Et cela, à chaque heure du jour. Ils finirent par le qualifier : « un de la bonne espèce », et c'est en vérité une très haute louange. Il devint jaloux de ses hommes ainsi qu'une mère l'est de ses enfants. Il apprit à voir en eux ce qu'ils sont dans l'heur et le malheur : de magnifiques gars. Et, au profond de sa conscience orgueilleuse, il les tint pour la plus belle compagnie de la Nouvelle Armée !

Puis vint le jour désiré : le jour où l'on partait pour la

France, pour ce pays qu'il s'était mis à aimer, — la brave et belle France ! Naturellement, il ne se doutait pas que ses lettres dussent jamais être publiées. C'est une des raisons pour lesquelles son nom n'est pas joint à ces documents si intimes. Raison suffisante quand même il n'y aurait pas les raisons militaires.

On a souvent appelé : « l'épine dorsale de l'Angleterre » la moyenne bourgeoisie qui a fourni par milliers des officiers du même genre que celui dont on vient de lire les lettres. S'il y a dans la race quelque chose d'impérissable, c'est le type qu'il représente. Dans tout le monde anglais, dans les pays qui occupent un cinquième de la surface terrestre, on trouve des hommes qui font leur tâche avec soin, et la réussissent. L'instinct de commandement, d'entreprise, de sport est né avec eux. Rien ne développe plus vite et plus sûrement un tel instinct que la guerre et l'entraînement de la Nouvelle Armée. Le prodigieux mécanisme des Huns peut produire et a produit des merveilles. De récents événements, sur la Somme, indiquent clairement que jamais il ne produira rien qui surpasse, ni même rien qui égale l'esprit qui anime le gentleman temporain et ses innombrables et fraternels camarades.

X

LA

RUPTURE DES FRONTS DÉFENSIFS

La guerre actuelle est une guerre de matériel. Ce matériel a crû de jour en jour depuis la fixation du front : les accumulations de canons, de projectiles, l'augmentation des parcs, l'outillage, ont dépassé tout ce qui avait pu être prévu. Ce sont ces quantités de pièces, ces approvisionnements et la rapidité des transports à l'arrière qui ont permis jusqu'à présent de tenir un front très étendu, ou de le rétablir malgré une avance sérieuse de l'adversaire. L'augmentation du nombre des voies de communication et leur encombrement en sont les conséquences.

Les points faibles de ces communications sont, principalement, les traversées des cours d'eau. Les ponts habituels, même les ponts permanents en maçonnerie, en acier, ou en béton armé, sont des ouvrages à faible débit, et l'on conçoit aisément les inconvénients considérables que cause la destruction d'un de ces ouvrages. Nous remarquerons également qu'une attaque, quelque puissante qu'elle soit, est arrêtée sur le moindre ruisseau de cinq mètres de largeur, ou même moins large, si le courant est rapide, pourvu qu'il reste de l'autre côté quelques fantassins ou quelques mitrailleurs.

Le but des attaques premières devra donc consister avant

tout à atteindre, avec le maximum de vitesse que comporte la guerre de siège, un espace déterminé à l'avance d'où l'on puisse agir d'une façon efficace sur les communications ennemies. Nous entendons par action efficace la suppression totale du ravitaillement en hommes et en matériel. Supposons pour un instant que la première attaque sur Verdun ait réussi : l'ennemi arrivant aux lisières sud par le Poivre, Thiaumont, Douaumont, brusquement possédait des positions d'artillerie lui permettant de détruire les ponts de la Meuse et d'en rendre les abords intenables. Multipliant ses pièces à longue portée dans la région de Saint-Mihiel, il pouvait annihiler le ravitaillement des troupes de Woëvre jusqu'aux Éparges. On voit que dans cette hypothèse l'opération eût été autre chose qu'une attaque sur Verdun : elle aurait visé la destruction d'une armée plutôt que la prise de la place. Cet exemple suffit à montrer combien délicat pour les ravitaillements modernes est le passage des cours d'eau et plus généralement des gros obstacles (marais, ravins encaissés).

Réciproquement dans la guerre de mouvement, la couverture par un obstacle comme la Meuse, l'Aisne ou la Somme donne une très grande sécurité aux troupes qui opèrent en le prenant pour base.

On voit donc qu'avec l'extension des fronts modernes, les positions naturellement fortes sont les articulations indispensables au jeu de la manœuvre.

Nous répétons : positions *naturellement* fortes, car on a coutume de croire que la fortication et le fil de fer arrêtent tout. Pour placer du fil de fer avant la mise en batterie de l'artillerie lourde ennemie, il faut du temps; il faut amener les bobines, et les arrivages sont forcément lents. Aussi, autant que possible, dans une guerre de vitesse, il y a lieu de remplacer l'élément d'arrêt artificiel qu'est le fil de fer par les éléments d'arrêt naturels : ruisseaux, marais, étangs, bois.

Nous pensons enfin que les troubles causés dans les communications ennemies par une avance rapide peuvent suffire à donner les éléments d'une manœuvre. Il y a dans toutes les attaques à la percée un moment où la fortification n'offre plus une résistance considérable, par suite de la chute d'un certain

nombre de tranchées; où derrière cette fortification s'accumule une formidable artillerie lourde et de campagne avec des approvisionnements augmentant d'heure en heure. C'est le moment où les pièces à longue portée peuvent apporter des perturbations croissantes dans les communications ennemies. Il faut alors pouvoir donner l'effort maximum. Nous allons indiquer comment on peut y arriver.

Pour étudier cette question de la rupture des fronts défensifs allemands, tels qu'on les rencontre actuellement en France, il est nécessaire de dire quelques mots de l'organisation défensive en général.

On sait qu'en fortification permanente on dispose, autour des places qu'on juge nécessaire de tenir, des ouvrages plus ou moins importants comme résistance et comme armement : forts, fortins, redoutes, séparés par des intervalles. On a vu en Belgique, en Russie, en Autriche, en France, des forteresses succomber en des temps variables; par contre, d'autres ont résisté aux obus des mortiers les plus lourds. C'est pourquoi on ne peut actuellement, jusqu'à plus ample informé, discuter de la valeur de la fortification permanente anciennement construite. Quoi qu'il en soit, et vu les effets des obus de gros calibre, les Allemands, avant la guerre, constituaient autour de leurs places une nouvelle ceinture dans laquelle les forts étaient remplacés par des *Feste*.

Sans entrer dans le détail de l'organisation de ces *Feste*, dont les dimensions sont sensiblement plus considérables que celles des forts, nous remarquerons qu'elles correspondent à une dispersion plus grande de la garnison, et, toutes choses égales d'ailleurs quant aux dimensions des ouvrages, à une réduction de l'intervalle. Or la question de l'intervalle est de première importance.

Quelles ont été les solutions adoptées pendant la guerre? En France, la question n'ayant jamais été envisagée, les solutions d'ensemble n'existèrent pas et ce ne fut qu'au bout de quelques mois qu'apparurent les centres de résistance, les points d'appui, les redoutes, les fortins, avec des intervalles libres, battus par les centres encadrants et permettant le jeu des contre-attaques ou des contre-offensives.

Quant aux Allemands, ils ne firent qu'appliquer dans la guerre de tranchées, leurs principes de fortification permanente. Ils ont construit des *Feste* ; l'intervalle est barré par une tranchée, couverte elle-même par un réseau. Des boyaux dont on ne voit pas toujours la nécessité (mais dont on explique le tracé par l'indécision des premiers instants de la fixation) courent un peu en désordre. Derrière les *Feste*, dont les avancées sont les tranchées de première ligne, existe une tranchée continue. Elle semble être la couverture des pièces d'artillerie rapprochées. En arrière de cette tranchée, nouvelle zone de *Feste* et ainsi de suite.

***

Comment détruire ces ouvrages fortifiés allemands, lors d'une attaque à la rupture? Le problème est à solution relativement longue. Du début de la préparation au moment de la percée, on pourrait dire que c'est une œuvre mécanique. On ne peut espérer atteindre par un bombardement quelconque le moral d'un ennemi qui connaît la valeur de sa fortification; le fantassin actuel dit toujours que « c'est intenable », mais il tient. On ne peut compter non plus sur des destructions efficaces à une distance supérieure à 1 000 mètres, sauf exception pour certains observatoires particulièrement bien installés, dominant naturellement les positions ennemies.

La théorie que nous exposons ci-dessous est basée sur les points suivants :

1° Une ligne vue à une distance de 1 000 mètres par un observateur terrestre est intenable sans être nivelée ;

2° Le temps nécessaire pour construire une ligne fortifiée solide, comprenant des tranchées, des réseaux et des abris, est hors de proportion avec le temps employé à la détruire quand on dispose d'une artillerie puissante ;

3° La résistance des ailes de l'attaque (nous voulons parler des tranchées d'ailes) peut être renforcée de façon telle qu'on n'ait pas à redouter les efforts de flanc de l'ennemi, ou du

moins que le temps nécessaire à la réussite de ces efforts soit supérieur au temps nécessaire à la réussite de l'attaque.

La rupture consistera en la *prise successive de lignes d'observatoires* jusqu'à la vue des zones non travaillées ou travaillées pendant l'attaque, insuffisamment pour résister aux bombardements *rapides*. Ces observatoires une fois pris, devront être absolument conservés. Nous étudierons la réunion des moyens de l'attaque; le bombardement; la conquête des observatoires par l'infanterie, et enfin le barrage et l'organisation du terrain conquis.

La réunion des moyens.

Pour la préparation d'une attaque à vitesse accélérée, il faut être sûr que les dispositions prises pourront donner le maximum d'effet compatible avec le délai fixé. Pour prendre ces dispositions, il est nécessaire d'éviter l'ennemi, de ne pas lui permettre de troubler l'organisation offensive. Les moyens d'arriver à ce résultat sont d'abord le jeu absolument automatique des barrages d'artillerie; ensuite l'organisation défensive renforcée de la zone d'attaque[1], — elle n'est pas incompatible avec l'organisation offensive.

En ce qui concerne les dispositions de détail importantes, nous pensons que les parallèles de départ doivent comporter des traverses, car l'écrasement, aux yeux de tous, dans la parallèle, d'un grand nombre de soldats, influe considérablement sur le moral d'une garnison forcément nerveuse. Si l'on objecte que les sections ou les compagnies ainsi fractionnées manquent de commandement, rien n'empêche d'écrêter les traverses de façon que d'un coup d'œil l'officier commandant voie son monde.

Le nombre des parallèles à faire est fonction des effectifs à engager. En tout cas leur profil ne sera jamais assez soigné.

1. Cette organisation devrait procéder d'un type unique adopté partout, facilement vérifiable. On voit quel bénéfice il y aurait à avoir un corps d'ingénieurs militaires composé d'officiers d'artillerie et du génie, chargés en général des organisations, détachant des membres en mission à la demande des commandants de secteur.

Il est indispensable d'en sortir vite et tous ensemble : autrement, les pertes en cadres sont considérables. Il faut un bon gradin, solide, bien exécuté, pouvant permettre le passage facile de l'homme chargé et équipé. Le signal de l'attaque ne doit pas être donné à une heure fixée, à cause des retards, mais bien à une heure approximative, déterminée au dernier moment par une file de coups de canons fusants à grande hauteur et d'une couleur spéciale. Les parallèles en sape couverte nécessitent un gros travail, mais ont pour résultat de ne pas encaisser le barrage ennemi. Elles sont difficiles à aménager convenablement pour la sortie.

L'adduction aux parallèles de départ est de première importance et cause toujours une fatigue inutile par des stationnements intempestifs. Il est indispensable que les boyaux venant de l'arrière débitent deux hommes de front, réellement. Nous pensons qu'il faut 2 mètres de largeur au plafond et, malgré cela, il est nécessaire d'avoir une police sévèrement faite pour obtenir le cheminement par paire dans les boyaux. Ces énormes canaux peuvent être poussés assez avant dans les tranchées, à condition de les bien tracer pour éviter les longs couloirs rectilignes. Les couvertures en rondins nous semblent superflues, étant donnée leur faible résistance. Les canaux adducteurs se terminent dans une parallèle de section calculée suivant son développement et la capacité qu'on lui demande. C'est de ce réservoir distributeur que partiront les boyaux pour file indienne, dont le nombre sera calculé en tenant compte des effectifs mis en jeu. Ils conduiront aux parallèles de départ.

Nous insistons sur le balisage des chemins de colonnes conduisant aux boyaux : les inscriptions doivent permettre à une troupe, instruite à l'avance de son point de rassemblement, d'y arriver sans tâtonner, même de nuit et dans un secteur inconnu de ses chefs. En général, les troupes réservées ne sont pas tenues très près des lignes ; elles ne sont pas toujours non plus à l'origine des canaux d'adduction. Il est nécessaire de marquer avec beaucoup de soin les itinéraires, notamment dans les villages, où les erreurs sont faciles. Ne pas craindre d'augmenter les dimensions des lettres ou chiffres : 20 centimètres de hauteur semblent un minimum. La nuit, les pancartes doivent être éclairées. C'est un travail très considé-

rable mais important, qui évite la fatigue et donne confiance : car il est pour le soldat une preuve palpable d'organisation. Il serait bon également d'indiquer le kilométrage par rapport à la première parallèle.

Tout ce qui précède concerne l'infanterie. Un travail analogue doit être fait pour l'artillerie sous forme de pistes. Les pistes doivent même être poussées très en avant et l'on doit fixer les points de passage de l'artillerie dans la zone fortifiée, de façon que les équipes désignées travaillent aussi rapidement que possible. Les pistes d'artillerie doivent être à double voie; elles doivent avoir 6 mètres de largeur.

En dehors de ces pistes d'artillerie, il y a lieu de construire les pistes des parcs et des convois. Il en faut deux par division, à condition qu'elles soient à quadruple voie. En effet, comme malgré une police sévère, on ne peut éviter les doublements, il faut 12 mètres de largeur, soit quatre voies de 3 mètres. Il y a lieu de veiller à ce que les indications et le kilométrage soient consciencieusement exécutés. Enfin il faut prévoir par division une piste de secours de 12 mètres de large, cimentée et camouflée, de façon que même en cas de très mauvais temps les ravitaillements puissent s'exécuter pendant l'action.

Les plates-formes des voies ferrées de 60 centimètres doivent être poussées en vue du raccordement avec les voies ennemies. Nous en dirons autant de celles des voies normales ou des voies de 1 mètre. Sans poser la voie, on peut piqueter et construire la plate-forme en vue d'approcher rapidement hommes et matériel, lors de la réussite. Pour terminer ces travaux il faut en produire un plan très exact quoique à petite échelle, et le donner à tous les chefs (compagnies, convois, etc.), enfin faire reconnaître les itinéraires par les cadres des troupes réservées, si on le juge nécessaire malgré toutes les précautions précédentes.

Toutes les communications ont été créées en vue de l'adduction des troupes. L'évacuation des blessés se fait par les boyaux spécialement aménagés pour faciliter la circulation des brancards et poussettes. Dans les régions où l'eau manque, il faut pousser les conduites d'eau, avec vannes d'arrêt apparentes, en cas de coupure.

Le bombardement.

Le bombardement actuel se fait avec trois groupes de pièces : un groupe de destruction de la fortification ; un groupe de contre-batteries ; un groupe à action lointaine.

Le groupe de destruction de la fortification comprend des pièces de calibres divers. Le canon de 75 produit un bon effet sur les fils de fer. Les obusiers de 120, 155, 220 sont très suffisants pour rendre intenables les tranchées et les boyaux ; il n'est pas nécessaire de dépasser ces calibres, car il n'y a pas d'intérêt à défoncer les abris-cavernes (d'ailleurs on n'y parviendrait pas); on ne nivelle pas forcément les tranchées, mais on rend tout le système intenable. C'est plus une question de densité de projectiles que de poids. Nous pouvons employer pour le bombardement nos vieux 155 courts plus ou moins modifiés, nos 220 sur plates-formes. Quoi qu'il en soit, il faut faire immédiatement une remarque générale : il résulte de l'expérience qu'un réglage avec bon observateur terrestre ne peut être fait qu'à une distance inférieure à 800 mètres. En pleine bataille, lorsqu'il faut observer tous les coups d'un tir, sur un réseau par exemple, on ne peut compter voir l'objectif au delà de 800 mètres, tout au plus. Cette remarque est la base du procédé d'attaque que nous indiquons. Sans chercher à submerger de projectiles une région profonde, ce qui nécessite une dépense de coups en pure perte, on attaquera les parties visibles jusqu'au voisinage de 1 000 mètres des premières lignes. Il est bien évident que cette distance n'est pas absolue ; que, la conquête des observatoires étant le but unique de l'attaque, il n'y a pas lieu de fixer de limite rigoureuse de distance pour le tir de destruction. Mais, au-delà de 1 000 mètres, la destruction se fera avec consommation exagérée de munitions. Ces conditions, vraies pour le canon de 75, le sont également pour les pièces lourdes, avec cette différence toutefois que les observatoires d'artillerie lourde sont souvent fort loin de leurs objectifs et que, vu le poids des projectiles, la démolition n'est assurée qu'avec une grande quantité d'obus.

Donc nous sommes sûrs, sur une zone de 800 mètres à 1 500 mètres par exemple, de rendre intenables toutes les tranchées, de rendre impraticables les boyaux, de détruire les réseaux de fil de fer. Que faut-il alors pour que l'infanterie puisse occuper la zone? Une artillerie de contre-batterie neutralisant au plus haut degré possible les batteries allemandes. Le réglage est fait par avion ou drachen, et nous avons toute raison de croire que nos observateurs d'escadrille peuvent s'acquitter de cette mission.

. . . . . .

Nous n'insistons pas sur la destruction des toutes premières avancées ennemies, qui sont la pâture des lance-bombes. Il faut à notre avis utiliser la grande portée de nos lance-bombes dans une attaque, non pour détruire plus loin, mais, en reculant les batteries de ces engins, pour les rendre indépendantes du terrain organisé offensivement, de façon que les coups tirés par l'ennemi sur nos lance-bombes n'atteignent pas en même temps nos tranchées.

Moyennant les indications ci-dessus, nous admettons que toute la première zone vue tombe entre les mains de l'infanterie d'attaque et que les observatoires soient la possession des officiers d'artillerie. (On se rend compte dès maintenant de l'utilité des liaisons latérales pour l'artillerie, car tel nouvel observatoire conquis par une division peut être particulièrement avantageux pour une division voisine.)

On commencera alors, pour les pièces qui n'ont pas à se déplacer, les réglages sur la nouvelle partie vue, et l'on approchera les pièces lourdes nécessaires au deuxième bombardement. Il faut absolument opérer à la plus grande vitesse possible : vitesse de réglage de l'artillerie lourde — donc observateurs excellents —, grande mobilité de l'artillerie pour les mises en batterie — donc nécessité d'un matériel moderne à tracteurs et à tir rapide du calibre de 120 à 150, calibre suffisant, nous l'avons vu, à condition de bien approvisionner en projectiles. Les bombardements doivent être menés avec vitesse ; c'est une condition de réussite des attaques ; il faut que l'ennemi travaille fébrilement, que son commandement

soit rendu nerveux, ait la notion que sa puissance décroît jusqu'à l'anéantissement.

Dès lors nous sommes en mesure, possédant les observatoires et une artillerie approvisionnée, de conquérir une nouvelle ligne d'observatoires et ainsi de suite : ceci en tenant compte de l'aspect que présente la fortification ennemie.

Dans ces conditions on arrivera à la zone *n*, au delà de laquelle, avant l'attaque, la fortification n'existait pas. Qu'a fait le pionnier ennemi pendant la conquête successive des zones? Il a construit de nouvelles lignes. Ces lignes sont bien tracées, elles sont couvertes de réseaux ou d'abatis, mais les abris sont inexistants ou insuffisants; l'ennemi a, suivant son habitude, transformé les bois et les villages en *Feste*, pour couvrir son artillerie successivement repliée et celle qui est nouvellement arrivée : celle-ci de gros calibre sur tracteurs ou sur voie ferrée. Il y a là une position nouvelle de la plus haute importance. On se trouve en présence d'une artillerie lourde concentrée, couverte par une ligne relativement faible. C'est donc là que doit se produire le gros effort. C'est là qu'il faut amener la plus grosse artillerie, 270, 305, etc., concentrer les feux sur les *Feste*, faire des tirs d'écrasement à longue portée réglés par avions, un bombardement ininterrompu des batteries, un barrage à 1 000 mètres derrière les batteries et l'attaque des intervalles.

Tel nous semble le rôle de l'artillerie dans la bataille en ce qui concerne la démolition de la première zone fortifiée. Nous verrons, en étudiant la rupture proprement dite, l'emploi possible des différentes pièces, et en étudiant l'organisation du commandement sur le champ de bataille, les liaisons nécessaires.

L'attaque.

L'équipement du fantassin doit comporter le sac, allégé du linge et de la deuxième paire de chaussures. Le fantassin doit avoir avec lui quatre jours de vivres de réserve, du vin et une bonne ration d'eau-de-vie, ou mieux de rhum quelque peu étendu d'eau. Si le temps est mauvais, tous les fantassins

sont armés de grenades, car les fusils ne fonctionnent pas dans la boue. Les grenadiers jouent le principal rôle pour briser les résistances locales par le nombre de projectiles lancés. Quel que soit le temps, les caisses de grenades doivent suivre les troupes : il faut veiller bien à ce qu'elles soient amorcées, ce qui n'a pas toujours lieu. Il faut tenir compte de ce que les compagnies d'infanterie tombent rapidement à cinquante fusils seulement; éviter d'autre part de transformer le fantassin en transporteur de matériel, car, s'il est trop chargé, son parti est vite pris : il « balance » tout ce qui le gêne. Les officiers et les gradés de chaque unité doivent connaître par cœur le plan directeur de leur secteur d'attaque et être capables de le dessiner pour ainsi dire de mémoire.

La plus faible des grandes unités est la division. C'est un organisme très simple : un général de division, avec les fronts d'attaque modernes, peut connaître en peu de temps, absolument tout dans son secteur, s'il travaille et fait travailler son état-major. C'est l'exécutant pour la conduite d'une grande unité.

L'exécutant pour les petites unités d'infanterie est le chef de bataillon, car il sait toujours exactement la position de ses compagnies. En conséquence le maximum de rapidité dans la liaison sera obtenu par communication directe entre les chefs de bataillon, d'une part, et le général de division, maître de l'artillerie, d'autre part.

Nous pensons que la seule liaison possible avec les bombardements actuels est le relai de coureurs, — relai de cent mètres en cent mètres, approximativement, établi en tranchée, pour quatre hommes. Il est indispensable que chaque poste voie les deux postes qui l'encadrent, de façon que, si l'un des coureurs est touché, un autre puisse reprendre la liaison. En admettant qu'un coureur fasse cent mètres à la minute, le kilomètre sera parcouru en dix minutes, ce qui est très suffisant. Cela représente par kilomètre dix relais de quatre hommes, soit quarante hommes par bataillon, soit une compagnie de liaison par régiment. Il en résulte que, si le général veut une liaison rapide, il doit être placé à un kilomètre de sa ligne d'attaque. A cette distance il lui sera quelquefois possible

d'observer. S'il se déplace, les relais seront immédiatement avertis par le premier coureur et à la vue. Le général de division, instruit de la position de son infanterie, donnera ses ordres à l'état-major de l'artillerie, situé à proximité. Pour l'artillerie, vu la complexité des ordres et renseignements que les observatoires donnent aux batteries, le téléphone est nécessaire, à condition qu'on enterre les fils dans un sillon de charrue. Il est utile également de doubler les lignes par les projecteurs de signalisation.

Nous supprimons ainsi les colonels et le général de brigade comme échelons de renseignements. On communiquera les ordres à ces officiers, puisqu'ils sont toujours à proximité d'un relai : il suffira que le général de division ou les chefs de bataillon envoient leurs renseignements ou leurs ordres à plusieurs exemplaires. De cette façon, instruits de la volonté du chef, les généraux de brigade et les colonels pourront surveiller l'exécution. Mais ils auront surtout à s'occuper de l'importante question des liaisons latérales. Dans le combat, les fronts de division subissent des fluctuations importantes et il est extrêmement difficile d'avoir la liaison avec les troupes qui encadrent. Il faut créer là un organisme spécial dirigé par un officier pouvant, le cas échéant, donner un ordre supérieur. Pour les liaisons latérales de brigades, ce sera le général de brigade; pour les liaisons latérales de régiments, les colonels. Leur place est donc juste derrière les régiments de première ligne.

Enfin, pour terminer cette question de la liaison, nous voudrions que le général de division disposât d'un groupe de huit officiers (deux par régiment) et huit sous-officiers spécialement dressés aux reconnaissances — ayant l'habitude du terrain, même de nuit. Ils seraient chargés des vérifications de liaison. Ils pourraient situer, à l'arrêt, la position des troupes d'une façon rigoureuse. C'est une éducation difficile, où l'intelligence la plus vive est nécessaire.

Quelle doit être enfin la limite de l'assaut? — Nous avons dit que le but de l'attaque d'infanterie était la conquête des observatoires ; mais qui dit observatoire ne dit pas crête ou point culminant. Supposons pour un instant qu'une infanterie

tienne une crête : avec les moyens d'artillerie actuels, il est évident qu'on peut toujours rendre cette crête intenable ; il y a donc lieu de s'établir assez loin sur la pente, par exemple à la limite des coups longs de notre bombardement de crête. Et c'est pourquoi aussi il y aura lieu, aussitôt la conquête, de commencer le bombardement par lance-bombes des nouvelles avancées ennemies.

Le barrage.

De même qu'il y a lieu de bombarder immédiatement les avancées nouvelles par une artillerie désignée à l'avance et déjà sommairement réglée par avion, il est nécessaire de barrer le chemin à la contre-attaque toujours possible. Le barrage sera-t-il nécessairement fait devant les tranchées premières ? C'est uniquement selon la distance qui les sépare des nôtres.

Il semble que dans les organisations à contre-pente, à faible champ de tir, de l'ennemi, il est nécessaire de barrer en arrière, car l'infanterie abondamment pourvue de mitrailleuses viendra toujours à bout des contre-attaques faites à peu de frais d'hommes. Le tout est d'empêcher un gros effectif d'arriver.

En dehors de ce barrage qui n'est pas exclusivement à base de canon de 75, il faut aussi prévoir le barrage fortifié ; car, si l'ennemi prend pour un instant la supériorité de l'artillerie, nous serons obligés d'évacuer l'observatoire et, de plus, un recul de limite imprévue pourrait troubler la réunion des moyens de l'attaque suivante. Donc, immédiatement après la prise, il y a lieu de faire une barrière de fils de fer avec tranchée continue en arrière. Cette barrière, placée sur le terrain le plus propice, doit être suffisamment proche cependant pour recevoir les troupes et pour permettre une contre-offensive sur l'observatoire perdu. Des ouvriers désignés à l'avance et spécialisés dans ce genre de travail l'auront vite exécuté — des sapeurs du génie par exemple.

Ainsi se termine le cycle des opérations de conquête des observatoires. Nous nous retrouvons derrière un barrage et prêts à une nouvelle attaque.

***

Nous allons résumer maintenant le processus général d'attaque ; nous ferons quelques considérations sur l'exploitation du succès et enfin nous étudierons la question importante de l'organisation des ailes d'une zone d'attaque.

Supposons qu'avant d'arriver au terrain non préparé pour la défense, il faille, à l'origine de l'attaque, conquérir *n* lignes d'observatoires. Nous attaquons, conformément à la théorie exposée plus haut, la première ligne d'observatoires et nous la prenons : premier barrage, organisation. Quelle est la durée de cette première attaque? Durée du réglage lorsque toutes les pièces sont en batterie (pièces de bombardement) : 2 jours; durée du bombardement : 3 jours; prise : 1 jour. Total de la première attaque : $2+3+1=6$ jours.

Après cette opération commencent les réglages sur la deuxième zone pour la conquête de la deuxième ligne d'observatoires. Approche : 1 jour ; réglage : 2 jours ; bombardement : 3 jours ; attaque : 1 jour. Total : 7.

Mêmes éléments pour la troisième zone ou conquête de la troisième ligne d'observatoires. Rien n'empêche d'approcher l'artillerie de destruction de la zone *p*, pendant le bombardement de la zone *p*-1 par exemple, ce qui nous permet d'évaluer à 1 jour le temps nécessaire à l'approche des batteries. Donc mécaniquement nous arrivons au bombardement de la zone dernière et à la prise de l'observatoire *n* au bout de $6+7\ (n\text{-}1)$ jours.

Dans ces conditions, comment réagira l'ennemi?

Ou bien il fera une diversion d'importance comparable à l'attaque — nous admettons *a priori* que nous pouvons y parer sans changer nos moyens, car sinon il n'est pas possible de pousser à fond une attaque à la rupture. Ou bien il attaquera les ailes : nous verrons plus loin comment y parer. Quoi qu'il en soit, il concentre de l'artillerie de plus en plus lourde, artillerie à tracteurs, artillerie lourde sur voie ferrée, et amène des troupes réservées pour résister sur place. Il exécute pendant la prise successive des lignes d'observatoires

une retraite de son artillerie lourde et la couverture de cette artillerie.

Il paraît vraisemblable que cette décision de construction de lignes nouvelles ne sera pas prise au début de l'action, car avec une attaque méthodique, à petits coups, il est difficile d'évaluer la valeur des forces mises en jeu et de discerner la puissance de l'attaque. En conséquence nous admettrons que les dispositions nouvelles prises par l'ennemi ne recevront une exécution qu'après la conquête de la deuxième ligne d'observatoires, soit au temps : $6+7 = 13$. La création de la ligne fortifiée nouvelle pourra donc durer, avant qu'on puisse l'observer directement, $6+7\ (n\text{-}1) — 13$ ou $7\ (n\text{-}2)$ jours. S'il y a par exemple six lignes d'observatoires, cela fait 28 jours. Or en 28 jours il n'est pas possible de construire une ligne fortifiée avec abris réels. Donc on a dès maintenant une fortification qui décroît en valeur.

Nous pouvons avoir à l'avance une idée de la forme qu'affectera la nouvelle ligne. Suivant la méthode allemande, elle comprendra les villages et bois organisés en centres de résistance et reliés par une tranchée continue. La situation est alors celle que nous indiquions au chapitre « bombardement » : artillerie lourde concentrée, relativement peu couverte comme fortification; dans les *Feste*, des troupes sans doute excellentes. Il y a là une occasion unique dont il faut profiter. Donc barrage à grande distance, dense, par de l'artillerie lourde à longue portée; barrage rapproché par l'artillerie de campagne de 75 et les petits obusiers; neutralisation des batteries par des canons longs; écrasement des *Feste* par les obusiers et les mortiers lourds à obus de rupture; destruction de l'intervalle et attaque par l'infanterie avec mission de capturer l'artillerie lourde ennemie.

Du fait de cette opération que nous admettons réussie sur un front de *p* kilomètres, il ne s'ensuit pas un mouvement de repli à grande envergure de la part de l'ennemi. Aussi y a-t-il lieu d'élargir la brèche : c'est la condition indispensable pour l'emploi de la cavalerie; avec la valeur du fantassin actuel, les petits groupes de cavalerie ne produisent aucun effet; la seule action possible est l'action par grandes masses, à condition que les lignes fortifiées n'existent plus. On voit donc

que c'est assez loin dans la suite des opérations qu'il y a lieu de rassembler les cavaliers. La question de l'élargissement de la brèche est du domaine de l'artillerie et de l'infanterie. Nous imaginons que pour ce problème il y a lieu de posséder : 1° des troupes d'action directe; nous dirons des divisions, entendant par là que ces troupes auront leur artillerie et leur commandement en chef avec lesquels l'infanterie a l'habitude de travailler ; 2° des divisions d'élargissement ; 3° des divisions de chasse.

Les divisions d'action directe sont celles qui, continuant le mouvement qui a provoqué la rupture, poussent l'attaque devant elles, avec mission d'étendre leur front sur un espace déterminé à l'avance. Elles sont appuyées par leur artillerie de campagne et leur artillerie lourde divisionnaires et une artillerie puissante à longue portée.

Les divisions d'élargissement opèrent aux ailes de la brèche et attaquent de flanc les positions fortifiées ennemies, mais par submersion, si l'on peut dire. Étant donnée la vitesse avec laquelle il faut opérer, il y a lieu de pratiquer l'arrosage sur zone.

La surveillance de l'arrière-front des ailes doit s'exercer constamment de jour et de nuit, car il y a un moment à saisir — celui où l'ennemi se replie — pour mouvoir les divisions de chasse. Ces divisions, glissant entre les divisions d'élargissement et les divisions d'action directe, attaqueront à revers les positions ennemies et auront pour mission de pousser le plus loin possible la destruction de la troupe ennemie. Fournies d'artillerie mobile à tracteurs, ravitaillées par autos ou voitures spéciales bien attelées, elle n'auront rien de groupements légers improvisés : il faut à tout soldat son sac, des cartouches et énormément à manger et à boire ; il lui faut aussi son outil. Il est indispensable de mettre dans ces divisions de chasse des troupes connaissant le travail, connaissant la guerre, sachant que tout arrêt doit être employé à creuser, à s'abriter. Il y a lieu de veiller spécialement au rassemblement de ces troupes et de leur éviter des pertes par bombardement, car ce sont celles-là qui pourront permettre de manœuvrer le front.

Quant aux ailes, il apparaît que la fixité des limites de l'attaque, pendant la partie des opérations qui précède la rupture, est une condition *sine qua non* de la réussite. En conséquence il y a lieu d'apporter dans l'organisation de ces points d'appui, de ces musoirs, un soin qui permette de compter absolument sur leur résistance. Or nous avons admis qu'une zone peut toujours être détruite par un bombardement violent. Quelle est donc notre seule ressource? Créer aux ailes un système fortifié tel que sa destruction soit plus longue que la destruction de la zone ennemie qu'on attaque. Moyennant cette précaution, nous pourrons attaquer.

Il restera encore un point faible ou plutôt toute une ligne de points faibles : ce sont les articulations successives des troupes d'ailes dans leur marche, autrement dit la couverture à droite et à gauche de l'attaque une fois déclenchée.

En ce qui concerne les points d'appui non fermés, ils seront à $n+p$ lignes d'observatoires, si la zone attaquée en possède n. Leur étendue (front) dépendra du relief du sol et aussi des renseignements recueillis sur les réserves ennemies. On voit tout de suite l'intérêt qui s'attache à appuyer une aile d'attaque sur une rivière ou un large marais. En ce qui concerne la fortification proprement dite, elle devra être composée de lignes de tranchées absolument continues, parallèles, à une distance telle que leur destruction nécessite, pour chacune, un bombardement particulier. De plus, ces lignes seront reliées entre elles par des boyaux-cloisons garnis de fil de fer, de telle manière que l'aspect général en plan soit celui d'un filet posé sur le sol. Ce système cellulaire semble, avec les effets actuels de l'artillerie, offrir au bombardement le maximum de résistance.

Nous sommes donc en mesure de parer à une contre-offensive ennemie sur les ailes. Sommes-nous en mesure de couvrir une attaque en marche? Comme il a été dit plus haut, nous n'apercevons pas d'utilité à élargir immédiatement l'attaque, pour la raison que nous ne sommes pas encore sûrs de la rupture et que cette action latérale disperserait les efforts à un moment inopportun. Nous n'avons qu'une seule solution : l'organisation défensive, en direction générale face à droite ou à gauche, couverte par un barrage rapide d'artillerie. Les

troupes d'attaque des ailes devront donc être largement dotées d'excellents terrassiers et aussi de mitrailleurs destinés à parer à toute éventualité locale.

Nous n'insistons pas sur l'intérêt qui s'attache, pour l'artillerie de contre-batterie, à neutraliser les batteries ennemies à droite et à gauche de l'attaque.

Toutes les considérations précédentes nécessitent pour leur réussite complète la maîtrise absolue de l'air. Il faut forcer les avions ennemis à atterrir et empêcher les drachen de s'élever : c'est une tâche formidable mais indispensable.

Pour terminer cette étude rapide, nous attirerons l'attention sur les précautions à prendre dans la marche en avant. Dans la guerre de mouvement, surtout à allure rapide, l'artillerie s'estompe et n'arrive plus à donner les effets écrasants qu'elle obtient dans la guerre de position. Cependant avec le matériel moderne à tracteurs, le transport des obusiers, mortiers, canons à longue portée permet d'obtenir des concentrations suffisantes, eu égard à la valeur atténuée de la fortification rapide. Aussi le rôle du fortificateur de l'armée qui avance sera-t-il double : il établira la fortification d'avant-garde et les zones d'accrochage. Les avant-gardes devant avoir des vues étendues, leur fortification sera elle-même en vue, de par sa mission d'obliger l'ennemi à étaler ses forces. Il ne faut pas oublier que la contre-pente ne signifie rien quand on n'a pas la pente. En effet avec les obusiers un observateur démolira n'importe quelle tranchée à contre-pente. Il s'ensuit une organisation simple; c'est celle du « cavalier », si l'on peut s'exprimer ainsi : système de deux tranchées parallèles, l'une sur la pente, l'autre sur la contre-pente qui sera aussi défilée que possible.

Les tranchées doivent être reliées entre elles par des boyaux. Ce système permet les effets à distance, l'observation et s'il y a lieu, l'abri des réserves. Nous nous retrouvons en ce point en communion d'idées avec M. le général Piarron de Mondésir, lorsqu'il préconisait, en fortification permanente, une sorte de *Feste* englobant la crête, avec réduit à contre-pente.

Dans le mouvement en avant qui aura pour base, semble-t-il, des concentrations de feux d'artillerie réparant des

attaques, couvertes elles-mêmes par des organisations défensives, il y aura lieu de prévoir et d'étudier des zones successives d'accrochage; on pourra commencer à les exécuter en construisant les réseaux et en piquetant les tranchées. Ces zones ébauchées seront en somme semblables aux lignes de positions fortifiées permanentes, dont la guerre actuelle n'a pas encore démontré l'inanité.

UN SAPEUR

BONNE VIEILLE ANNA[1]

XXI

Anna marchait rapidement à travers les paisibles rues de Witanbury, se rendant au magasin de « Mr Head ».

Elle ne regardait ni à droite ni à gauche, car depuis quelques temps elle se rendait compte que sa nationalité lui valait plus d'un affront dans la ville. Elle réfléchissait à tout ce qui s'était passé à Trellis House, en ces trois derniers jours, et la préoccupation lui faisait froncer les sourcils.

D'abord Mrs Otway avait reçu un télégramme aussitôt détruit dont elle ne lui avait pas confié le contenu. Quelques heures après elle prenait le train pour Londres.

Le lendemain, tandis qu'elle ruminait d'assez pénibles pensées dans sa cuisine, Rose, rentrant de son après-midi à l'Institut Robey, lui avait demandé d'une voix ravie :

— Mère vous a certainement dit la grande nouvelle, ma bonne Anna? Non? Eh bien ! le major Guthrie sera de retour demain. Mère est allée à sa rencontre.

Et le lendemain matin, voilà Mrs Jervis Blake partie elle-même pour Londres, quittant son mari pour la première fois.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août, 1er et 15 septembre 1916.

Mais le troisième jour, une bien autre nouvelle parvenait à Anna. Sa chère Rose lui annonçait, par lettre, le retour de Mrs Otway pour le soir même et ajoutait : « Et mère se mariera le lendemain matin à la Cathédrale, avec le major Guthrie ! »

La « future » envoyait ses amitiés à sa bonne Anna en lui recommandant bien de ne pas se tourmenter.

Ne pas se tourmenter ! Le conseil était facile à donner. Le message de Mrs Otway apportait justement à Anna Bauer un tourment de tout premier ordre. Car enfin, si la vieille bonne s'était toujours dit qu'elle quitterait Trellis House à son heure et à son gré, elle ne s'attendait certes pas à y être contrainte brusquement par les circonstances.

A la tombée de la nuit, la vieille femme sentit qu'elle ne pouvait plus longtemps supporter ses ennuis dans la solitude. Il lui fallait de la sympathie et où en trouver sinon aux *Grands Magasins de Witanbury*? Elle avait d'ailleurs à demander conseil aux Hegner au sujet de son retour en Allemagne, car elle s'était brusquement résolue à ce départ.

Comme elle marchait à pas rapides, et soufflant quelque peu, car elle était presque obèse et avait le souffle court, elle remarqua une fois de plus l'aspect tout changé de la vieille ville ; personne aux fenêtres, dans les rues de rares passants à l'air préoccupé. Elle se sentit soudain comme entourée d'ennemis.

Sa première inspection des *Grands Magasins* ne fit qu'augmenter ce désarroi intime. Les traces de l'attaque récente n'avaient point encore disparu ; au contraire, les planches mal rabotées qui remplaçaient les glaces donnaient au bâtiment l'aspect d'un blockhaus après un assaut.

Anna ayant sonné à la porte de derrière, ce fut Polly qui lui ouvrit, après avoir regardé par l'entre-bâillement. A la vue d'Anna elle sourit gracieusement.

— Mais entrez donc, madame Bauer, — s'écria-t-elle, — nous serons très contents de vous voir. Mon pauvre mari a joliment besoin qu'on le remonte, bien qu'il ait déjà eu aujourd'hui une très agréable surprise : monsieur le Doyen est venu lui-même nous apporter une si belle lettre ; il appelle ça une Déclaration... mon mari va vous la montrer.

Et précédant la vieille bonne dans le passage, elle appela son mari :

— Alfred, c'est madame Bauer qui vient nous voir. Hein ! c'est gentil de sa part ! Ça va te faire du bien, j'espère !

Et en vérité, Alfred avec sa figure pâle et longue d'une aune, paraissait avoir besoin de toute la sympathie possible. Pourtant Anna remarqua aussitôt, dans ses yeux, comme un éclair de triomphe.

— Très heureux de vous voir, chère Frau Bauer ! — s'écria-t-il en allemand. — Comme dit Polly, c'est un bien mauvais vent qui souffle... voyez ce que le dernier coup nous a apporté !

Anna s'avança en réponse à ce cordial accueil, tandis qu'elle disait à Polly :

— C'est odieux ce qu'on vous a fait ! même Mr Robey disait qu'on s'était conduit d'une façon affreuse !

— Affreuse ! oui, affreuse ! — interrompit Polly ; — mais regardez ça, madame Bauer !

Et elle tendit à la vieille servante une grande feuille de papier vélin, en tête de laquelle on pouvait lire en belle ronde :

A Alfred Head, Conseiller municipal de Witanbury.

Puis au-dessous en caractères de machine à écrire :

« Nous, soussignés, vos concitoyens de la ville de Witanbury, désirons vous exprimer ici notre horreur et nos sentiments de honte personnelle au sujet de l'attaque odieuse dont vous avez été victime le 25 mars dernier. En témoignage de notre indignation nous tenons à vous informer que nous avons ouvert une souscription pour vous indemniser de toutes les pertes que vous avez subies. »

[illegible]vaient un grand nombre de signatures : en tête celles du Doyen et des principaux membres du clergé de la cathédrale. Même des pasteurs des églises dissidentes avaient signé, ainsi que toutes les notabilités du monde commercial et industriel et de la « société » de Witanbury. Le curé catholique avait refusé sa signature, m[illegible]é tous les efforts faits pour le décider. Il se rappelait sans doute le traitement subi par les prêtres belges. Le nom de miss Forsyth était également absent. Elle

avait donné comme excuse polie qu'elle ne signait jamais de documents publics.

Après avoir parcouru attentivement cette remarquable déclaration, la vieille Anna leva ses yeux bleus, aux paupières rougies par de récentes larmes, et s'écria avec ferveur :

— Ach ! ça c'est beau, Herr Hegner !

Son hôte répondit en anglais :

— Oui, ce n'est pas mal. J'avoue que cela m'a fait plaisir. C'est une certaine compensation pour tous mes ennuis.

— Et puis, — ajouta Polly, — nous allons être largement indemnisés... en argent. Nous étions justement en train de faire un inventaire de toutes les marchandises que ces misérables ont abîmées ou volées. Je ne parle pas des glaces de la devanture que notre compagnie d'assurances devra payer. Mais tout le reste, le beurre, le fromage, les jambons... Il y en a pour plus de quinze livres, au prix coûtant. Mais mon mari trouve que nous avons bien droit à davantage, madame Bauer. Combien disiez-vous qu'il fallait demander, Alfred?

Il répondit prudemment :

— J'ai évalué la perte, y compris le bénéfice légitime que nous aurions dû faire, à vingt-sept livres, dix shillings et neuf pence.

— Vous avez bien droit à cela et davantage, — s'écria Anna se hâtant d'approuver.

Soudain l'épicier se pencha vers elle et lui dit en allemand :

— Ce n'est pas pour cela que vous êtes venue ce soir, assurément. Avez-vous donc quelque bonne nouvelle à m'annoncer? j'entends quelque *bonne* nouvelle, car des autres, il y en a toujours trop.

Elle comprit que c'était une façon de lui demander pourquoi elle était venue au magasin, ce jour-là, sans invitation. Elle répondit précipitamment :

— Je n'ai rien de spécial à vous apprendre. Je venais seulement vous parler de mes affaires à moi. Et je ne viens pas pour le souper, vous savez.

— Mais pourquoi ne pas rester à souper, — demanda Polly affable ; — justement je serai toute seule, car Alfred va sortir. N'est-ce pas que tu sors, Alfred?

Il hésita :

— Ce n'est pas encore bien sûr, je me déciderai tout à l'heure. Qu'est-ce que vous aviez à me demander, Frau Bauer ?

Et aussitôt Anna se plongea dans une récit prolixe et animé de tous les malheurs qui fondaient sur elle. L'épicier l'écouta d'un air distrait jusqu'à ce que la vieille bonne arrivât à la plus surprenante de ses nouvelles.

— Comment ! — s'écria-t-il, — Mrs Otway et le major Guthrie se marient demain à la Cathédrale? Entends-tu, Polly? Il nous faudra certainement assister à la cérémonie.

Un éclair de férocité triomphante traversa ses yeux bleus.

— Et vous dites, — ajouta-t-il, — que le pauvre monsieur est aveugle, tout-à-fait aveugle? C'est encore heureux pour lui. Il ne verra pas à quel point la mariée est mûre !

Et il ajouta quelques mots en allemand.

Anna eut un mouvement de recul, tandis qu'elle s'écriait avec une indignation visible :

— Madame Otway a encore l'air très jeune, surtout quand elle est heureuse. Moi, je trouve que le major a bien de la chance !

Tardivement peut-être, sa loyauté envers cette maîtresse qui l'avait comblée de bontés depuis tant d'années, s'éveillait dans ce cœur d'étrangère.

— Allons, allons, tant mieux, — fit Hegner avec dédain. — Mais si je vous comprends bien, Frau Bauer, c'est à propos de vous que vous désirez me consulter? J'imagine que ce mariage va déranger toute votre existence.

— La déranger? La ruiner, vous voulez dire ! Quitter ma chère petite Rose ! — Et ses yeux se remplirent de larmes. — Si je pouvais seulement rentrer au Vaterland !

Son hôte la considéra d'un air demi-méprisant. Quelle sotte de pleurer ainsi pour rien ! Quant à lui, il n'avait plus rien à tirer de cette vieille ; son rôle était fini. Qu'elle s'en allât donc, cela vaudrait mieux !

La servante reprit, cette fois en anglais :

— Une dame, amie de Mrs Otway, avait aussi une bonne allemande. Elle l'a fait partir la semaine dernière pour la Hollande. Elle est en sûreté. Mais il reste une chose... Je suppose que Mrs Head est au courant...

Alfred Head l'interrompit brusquement :

— Parlez allemand, — dit-il.

Elle reprit, rougissant devant cette brutale injonction :

— Vous comprenez, Herr Head, que je ne peux pas me mal conduire vis-à-vis d'un supérieur de mon neveu Willi. Ça pourrait lui faire du tort. Alors je viens vous demander, si je pourrais vous remettre à vous ce que vous savez... Ce serait toujours cent shillings par an que vous toucheriez. Et, dans ces temps si durs, cent shillings c'est une somme. Ne m'avez-vous pas dit qu'après la guerre tous les arriérés seraient payés?

Elle le regarda, incertaine.

Se tournant vers Polly, dont l'impatience était visible, son mari lui dit pour la calmer :

— Laisse-nous parler allemand, ma chérie, c'est pour une affaire qui ne t'intéresse pas.

La jeune femme haussa les épaules et s'éloigna de quelques pas. Que lui importaient le bavardage de cette vieille commère et ses manigances avec son mari? C'était de la guerre qu'ils parlaient sans doute...

— C'est une chose qu'on ne peut décider comme cela, tout de suite, — fit Hegner lentement.

— Mais c'est justement tout de suite qu'il faut se décider, — répliqua Anna Bauer. — Supposez que Mrs Otway me dise demain matin qu'elle compte bien que j'irai chez ma fille, à Londres, le soir même. Vous savez comme ils ont de drôles de façons, les Anglais. Et d'autre part, je vous ai déjà dit que Willi d'abord, et ensuite l'homme qui a apporté les paquets, m'ont donné l'ordre de n'y toucher sous aucun prétexte.

— Alors, écoutez-moi, Frau Bauer, — fit l'épicier d'un ton impérieux. — Cette affaire est beaucoup plus sérieuse que vous ne croyez, surtout aux temps où nous sommes.

— Je sais, je sais, — fit la vieille femme effarée. — Peut-être que l'ami de Willi est maintenant dans un camp de concentration et alors...

Il l'interrompit d'un geste de commandement :

— Frau Bauer, je m'en vais essayer — je ne dis pas que je réussirai — mais je m'en vais essayer d'arranger cette affaire, et pas plus tard que demain matin. Qu'est-ce que vous en dites?

— Oh ! si seulement vous réussissiez !

— Je ferai tout mon possible. Mais à une condition, Frau Bauer, à une condition absolue, c'est que jamais, jamais, vous entendez, vous ne mêlerez mon nom à cette histoire. Me le jurez-vous?

Elle répondit tremblante :

— Je le jure, je le jure.

— Vous comprenez qu'il est de toute importance que moi, un Anglais, un vrai Anglais, voyez plutôt cette déclaration, — et il frappa sur la feuille de vélin qui était restée sur la table, — que moi un Anglais, je sois mêlé en rien à des tripotages entre Allemands...

Il s'arrêta un instant, puis ajouta plus calme :

— A quelle heure la personne que j'enverrai pourra-t-elle se présenter?

Anna hésita, puis comme frappée d'une idée subite, elle répondit :

— Voyons. Le mariage est fixé à midi. Jusqu'à cette heure-là tout sera en ébullition à Trellis House.

— Faut-il absolument que vous assistiez à la cérémonie ?

— Non pas absolument.

Et poussant un soupir amer, elle ajouta :

— Elle ne s'apercevra seulement pas de mon absence !

Après un court silence, elle reprit :

— Il n'y aura donc personne à la maison après le départ du cortège. L'enclos sera désert : tous les voisins seront sûrement à la Cathédrale. Voilà le meilleur moment pour la visite de votre messager. Mais il ne devra pas rester longtemps, par exemple... Sera-ce le même monsieur qui est venu à la maison, il y a trois ans?

— Non, non, quelqu'un d'autre, qui ne lui ressemble en rien. Il conduira une auto et il aura un boy-scout avec lui.

Un boy-scout ! Un souvenir traversa la cervelle d'Anna Bauer. Mais elle ne souffla mot. L'épicier reprit :

— Vous savez avec quel soin on doit transporter ces paquets. En fait, je crois qu'il vaudra mieux laisser tout faire à mon messager.

— C'est entendu. On m'a répété, il y a trois ans, que c'était très fragile.

Et la vieille bonne poussa un soupir d'immense soulagement. De longtemps elle n'avait été si contente.

— Pour l'autre question, la question de votre départ, Frau Bauer, — reprit l'épicier, — je crois que vous avez raison, et que ce qu'il y a de mieux à faire pour vous, c'est de rentrer en Allemagne. C'est honteux à dire, mais l'Angleterre n'est plus un pays qu'un honnête Allemand puisse honorer de sa présence, à moins qu'il ne se soit fait naturaliser. Et vos économies, qu'allez-vous en faire? Vous savez que les autorités ne vous laisseront emporter avec vous que quelques shillings, en sus de vos frais de voyage. Vous feriez mieux de me confier votre petit pécule. Je vous le rendrais à la fin de la guerre, et...

— Comment ! on ne me laissera pas emporter mon argent? — s'écria Anna Bauer bouleversée. — Qu'est-ce que vous voulez dire, Herr Hegner? Expliquez-vous...

— Il n'y a pas d'explication à donner. Je vous répète que le Gouvernement anglais ne permet pas aux Allemands rentrant au Vaterland d'emporter plus de quelques marks en sus de leurs frais de voyage.

— Mais c'est affreux ! c'est épouvantable ! — s'exclama la vieille, fondant en larmes. — Alors, je ne sais plus si je dois partir ! Et vous êtes sûr, sûr de ce que vous dites là?

— Ab-so-lu-ment sûr, Frau Bauer ! Si vous ne voulez pas m'écouter, il ne vous reste plus qu'à conserver votre présente place où à aller habiter chez les Pollit.

Elle le regarda, stupéfaite, car elle croyait bien ne lui avoir jamais dit le nom de son gendre. Et ce nom semblait singulièrement familier à l'épicier.

— Jamais, jamais, je n'habiterai chez eux, — s'écria-t-elle.

— Alors, restez à Witanbury. Vous n'aurez pas de peine à trouver une autre place, Frau Bauer.

— Je n'en suis pas là, Herr Hegner. Ma maîtresse et miss Rose ne me laisseront pas sur le pavé !

Mais en s'acheminant vers Trellis House, la vieille bonne se sentait le cœur bien gros et bien lourd. Ses économies, ses chères économies ! il semblait que cet affreux gouvernement allait allonger ses mains rapaces et l'en dépouiller. Et si elle arrivait chez Willi et Minna sans son magot — ses trois cents

livres patiemment amassées — quelle espèce d'accueil pouvait-elle en attendre? Ah ! comme cette horrible guerre avait brutalement détruit tous ces beaux projets si longuement caressés !

Il n'y avait pas une heure qu'elle avait réintégré la maison quand elle entendit rentrer le fiacre envoyé à la gare au-devant de madame Otway. Pour la première fois en ses dix-huit années de service, la vieille bonne ne sentit aucun tressaillement joyeux à la pensée qu'elle allait revoir les deux maîtresses auxquelles elle croyait être si chère. Elle se sentait si offensée et si meurtrie qu'elle eût beaucoup donné pour pouvoir se sauver dans sa chambre et y pleurer toute seule.

Et pourtant, lorsqu'elle vit les deux dames sur le seuil de la porte d'entrée, lui souriant affectueusement, la mère avec une figure transfigurée par le bonheur, la fille plus qu'à demi consolée, elle ne put s'empêcher de sentir renaître en elle un peu de sa vieille affection, et ce fut avec une sincère émotion dans la voix qu'elle les accueillit par des souhaits de bonheur et de bienvenue.

Aussitôt que Rose se fut enfuie vers l'Institut Robey et son cher blessé, Mrs Otway, en ouvrant les malles, conta en détail à la vieille Anna les incidents de la réception du major Guthrie.

Aux Docks de Londres, où débarquaient ces glorieux mutilés, attendait une foule de parents et d'amis, agités d'une indicible émotion. La scène avait été à la fois si heureuse et si pathétique, et la reprise de possession des disparus par ceux qui les aimaient si émouvante ! Une ovation discrète n'avait même pas manqué à ceux que personne n'attendait. Et sur la figure des mutilés, des aveugles même, se lisait une immense joie de se retrouver enfin dans leur chère patrie.

La pauvre Anna ne pouvait s'empêcher de s'essuyer les yeux en écoutant ce touchant récit. La patrie, le Vaterland, elle aussi ne rêvait que d'y pouvoir rentrer et bientôt ! Mais ces pensées, elle les gardait pour elle.

Après un léger souper, madame Otway rejoignit la servante dans sa cuisine et lui faisant signe de s'asseoir auprès d'elle, lui dit non sans quelque hésitation nerveuse :

— Anna, savez-vous ce qui va se passer demain?

La bonne fit signe que oui. Sa maîtresse continua, plutôt comme se parlant à elle-même que comme s'adressant à la vieille servante :

— Il m'a semblé que je ne pouvais faire autrement. Impossible de le laisser habiter seul, même quelques jours, dans la maison où sa mère est morte si récemment. Tout cela a dû être décidé très vite ; nous avons téléphoné de Londres à monsieur le Doyen...

Elle s'arrêta, car elle arrivait à la partie la plus délicate de son entretien avec Anna. Quelle fut sa suprise en entendant celle-ci lui dire tranquillement :

— Je crois, chère et gracieuse dame, que je ferai bien de rentrer en Allemagne, pour y vivre avec Willi et Minna jusqu'à la fin de la guerre.

L'impulsive Mrs Otway sentit les larmes lui monter aux yeux, bien qu'à cette minute, il lui semblât qu'on lui enlevait un lourd fardeau des épaules.

— Vous avez probablement raison, — dit-elle. — Seulement il est inutile de vous presser. Il y aura certaines formalités à remplir et en attendant...

Elle hésita une minute, puis continua :

— Un ami du major Guthrie, un officier en permission, se mariera également demain. Il épouse une miss Trepnell dont la famille est amie de celle du major. J'ai accepté de leur louer Treillis House pour six semaines et ils amèneront leurs domestiques. Ne connaissant pas vos projets, Anna, j'avais prié miss Forsyth, qui avait gracieusement accepté, de vous recevoir chez elle pendant la durée de cette location. Maintenant les choses sont très simplifiées et vous ne demeurerez sous le toit de miss Forsyth que jusqu'à votre départ pour l'Allemagne.

Le rouge monta à la figure d'Anna. Ah ! c'était donc ainsi qu'on se débarrassait d'elle, après dix-huit années de fidèles services !

Intuitivement, Mrs Otway comprit ce qui bouillonnait dans le cerveau de sa vieille servante. Quelque peu énervée, mais de plus en plus conciliante, elle ajouta :

— J'ai essayé d'arranger les choses pour que vous puissiez séjourner chez votre fille. Mais il paraît qu'il est difficile d'obtenir un changement de résidence pour les Allemands

pourvus d'un permis de séjour dans un endroit déterminé. Et puis, j'ai cru que vous ne teniez pas beaucoup à habiter chez les Pollit, et que vous préfèreriez rester ici. Mais si vous ne désirez pas aller chez miss Forsyth, je crois que je pourrais vous emmener à Dorycote...

Elle se rendait bien compte, la pauvre dame, que ce dernier arrangement serait irréalisable... Elle fut donc grandement soulagée d'entendre Anna s'écrier :

— Non ! Non ! Peu importe où j'irai pour quelques jours ! Et au moins chez miss Forsyth je pourrai voir ma chère petite maîtresse de temps en temps !

Et Mrs Otway n'eut pas le courage de lui annoncer que Rose, elle aussi, partait le lendemain.

XXII

Anna Bauer, derrière le rideau de vitrage de sa cuisine, surveillait l'enclos de la Cathédrale. De cette même place elle avait examiné la même perspective, huit mois auparavant, le jour de la déclaration de guerre. Mais combien différents étaient les sentiments qui l'agitaient aujourd'hui ! Comme elle était plus troublée, plus anxieuse !

Et d'abord elle en était venue à considérer Trellis House si complètement comme son *home*, que l'idée de le quitter pour séjourner sous le toit de miss Forsyth suffisait déjà à la bouleverser. Jamais elle n'avait pu souffrir la vieille demoiselle, qui la traitait toujours avec une certaine froideur, tandis qu'elle témoignait un si ridicule intérêt à un tas de personnes peu recommandables, hébergées dans sa maison.

Un autre ennui s'était ajouté le matin même à son fardeau de préoccupations. Sa fille lui avait écrit que son mari venait encore de se mettre en fâcheuse position, la pauvre femme ajoutait : « La vie n'est plus supportable. » En venant de cette épouse si soumise, la phrase prenait un sens fort alarmant...

Les minutes s'écoulaient et Anna de plus en plus impatiente, commençait à se sentir mal à l'aise. L'enclos était désert ; près de la Cathédrale seulement stationnaient un certain nombre de voitures et d'automobiles pour les personnes qui assistaient au mariage Otway-Guthrie. Or il importait que le visiteur attendu par elle, fût parti, sa tâche accomplie, avant la fin de la cérémonie et la dispersion du public. Non que la vieille bonne attachât si grande importance à garder le secret sur le dépôt à elle confié. Maintenant qu'elle quittait Trellis House et Witanbury, tout lui était égal ; au point que le matin même, elle avait failli confesser à sa maîtresse le seul manque de sincérité — à ses yeux bien innocent — dont elle s'était rendue coupable envers elle pendant ses dix-huit années de fidèles services. Mais la sévère défense de Hegner lui était revenue à la mémoire au moment où ses lèvres s'ouvraient pour tout révéler.

Et pourtant combien peu importait ce secret qu'elle avait caché pendant près de trois ans ! Ce que lui avait demandé un des chefs de son cher neveu Willi Warschaw consistait uniquement à garder dans une armoire de sa chambre à coucher quatre colis, assez lourds il est vrai, mais peu encombrants, qu'un envoyé de ces messieurs était venu lui remettre au mois de mars 1912, justement une après-midi où ses deux maîtresses étaient en visite à Londres. On était arrivé en automobile, et malgré l'insistance de la vieille bonne, on n'avait voulu accepter aucun rafraîchissement. Quelques minutes avaient suffi pour le transport et le placement des colis ; à peine le messager avait-il prononcé dix paroles. Elle avait cru comprendre pourtant — et cela ne faisait que confirmer les déclarations de son neveu Willi quand il lui avait demandé ce service — qu'il s'agissait d'un produit chimique nouveau, encore inconnu, et que ses inventeurs se proposaient de lancer, à l'heure voulue, sur le marché britannique. Anna connaissait la supériorité mondiale de l'industrie allemande des produits chimiques. Tout cela lui avait donc paru parfaitement simple et naturel.

Elle se rappela soudain qu'elle n'avait peut-être pas assez insisté auprès de Herr Hegner pour que le messager fût ponctuel. Les nouveaux locataires arriveraient à six heures, le

même jour, et leurs domestiques deux heures plus tôt. L'opération ne pouvait donc se faire que maintenant ou jamais.

Soudain les cloches de la Cathédrale se mirent à sonner joyeusement, suscitant un regret amer dans le cœur de la vieille femme. Si elle avait prévu un tel retard de la part de son visiteur, elle eût pu assister tout au moins à la première partie de la cérémonie. Pour mieux voir le défilé du cortège quittant l'église, elle grimpa quatre à quatre jusqu'à la chambre de miss Rose.

Oui, on les distinguait parfaitement les nouveaux mariés, debout sous le porche, la taille imposante du marié, la gracieuse silhouette de son épouse qui avait son bras sur le sien. Bientôt elle les vit se dirigeant — plus lentement sans doute que de jeunes époux — vers l'automobile qui les attendait le long du trottoir. Quelques minutes plus tard l'équipage disparaissait dans la direction de Dorycote.

La foule des assistants se dispersa dans toutes les directions. Beaucoup de personnes sympathisant avec les douloureuses épreuves du nouveau ménage s'étaient jointes au petit nombre des invités pour venir apporter à l'officier aveugle et à sa femme leurs vœux affectueux. Au milieu d'eux, Anna vit Rose et son mari marchant de l'autre côté de l'enclos, et se dirigeant évidemment vers l'institution Robey, où on les attendait pour le lunch. La vieille servante eut peine à retenir ses larmes devant le spectacle de ce beau jeune homme qui manœuvrait péniblement ses béquilles, à côté de sa gracieuse épouse. Elle aussi l'oubliait, sa servante de dix-huit années!

Un coup de sonnette la rappela au rez-de-chaussée. Elle savait qui c'était, car elle avait eu l'ordre de préparer un lunch froid pour Mr Hayley et un ami, venus de Londres pour assister à la cérémonie. D'un air renfrogné, elle ouvrit la porte à ces messieurs qui ne lui adressèrent du reste aucun bonjour. Hayley avait pour principe d'ignorer l'existence des domestiques.

— Nous avons tout le temps de déjeuner à notre aise, — disait le diplomate à son compagnon. — Notre train ne part qu'à deux heures. Et ce que j'ai faim ! Je suis parti de si grand matin... Anna, nous n'aurons pas besoin de vous, nous nous servirons nous-mêmes.

Anna, plus maussade que jamais, se retira donc dans sa cuisine, pour y nourrir sa vieille rancune contre Mr Hayley, un de ces Anglais dont elle n'avait jamais vu l'argent. Ne couchant pas sous le toit de sa « tante », bien qu'y prenant tous ses repas durant ses fréquents séjours, l'économe fonctionnaire se trouvait dispensé, suivant la coutume de son pays, de donner un pourboire à la servante. Ce n'était pas comme en Allemagne, ronchonnait Anna. Elle trouvait cela très mesquin et elle pardonnait bien des choses au major Guthrie, rien que parce qu'il lui avait si souvent glissé une demi-couronne dans la main. Ses voyages en Allemagne lui avaient appris « les manières ».

Autre coup de sonnette. Cette fois c'était miss Forsyth.

— Madame Ot... je veux dire madame Guthrie, m'a chargée de venir chercher quelque chose ici pour elle, — fit la vieille demoiselle, souriant à Anna, pour laquelle pourtant elle n'avait jamais marqué grande sympathie. — Elle m'a donné la clef de son bureau.

Et miss Forsyth entra tout droit dans le salon.

Anna commença à se sentir vraiment inquiète. Sa malle de zinc peinte en vert était faite, fermée et cordée. Madame Otway avait stipulé avec ses locataires qu'une des grandes armoires dans la chambre à coucher d'Anna, contenant encore des affaires appartenant à la bonne, resterait fermée à clef. C'était là dedans que reposaient les fameux paquets.

Il était maintenant près d'une heure et toujours personne... Tout d'un coup, Anna entendit le bruit d'un moteur. Une automobile venait de s'arrêter devant la maison. Sans une minute de retard elle courut à la porte de derrière à la rencontre de son visiteur. Ce fut sans étonnement qu'elle reconnut en lui l'homme qui avait quitté mystérieusement la boutique de Hegner un soir qu'elle s'y trouvait. Seulement cette fois-ci il n'y avait pas de boy-scout sur le siège.

L'homme se hâta vers elle.

— C'est bien à madame Bauer que je parle? — fit-il d'un ton bref. — J'ai eu la fâcheuse panne. Mais cela ne fait rien; j'espère que la maison est toujours vide?

Elle hésita une seconde : devait-elle lui parler des deux messieurs déjeunant dans la salle à manger et de miss Forsyth

dans le salon? Brusquement elle se décida à se taire. Elle risquait de le voir s'en aller sans rien enlever et il fallait en finir cette fois.

— Les paquets sont prêts, — dit-elle. — Voulez-vous que je vous les apporte?

— Non, ça prendrait trop de temps. Je vais aller avec vous, nous en porterons chacun un et, en deux voyages, ce sera fait.

Il traversa avec elle la cuisine et l'arrière-cuisine et entra dans sa chambre. La malle de zinc et plusieurs autres colis encombraient le parquet.

— Comment ? Tout cela à emporter, — fit l'homme d'un air vexé. — Je croyais qu'il n'y avait que quatre petits colis.

— Vous avez raison, monsieur, il n'y en a que quatre, les voici. Le reste c'est mon bagage à moi.

Les quatre paquets en question, ayant l'air de grandes caisses à chapeaux de dames, étaient enveloppés de papier et fortement cordés. A chaque boîte était fixée une solide poignée de métal.

— Elles sont joliment lourdes, — fit Anna.

L'homme murmura quelques mots, on eût dit un juron. Puis brusquement :

— Vous feriez mieux de me laisser porter cela tout seul, — dit-il. — Ne me bouchez donc pas la porte !

Il prit un colis de chaque main, mais à peine soulevés il les reposa tout doucement.

— Oui, trop lourds, — fit-il. — Je n'en pourrai porter qu'un à la fois, et encore, il faudra que vous m'aidiez, madame Bauer; puisque vous avez réussi à les enlever de l'armoire, vous aurez bien la force de les transporter jusqu'à l'auto avec moi.

Anna, dont les nerfs avaient été fort surexcités tout le jour, commençait à s'offenser du ton rogue et impérieux de son visiteur. Son drôle d'accent en parlant anglais l'avait déjà frappée. D'où venait-il donc, ce bonhomme-là, et pourquoi ne lui parlait-il pas allemand comme il avait fait l'autre soir en disant bonsoir à Hegner? Tout d'un coup, remarquant la coupe de sa barbe, elle pensa : « Ce n'est pas un Allemand, ni un Anglais, c'est un Américain ! » Après tout, Hegner avait habité si longtemps l'Amérique qu'il pouvait bien y avoir conservé quelques amis.

Ils avaient déjà laborieusement transporté dans l'automobile deux des fameux colis, quand de retour dans sa chambre, Anna dit à l'étranger avec l'audace que seule son âpreté au gain pouvait lui donner :

— Et maintenant, monsieur, vous voudrez bien me remettre les cinquante shillings qui me sont dus depuis le 1er janvier. Cinquante shillings, c'est-à-dire deux livres et dix shillings.

— Qu'est-ce que vous me chantez là? — fit l'homme grossièrement. — Je ne vous dois rien et personne ne m'a dit de vous donner de l'argent.

Une colère folle s'empara de la vieille bonne. Il ne lui faisait pas peur, ce petit bonhomme à visage de fouine ! Elle lui cria, oubliant toute précaution :

— Si c'est comme ça, vous n'emporterez plus rien. Sans argent pas de paquets.

Face à face, sous le plafond bas de la chambre, les deux complices se fusillaient du regard. Tout d'un coup, se maîtrisant par un violent effort, l'homme murmura :

— C'est bien, c'est bien, madame Bauer. Je vous jure de vous envoyer l'argent ce soir. Je ne l'ai pas sur moi, sans cela... Fouillez-moi, si vous voulez !

Et il entr'ouvrit sa houppelande de chauffeur.

Anna se recula. Elle ne pouvait rien faire de plus.

— Vous le jurez? — demanda-t-elle.

— Tenez, voici un bon de ma main pour Hegner... — Il griffonna quelques lignes sur une feuille arrachée à son agenda. — Soyez tranquille, il vous paiera.

Elle prit le bout de papier, le plia et le glissa dans sa bourse.

Comme ils transportaient à travers la cuisine le troisième de ces curieux paquets, la bonne lui dit en riant :

— C'est tout de même drôle que j'aie gardé çà chez moi pendant trois ans et que je ne sache pas ce qu'il y a dedans.

L'homme ne répondit pas. Soudain, il s'arrêta, posa la boîte sur le parquet et demanda d'un ton alarmé :

— Qui est-ce qu'il y a là-bas?

— Que voulez-vous dire? — fit Anna surprise.

— Vous m'avez assuré qu'il n'y avait personne dans la maison. D'où vient donc ce monsieur sur le trottoir, devant ma machine?

Et il ajouta :

— *Was heisst das?*

Anna se précipita vers la fenêtre et regarda à travers le vitrage. L'étranger avait raison. Mr Hayley était là, debout devant l'auto. Se retournant, elle dit à l'homme :

— Ne vous troublez donc pas. C'est un monsieur qui a lunché ici. Je vais aller lui expliquer la chose.

La figure de l'étranger devint livide.

— Lui expliquer quoi? — fit-il brutalement.

— Eh bien ! lui dire que tout cela, c'est mes affaires que j'emporte puisque je m'en vais, — répondit Anna toute surprise de l'épouvante de son visiteur.

Après tout, elle n'avait point de compte à rendre à Mr Hayley puisqu'elle ne faisait rien de mal.

— Si vous êtes sûre de vous en tirer, — chuchota l'étranger, — je vais vous laisser et m'en aller par le jardin de derrière.

— Mais il n'y a pas de sortie par là, — fit la vieille bonne qui commençait à s'alarmer. — Sortez donc tranquillement par la grande porte. Si on vous rencontre je serai là pour tout expliquer.

Sans ajouter un mot, l'homme sortit de la pièce derrière la vieille bonne. Mr Hayley debout dans le hall demanda d'un ton sec :

— Qu'est-ce que vous emportez donc là, Anna? Ne vous étonnez pas de ma question : en partant, ma tante m'a prié de surveiller un peu sa maison.

— Ce sont seulement mes bagages, — fit la bonne d'une voix agitée, — j'espérais avoir tout enlevé avant le retour de l'église.

— Vos bagages ! Alors... — dit James Hayley un peu embarrassé de son intervention peu justifiée.

— Rien que mes bagages, — répéta-t-elle, — et le monsieur que vous voyez était venu m'aider pour transporter mes caisses. Il y en a deux tellement lourdes que j'ai dû m'y mettre avec lui...

James Hayley ouvrit les yeux de surprise, mais ne bougea pas. L'homme en profita pour se glisser jusqu'à la porte et s'esquiver à grandes enjambées. Anna se demandait déjà comment elle pourrait lui faire savoir quand il devrait revenir.

Mr Hayley, de plus en plus étonné, demanda :

— Et cette automobile, à qui est-elle? Excusez-moi si j'insiste, Anna, mais nous traversons des temps bien étranges.

Il l'avait suivie dans la cuisine, et c'est là qu'il vit pour la première fois, le bizarre colis, abandonné presque au centre de la pièce. Se baissant pour écarter le paquet du chemin, il se releva brusquement après avoir essayé de le soulever.

— Pristi ! c'est joliment lourd ! — s'écria-t-il. — Qu'avez-vous bien là-dedans? et prenant la boîte par la poignée il commença à la traîner dans un coin.

— Prenez-garde ! prenez garde ! — cria la vieille bonne, — c'est horriblement fragile !

— Fragile ! Allons donc ! ce doit être en fer ou en cuivre ! Anna, dites-moi tout de suite ce que c'est !

Elle secoua la tête comme quelqu'un qui ne sait pas.

— Je ne peux pas vous le dire, — fit-elle, — c'est un ami qui m'a donné cela à garder.

La figure de James Hayley changea d'expression. Tirant un canif de sa poche, il coupa d'un seul mouvement le dessus de l'enveloppe de gros papier.

Puis avant qu'Anna eût bougé, il lui saisit les deux bras par le coude et les tenant solidement derrière le dos de la vieille bonne épouvantée il la fit marcher de force jusqu'à la porte du hall.

— Capitaine Joddrell? — cria-t-il, et l'on entendit le pas pesant de l'officier venant de la salle à manger.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Venez ici, j'ai besoin de votre aide.

Au même moment, miss Forsyth, sortant du salon s'exclama :

— Oh ! Mr Hayley, vous lui faites mal !

— Non, miss Forsyth, je ne lui fais pas mal. Voulez-vous avoir l'obligeance de fermer la porte de la maison?

Alors seulement il lâcha les bras d'Anna. Se plaçant devant elle, il la considéra quelques secondes avec une expression d'intense dégoût. Puis il dit :

— Je vous préviens que tout ce que vous direz à partir d'à présent, sera invoqué contre vous !

Un instant, il causa tout bas avec son ami, puis tous deux revinrent vers Anna et la poussèrent, sans brutalité, dans la

salle à manger où les restes d'un excellent lunch couvraient encore la table. Là ils l'abandonnèrent et fermant la porte à clef, marchèrent tout droit à l'endroit où pendait autrefois l'appareil téléphonique.

— Comment ! il n'y a plus d'appareil ! — fit Hayley abasourdi, — de plus en plus étrange ! Je voulais justement téléphoner au commissaire de police de m'envoyer deux agents. Pendant que je traverse l'enclos jusqu'à l'Institut Robey où je trouverai certainement un téléphone, surveillez de près cette auto et son contenu. Je vais et je reviens.

Les jambes de la vieille Anna fléchissaient sous elle et une sensation d'effroyable terreur la traversait. Elle se repentait amèrement de ne pas avoir dit aussitôt toute la vérité à Mr Hayley, à savoir que ces paquets contenaient un produit chimique de grande valeur, inventé par des amis de son neveu Willi Warschaw et dont la vente devrait sûrement faire leur fortune à tous, aussitôt cette affreuse guerre finie.

Et maintenant la police allait venir ! La police dont Anna avait toujours eu si grande peur, malgré l'innocence absolue de ses cinquante années de vie laborieuse. Elle sentait d'ailleurs que le seul fait d'être Allemande la mettrait en mauvaise posture. On la croirait capable de tout. Elle se rappela de vilaines lettres qu'on avait écrites à sa maîtresse à son sujet. Mais sa maîtresse en avait tenu si peu de compte qu'elle les lui avait même montrées, à elle, Anna. Et aussitôt la pensée de sa bonne maîtresse, de son affection, de son influence, de ce qu'elle ferait pour la tirer d'affaire sans perdre un moment, passa comme un souffle rassurant sur sa pauvre cervelle désorientée et lui rendit un peu de calme.

XXIII

Le même jour, tard dans l'après-midi, une après-midi très tempérée et dorée par le soleil, presque une après-midi de mai, le marié et la mariée venaient de finir un lunch tardif, le premier repas auquel ils s'étaient trouvés seuls. Le major, très touché d'apprendre par Howse que sa femme s'était inquiétée

de ses mets favoris en commandant le repas, n'avait pas osé lui dire combien sa cécité diminuait chez lui le sens du goût.

Après le repas, les deux époux s'étaient promenés lentement dans le jardin, et en marchant guidé par sa compagne, le major avait décrit chaque plate-bande, chaque buisson, chaque taillis comme si ses yeux voyaient encore ce qui avait fait naguère sa joie d'horticulteur enthousiaste. Ils continuèrent leur flânerie le long de la belle avenue d'ormeaux, qui, de la vaste pelouse devant la maison, s'étendait jusqu'aux premières habitations du village. Ils devisaient de bien des choses, avec un reste d'embarras timide dont les quelques heures d'entretien, depuis le retour du major, n'avaient pu encore triompher. Enfin ils s'assirent et savourèrent, en une délicieuse paix, quelques instants de silence réparateur.

Le major, naturellement concentré et ennemi de toute exagération, avait trouvé fort pénible la semaine remplie par sa traversée de Hollande, son voyage en mer et son débarquement aux Docks de Londres. L'exubérante sympathie dont il avait été partout l'objet, ainsi que ses compagnons, l'avait excédé au plus haut point et avait gêné l'expression de sa gratitude. Après ces jours de réel ennui succédant à des mois de cruelles épreuves, la grâce et le tact de Mrs Otway lui avaient été un délicieux soulagement. Ainsi, de toutes les femmes dont la sympathie s'était adressée à lui depuis son retour, Mrs Otway avait été la seule à ne lui point parler de sa cécité et à ne pas le fatiguer par des effusions sentimentales.

Et pourtant aujourd'hui, en ce premier jour de leurs noces, ils n'avaient pu encore se débarrasser d'une singulière timidité. Comme elle le regardait, vêtu d'un costume gris du matin qu'elle lui avait si souvent vu lors de ses visites à Trellis House, le souvenir de la dernière lettre qu'elle lui avait écrite lui revint brusquement et la fit rougir. Qui sait s'il ne l'avait pas trouvée bien sentimentale, venant d'une femme de son âge? Mais elle se rappela aussi qu'un instant auparavant, assis tout près l'un de l'autre dans la claire salle à manger, il avait glissé sa main vers la sienne, sous la nappe, et l'avait tendrement serrée.

En attendant, elle continuait à lui narrer par le menu les événements locaux survenus depuis son départ. Le récit du mariage de Rose et de Jervis Blake, de ses préliminaires d'une anxiété si poignante, de la cérémonie touchante dont le souvenir amenait encore des larmes dans les yeux de la mère de Rose, n'était pas terminé que le major prenait la main de sa femme et la conservait tendrement pressée dans la sienne.

— Comme vous avez dû souffrir, — dit-il tout bas.

Un bruit près de la porte d'entrée amena un changement dans la figure de l'aveugle.

— Qu'est-ce là? — demanda-t-il.

— Je crois qu'une automobile vient de s'arrêter devant la grille. J'espère qu'on dira que nous ne recevons pas.

Au même moment le valet de chambre venait vers eux.

Sur un plateau il présenta une lettre, en disant :

— Le monsieur qui a apporté cette lettre désire voir Madame.

La nouvelle mariée regarda l'enveloppe avant de l'ouvrir, encore un peu surprise de la voir adressée à « Madame Guthrie ». Elle reconnut l'écriture du Doyen Haworth. Voici ce qu'elle contenait :

« Chère Madame Guthrie,

» Le porteur de ces lignes, Mr Reynolds, du ministère de l'Intérieur, vous expliquera pourquoi nous serions désireux de vous voir à Witanbury, cette après-midi. Je suis certain que le major Guthrie ne fera aucune objection à votre visite, lorsqu'il connaîtra la raison grave et délicate qui la rend nécessaire. Veuillez l'assurer que nous ne vous garderons loin de lui que le moins longtemps possible.

» Croyez-moi votre bien dévoué,

» EDMUND HAWORTH »

Elle considéra la lettre d'un air à la fois surpris et ennuyé. Sans se soucier de la présence de Howse, elle la lut à haute voix à son mari.

— Tout cela est bien mystérieux et bien bizarre, — ajouta-t-elle. — Je pense qu'il faut que j'y aille.

— Certainement. Mais il me semble que votre bon Doyen aurait pu vous donner quelques explications dans sa lettre.

Jamais le major n'avait partagé l'admiration de madame Otway pour le Doyen Haworth et sa lettre le vexait considérablement. Que signifiait cette allusion au ministère de l'Intérieur, qui avait pour lui un sens bien plus alarmant que pour l'ignorante mistress Guthrie? Cela voulait dire police, contre-espionnage, etc. ! Sa femme aurait-elle par hasard communiqué en cachette avec ses anciens amis d'Allemagne? Se levant, il demanda au valet de chambre :

— Est-ce que ce monsieur est toujours dans son auto, Howse?

— Oui, Monsieur, il a refusé d'entrer.

— Allez le prévenir que nous allons le rejoindre tout de suite. — Et se tournant vers sa femme, il ajouta tranquillement :

— Car je vais avec vous, ma chère.

— Oh ! mais...

— Il ne me plaît pas que le Doyen de Witanbury, ou même le ministère de l'Intérieur, convoque ma femme avec ce sans-gêne.

Elle lui saisit le bras et le serra contre elle.

— Je crois vraiment que vous vous imaginez que j'ai fait quelque sottise. Mais je vous assure qu'il n'en est rien, absolument rien.

Et tout en protestant, elle éprouva comme une grande joie qui dominait son inquiétude, la joie exquise de se sentir si virilement soutenue et protégée. Et puis, ne l'avait-il pas appelée la première fois « sa femme »?

Quelques minutes plus tard, ils occupaient le siège arrière d'une automobile ouverte. M. Reynolds, un homme d'environ trente-cinq ans, à la figure cordiale, avait insisté pour s'asseoir en face des deux époux et son regard se posait avec une visible sympathie sur l'officier aveugle et sa nouvelle épouse. Pourtant, cette dernière, il l'examinait avec une certaine insistance. Il n'avait que peu d'indulgence pour les illusions des ex-amis des Allemands, et il savait que son enquête allait l'obliger à interroger de façon très serrée la châtelaine de Trellis House.

— Et maintenant, monsieur, — demanda le major Guthrie, — auriez-vous la grande obligeance de nous donner le motif de votre visite et de la lettre de monsieur le Doyen nous convoquant d'urgence à Witanbury, en termes que je qualifierai, pour le moins, de mystérieux et d'alarmants?

L'inspecteur de police — tel était le t tre de Mr Reynolds — ne répondit pas aussitôt. Se rappelant qu'il avait devant lui deux mariés du matin même, il comprit combien il devait choisir ses mots.

— Certes vous avez droit à une explication immédiate et la voici. J'étais dans le voisinage, et la police locale m'a appelé par téléphone.

— La police? — interrompirent les deux époux parlant ensemble.

— Oui, la police, car j'ai le regret de devoir vous dire, mistress Guthrie, qu'on vient de trouver dans votre maison, à Trellis House même, tout un lot de bombes chargées.

Et il regarda l'ex-madame Otway d'un air singulier.

Trop stupéfaite et trop bouleversée pour trouver tout de suite ses mots, elle finit par s'écrier :

— Des bombes ! Chez moi ! C'est absolument impossible. Il n'y a jamais eu un grain de poudre ou une arme à feu dans la maison. Je ne crois même pas avoir jamais vu de près un revolver ou un fusil.

Elle sentit une main qui serrait la sienne fortement, tandis que le major d'une voix ferme et tendre à la fois lui disait :

— Ma chérie, on ne se sert pas de fusil ou de revolver pour lancer des bombes...

Il l'avait appelée « ma chérie ». Délicieusement émue malgré son émoi, elle rougit comme une jeune fille, et, la regardant, le policier ne put s'empêcher de la trouver singulièrement attrayante. Le major continua sur un ton tout différent :

— Et, puis-je vous demander, monsieur, où et quand ces bombes ont été trouvées à Trellis House?

A lui-même, il se disait, souffrant une vraie torture morale : « Oh ! si seulement je pouvais y voir, y voir pendant une heure ! » Tout ce temps sa main ne quittait pas celle de sa femme.

— Elles ont été trouvées ce matin, — fit Mr Reynolds, — une demi-heure à peine après la cérémonie nuptiale. C'est à la sagacité et à l'action prompte et énergique d'un Mr Hayley — votre parent je crois, madame — que nous devons cette découverte. Malheureusement l'homme qui était venu pour les emporter a disparu, laissant son auto derrière lui.

— L'homme qui était venu pour les emporter? — répéta mistress Guthrie de plus en plus stupéfaite. — Qu'est-ce que cela peut signifier, monsieur? Il doit y avoir ici quelque erreur fantastique ; car enfin, je connais ma maison à fond, et il n'y a pas un coin où l'on eût pu recéler des objets pareils sans que je l'aie su !

— Avez-vous jamais examiné la chambre à coucher de votre bonne? — demanda le policier.

Le major sentit trembler la main qu'il tenait toujours ; on fit même un brusque mouvement pour la retirer.

Une vague de terreur, d'affreuse, d'inexplicable terreur envahissait la pauvre femme.

— Non, — fit-elle d'une voix changée, — je n'ai jamais eu l'occasion de visiter la chambre de ma bonne... Mais je ne croirai jamais...

Elle s'arrêta, se rappelant soudain que la vieille Anna s'était excusée assez gauchement de ne pas assister à la cérémonie, ce que sa fille et elle avaient considéré comme vraiment peu aimable de sa part.

— Nous avons les plus sérieuses raisons de croire, — reprit Mr Reynolds, — que ces explosifs étaient, depuis longtemps déjà en dépôt dans une des grandes armoires, derrière le lit de votre domestique allemande. Nous avions déjà pris en surveillance l'homme qui s'est présenté pour les enlever. Il a passé l'hiver dans un village près de Southampton, inscrit comme Espagnol, mais nous savions qu'il était revenu des États-Unis peu de temps avant la guerre. Enfin votre cousin Mr Hayley, et votre amie, miss Forsyth, ont déclaré qu'ils soupçonnent fortement votre bonne, Anna Bauer, d'être une espionne.

— Soupçonner cette pauvre femme d'être une espionne! — s'écria Mrs Guthrie hors d'elle-même.

— Dois-je conclure, madame, que vous, du moins, n'avez

jamais eu de pareils soupçons? Vous ne saviez sans doute pas qu'en séjournant chez vous elle avait échappé à l'internement dans un camp de concentration ou à une expulsion du territoire britannique?

— Non, j'ignorais absolument tout cela. D'ailleurs il y a plus de vingt ans qu'elle habite l'Angleterre, dont dix-huit sous mon toit, et à tous les points de vue je la considérais comme une Anglaise.

— Vraiment? — fit le policier avec ironie.

— Sa fille a même épousé un Anglais.

La pauvre madame Guthrie présentait maintenant la plus dolente, la plus tragique apparence ; son visage pâle et défait ne ressemblait guère à celui de la nouvelle mariée radieuse et rajeunie qui sortait de la Cathédrale, si peu d'heures auparavant M. Reynolds en eut vraiment pitié et sa voix marquait une commisération sincère quand il reprit :

— Je ne vous aurais certainement pas dérangée aujourd'hui, madame, s'il n'y avait urgence à découvrir si oui ou non votre vieille bonne fait partie d'une organisation de conspirateurs. J'avoue que c'est notre opinion. Mais Anna Bauer est dans un tel état de surexcitation que nous ne pouvons rien en tirer. Je l'ai moi-même questionnée en allemand et en anglais. Elle ne fait que répéter qu'elle est absolument innocente, qu'elle n'a jamais connu la nature des « marchandises » — c'est le mot dont elle se sert — qui se trouvaient dans sa chambre. Elle déclare qu'elle ne connaissait pas davantage l'homme qui venait chercher ces « marchandises ». C'est peu croyable, puisqu'il est constant qu'elle attendait sa visite. Peut-être est-elle encore sous l'influence de ses menaces. Enfin, elle refuse de nous dire de qui elle tient ces « marchandises » et depuis quand elle les a dans sa chambre. Je dois ajouter — et l'agent de la sûreté baissa la voix — que nous sommes informés que c'est sur un point de la côte voisine de Witanbury que les Allemands ont toujours projeté de faire une première tentative de débarquement. Je n'ai pas besoin de vous dire le rôle que des engins explosifs ces bombes auraient pu jouer en jetant la panique dans toute la région.

XXIV

L'automobile roulait maintenant à travers les rues de la ville et malgré son trouble extrême, madame Guthrie remarqua l'agitation des habitants, circulant en nombre inusité à cette heure avancée de l'après-midi.

En réalité, la cité entière, imparfaitement informée des incidents de la journée traversait une crise d'intense surexcitation. Lorsque l'auto, faisant le tour de la place du Marché, s'arrêta devant la porte principale de l'Hôtel de Ville, un rassemblement considérable formé à peu de distance sembla se diriger sur les arrivants.

Presque aussitôt un fonctionnaire à mine soucieuse — le chef de la police locale — descendit rapidement les marches de l'édifice et vint ouvrir la portière de l'automobile. Il tâchait de faire entrer madame Gathrie dans la mairie le plus vite possible afin de la soustraire à la curiosité de la foule, lorsqu'elle se retourna en hâte pour prendre le bras de son mari qui descendait lentement de la voiture.

Le groupe se trouva bientôt en sûreté dans la grande salle du conseil, aux murs ornés des portraits des maires successifs de Witanbury.

Vais je voir Anna tout de suite? — demanda madame Guthrie avec émotion.

— Oui, madame, si vous le voulez bien, — répliqua Reynolds. — Permettez-moi, auparavant, de vous rappeler les deux faits sur lesquels nous désirons des éclaircissements. Depuis combien de temps cette femme avait-elle les engins en sa possession? De qui les tenait-elle? Je ne suppose pas qu'elle hésite à répondre à la première question. Mais vous comprenez que c'est la seconde qui nous importe le plus. Et en voici une troisième qui est toute aussi essentielle : connaît-elle d'autres dépôts de même nature à Witanbury ou ailleurs? Je fais appel à tous vos sentiments patriotiques pour tenter d'obtenir des renseignements.

— Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, soyez-en sûr,

monsieur, — répliqua madame Guthrie d'une voix tremblante. — Mais un mot encore s'il vous plaît, Mr Reynolds : que fera-t-on à ma pauvre Anna? Est-ce que le fait qu'elle est Allemande aggravera sa situation? Je comprends que si tout ce que vous me dites d'elle est exact, elle s'est bien mal conduite...

— Elle s'est odieusement conduite à votre égard, madame, — retorqua l'agent de la sûreté avec véhémence. — Vous ne vous rendez évidemment pas compte du danger terrible qu'elle vous a fait courir — et comme elle le regardait toute effarée — un danger encore plus terrible que celui de faire sauter votre maison avec la moitié de la ville. Mais laissons cela pour le moment. Je ne sais naturellement pas comment vous allez vous y prendre avec elle. Monsieur le Doyen m'a dit que vous aviez pour cette femme une affection que l'on accorde rarement à d'anciens serviteurs. Lui-même paraissait porter un grand intérêt à cette Anna Bauer...

— Et je suis certaine que vous aussi, Mr Reynolds, si vous la connaissiez depuis aussi longtemps que nous, vous auriez les mêmes sentiments à son égard, — s'écria madame Guthrie, de toute la sincérité naïve de son bon cœur. La pensée de la pitié manifestée par le bon Doyen l'avait à demi réconfortée.

— Laissez-moi ajouter ceci, qui a son importance, — fit le policier. — Rien de ce que cette femme vous dira ne sera invoqué contre elle dans son procès. Vous ne serez pas appelée à en témoigner. Dites-lui qu'elle peut vous parler en toute liberté. Ce qu'il nous faut tirer d'elle, vous l'avez bien compris? c'est tout ce qui a trait à la conspiration dont le centre, nous le savons, est ici même, à Witanbury.

La chambre de sûreté de l'Hôtel de Ville était située dans le sous-sol de ce qui restait de l'ancienne mairie. Cette cellule, assez vaste et blanchie à la chaux contenait comme mobilier, un lit de fer et un banc de bois, scellés tous deux au sol cimenté. Une faible lumière filtrait à travers une lucarne percée très haut, tandis qu'un appareil d'éclairage hors d'usage pendait au plafond. Sur le lit gisaient divers articles appartenant à Anna Bauer et qu'on lui avait permis d'emporter.

Assise sur le banc, dans une attitude d'inexprimable accablement, la vieille domestique offrait l'image de la stupeur et du désespoir... Elle ne se dérangea même pas au bruit de la

porte qu'on ouvrait, mais lorsqu'elle entendit une voix, longtemps si familière et si chère, s'écrier tout près d'elle : « Ma pauvre, pauvre Anna ! que c'est affreux de vous trouver ici ! » elle exhala un long soupir de soulagement et leva son visage maculé de larmes.

— Je suis innocente, innocente! — cria-t-elle en allemand. — O chère maîtresse, je suis innocente! Je vous jure, je vous jure que je n'ai rien fait de mal !

Mr Reynolds qui avait suivi madame Guthrie, une chaise à la main, la posa sans rien dire et quitta la cellule.

Madame Guthrie vint tout droit s'asseoir à côté de sa servante. Il lui semblait voir en elle un être que l'accablement rendait inconscient. Prenant aussitôt un ton d'autorité qu'Anna lui connaissait bien et auquel elle avait toujours obéi, elle commença :

— Écoutez-moi, Anna. Vous voyez que j'ai tout quitté aujourd'hui, le jour même de mon mariage, pour venir ici, essayer de vous tirer de la terrible position où vous vous êtes mise... Mais je ne puis rien faire, absolument rien, si vous ne me dites pas la vérité, toute la vérité. Anna, — fit-elle, pressant le bras de la vieille bonne, — levez la tête, regardez-moi. Si vous êtes vraiment innocente comme vous l'affirmez, pourquoi vous laissez-vous abattre ainsi?

La figure d'Anna s'éclaira soudain.

— Naturellement que je me suis laissée aller, — fit-elle, — après tout ce qui m'est arrivé, après avoir été brutalement traitée par les agents, après avoir été enfermée en prison... Moi en prison ! Et pourquoi? Je n'ai rien fait dont j'aie à rougir.

— Alors, racontez-moi un peu ce que vous avez réellement fait, — demanda madame Guthrie avec une ferme patience. — Rassemblez bien vos souvenirs. Expliquez-moi comment vous avez eu ces... (elle hésita) ces engins?

— Mais ce ne sont pas des engins ! — fit Anna sans émotion. — Ce sont des produits chimiques.

— Vous vous trompez, Anna, — dit madame Guthrie, en se levant pour s'asseoir sur la chaise en face de la domestique. — Vous vous trompez, ce sont certainement des explosifs. C'est un miracle de la bonté divine qu'ils n'aient pas éclaté depuis

longtemps; nous aurions été tuées toutes les trois et bien d'autres avec nous !

La vieille Anna la regarda avec stupéfaction.

— Herr Gott ! — cria-t-elle. — Mais personne ne m'a dit cela ! Ils m'ont fait un tas de questions, des questions auxquelles j'avais promis de ne pas répondre. Mais à vous, très gracieuse maîtresse, je vais tout vous dire.

Madame Guthrie eut un frisson. Qu'est-ce que la vieille bonne allait avouer?

— Tout cela c'est la faute à Willi, — commença Anna Bauer, parlant à voix basse et en allemand. — C'est aussi à Willi que j'ai promis de n'en rien dire. Voici, très gracieuse dame. Willi a un ami, un inventeur qui s'occupe de chimie, c'est lui qui m'a laissé ces marchandises. Je veux maintenant avouer à ma bonne maîtresse — les larmes commençaient à tomber — ce que je lui ai caché : que j'avais reçu ces paquets et que je les gardais dans ma chambre. Seulement Madame se rappellera qu'elle m'avait souvent dit : « Anna, je regrette de ne pas avoir une meilleure chambre à vous donner, mais telle qu'elle est, c'est votre chambre, c'est votre domaine. » Alors, puisque c'était mon domaine, j'ai cru que je pourrais bien y garder ce que je voudrais.

— Un ami de Willi? — interrompit enfin madame Guthrie d'un ton d'incrédulité. — Mais Willi est à Berlin, n'est-ce pas? Vous ne l'avez pas revu depuis votre retour d'Allemagne, il il y a trois ans?

— Certainement que je ne l'ai pas revu ! C'est le jour de mon départ de Berlin en me reconduisant à la gare, que Willi m'a annoncé qu'un de ses amis habitant l'Angleterre, viendrait m'apporter ces « marchandises » et que si j'en prenais soin, on me donnerait...

— Vous n'allez pas me dire qu'on vous a *payée* pour garder ça chez moi? — Un affreux dégoût venait aux lèvres de madame Guthrie.

— Si, gracieuse dame, si je l'avoue, — balbutia Anna Bauer, toute rouge de honte, — on m'a donné quelque chose. Mais ça, c'était mon affaire, n'est-ce pas?

— Et depuis combien de temps aviez-vous ces paquets dans votre chambre?

— Depuis trois ans, juste trois ans ce mois-ci.

— Vous voulez dire que ces paquets sont entrés à Trellis House au mois de mars 1912?

— Oui, gracieuse dame, un jour que Madame et miss Rose étaient à Londres.

Anna avait séché ses larmes et paraissait maintenant entièrement rassurée. Madame Guthrie savait tout et ne lui avait fait aucun reproche de son manque de sincérité. Elle ajouta spontanément :

— C'est un monsieur très poli qui les a apportés. Il m'a demandé où il pourrait les mettre bien en sûreté. Et je l'ai mené à ma grande armoire vide. Je l'ai aidé à les installer.

— Est-ce le même homme qui est venu ce matin?

— Oh ! non, — s'écria Anna, — l'autre était un monsieur bien comme il faut. Il m'avait envoyé un bout de lettre pour m'annoncer sa visite et quand il est revenu il me l'a redemandé. Je le lui ai rendu, naturellement.

— Est-ce qu'il vous a dit ce que contenaient ces paquets? Je vous en supplie, Anna, dites-moi toute la vérité là-dessus, c'est très important.

— Oh ! je veux bien dire toute la vérité, — fit la vieille bonne, visiblement soulagée depuis qu'elle s'était confessée de la seule tromperie qu'elle eût commise envers sa maîtresse. — Le monsieur m'a dit que c'était des produits chimiques, une nouvelle invention qu'il fallait garder secrète encore quelques temps. Il a ajouté que ces paquets étaient très fragiles...

— C'était un Allemand, c'est-ce pas?

— Naturellement, puisque c'était un des chefs de Willi. Mais l'homme qui est venu aujourd'hui n'était pas un Allemand.

— Et depuis trois ans vous n'avez jamais entendu parler de lui, je veux dire du premier messager? — demanda madame Guthrie pensant avec horreur à cette longue période de complicité.

— Jamais ! jamais ! — s'écria Anna précipitamment. — On ne m'a parlé de rien jusqu'à ce soir.

— Anna, je ne comprendrai jamais ce qui a pu vous faire faire une chose pareille ! Était-ce par affection pour votre neveu Willi?

— Oui, gracieuse maîtresse, rien que pour cela, — répondit la servante, tandis qu'une singulière expression de ruse traversait son visage.

XXV

— Et maintenant je n'ai plus rien à ajouter à ce récit très minutieux de mon entrevue avec ma pauvre Anna. Je vous ai répété ses paroles mot pour mot.

Ainsi s'exprimait madame Guthrie, devant le groupe des hauts fonctionnaires de la police réunis dans la salle du conseil municipal. Et elle ajouta, jetant un regard de protestation anticipée à Mr Reynolds :

— Et je suis convaincue qu'elle m'a dit la vérité.

Se tournant vers le Doyen, elle vit sur son visage une adhésion sympathique, tandis que la figure du major restait sévère et visiblement anxieuse. L'inspecteur de la sûreté dit avec son sourire à la fois sceptique et courtois :

— Je crois, madame, que cette femme vous a dit une partie de la vérité, mais elle ne vous a certainement pas dit *toute* la vérité. Vous paraissez croire qu'elle n'a jamais eu le moindre soupçon sur le motif réel du dépôt reçu par elle ; Anna Bauer a pourtant l'air d'une femme qui n'est pas dénuée d'intelligence, ou du moins d'un certain bon sens...

— Vous oubliez, Mr Reynolds, — interrompit le major, sortant pour la première fois de son silence soucieux, — vous oubliez que l'incident originel s'est passé longtemps avant la guerre. La date donnée par cette femme correspond assez exactement à ce qu'on a appelé l'affaire d'Agadir. Cette année-là, Anna Bauer a visité son neveu à Berlin. Peu de temps après son retour, elle reçut la visite de l'envoyé de ce même neveu qui est, je crois, sous-inspecteur de police à Berlin...

— Vous ne m'aviez pas dit cela, madame, — fit Mr Reynolds.

— Je n'y ai pas pensé. — Mais c'est exact : Wilhelm Warschauer, le neveu de ma pauvre Anna, est bien employé

au bureau de police de Berlin. Je ne doute pas que ce soit un homme très honorable.

Elle ne vit pas le sourire ironique qui effleurait les lèvres de l'inspecteur de la sûreté, mais il n'échappa pas au Doyen qui ne put retenir un mouvement de protestation, car le vénérable ecclésiastique gardait encore une certaine bienveillance crédule pour la vieille Allemande. S'adressant à Mr Reynolds sur un ton conciliant :

— Permettez-moi, — dit-il, — de présenter une suggestion dans le but de mieux éclaircir cette affaire. Nous possédons à Witanbury, un conseiller municipal, Allemand d'origine mais naturalisé depuis longtemps et jouissant de la considération générale. Vous savez sans doute, que ce brave Alfred Head — c'est son nom — a été victime la semaine dernière d'une émeute dans laquelle on a dévasté sa boutique. Il s'est refusé à porter plainte et s'est conduit dans toute cette affaire avec une dignité remarquable. Ma proposition serait donc de faire interroger Anna Bauer par Alfred Head. Je suis persuadé qu'il obtiendra d'elle bien des renseignements qu'elle a peut-être refusés à sa bonne maîtresse et qu'on arrivera ainsi à la vérité toute entière. Je l'ai justement rencontré en venant ici et il a témoigné beaucoup d'émotion en apprenant les faits mis à la charge de cette pauvre domestique. Il est très désireux de lui venir en aide dans les circonstances actuelles. Après tout, cette entrevue ne pourrait avoir aucun mauvais résultat et qui sait si elle n'en aurait pas de bons ? Croyez-moi, faites venir ici Alfred Head et indiquez-lui bien ce que vous désirez de lui.

— Mais Anna ne lui dira rien de plus qu'à moi, — s'écria madame Guthrie. — Je suis certaine qu'elle m'a dit la vérité, *rien* que la vérité et je crois sincèrement qu'elle m'a dit *toute* la vérité.

Mr Reynolds la regarda de nouveau avec son même sourire ironique, mais empreint de plus de bienveillance qu'auparavant. Elle commençait à lui plaire, cette mariée du matin même, si impulsive, si généreuse, si vraiment bonne, si fidèle à ses amitiés. Et puis ce mutilé de la guerre, ce beau soldat aveugle, debout à côté de sa femme. Ce groupe impressionnait le policier qui se trouvait si rarement en contact avec

d'aussi droites et nobles natures. Ce fut avec beaucoup de douceur qu'il répondit :

— Je souhaite de tout mon cœur que vous ne vous trompiez pas, madame ; cependant je trouve que la suggestion de monsieur le Doyen a dû bon, et que l'on pourrait se servir de ce conseiller municipal — c'est bien Head qu'il s'appelle? — pour interroger encore la vieille femme. Il est sans doute de sa classe, socialement, et cela faciliterait les épanchements d'Anna Bauer. Souvent, où l'avocat du prévenu lui-même échoue dans ses tentatives pour obtenir la confiance de son client, une amie, une voisine, qui sait lui parler, délie cette langue obstinée. Mais, major, je ne vois aucune raison pour vous retenir ici plus longtemps vous et madame Guthrie!

— Si Anna Bauer, comme je le crains, est l'objet d'une poursuite, dit le major, — je désire que mon homme de loi soit chargé de sa défense. Ma femme considère qu'elle a une dette de gratitude vis-à-vis de sa vieille servante qui a pris soin de miss Rose Otway depuis son bas âge. Aussi madame Guthrie et moi tenons à ne pas l'abandonner dans ces pénibles circonstances. J'ajoute que mon opinion coïncide absolument avec celle qu'exprimait ma femme tout à l'heure : je considère cette pauvre créature comme innocente de toute mauvaise intention et comme ayant dit tout ce qu'elle savait de cette affaire.

Il serra la main des personnes qui l'entouraient, tandis que Mr Reynolds présentait cordialement ses adieux à madame Guthrie. Elle avait l'air presque heureuse, bien que ses yeux n'eussent point séché leurs larmes.

— J'espère, — offrit l'inspecteur de la sûreté, — que vous voudrez bien vous servir de mon auto pour rentrer chez vous.

Et les escortant hors de l'Hôtel de Ville, il donna l'ordre de lever la capote, car il commençait à pleuvoir.

Au moment où la portière se fermait, madame Guthrie cria :

— Oh ! Mr Reynolds, j'espère qu'on ne sera pas trop dur pour ma pauvre Anna !

— Soyez tranquille, Madame, personne ne songe à la traiter rudement. Il est possible, après tout, qu'elle n'ait été qu'un instrument inconscient. En ce cas, on lui notifiera un ordre d'expulsion et on l'expédiera en Allemagne par la Hollande...

— Et pour tout l'argent nécessaire, — interrompit le major, — souvenez-vous que je suis là, Mr Reynolds.

— J'en prends note, major. Mais elle n'aura nul besoin d'argent ; nous savons qu'elle a de grosses économies et cela même nous avait inspiré des soupçons.

Et saluant de la main, il fit signe au chauffeur de débrayer.

Il n'y avait guère de lumière dans la voiture; madame Guthrie sentit le bras de son mari qui l'enlaçait.

Approchant sa bouche de son oreille, elle lui murmura :

— Oh ! Alick, j'ai peur que vous n'ayez épousé une bien sotte femme...

Il se tourna vers elle et d'un ton d'infinie tendresse, il répondit :

— Mary, j'ai épousé la plus douce, la plus généreuse, la plus chère des femmes.

— En tout cas, — répondit-elle moitié riant, moitié pleurant, — vous pouvez vous dire que si elle ne vaut pas grand'-chose, elle est bien toute à vous.

Et, pour la première fois, leurs lèvres se touchèrent.

XXV

En rentrant dans la salle du conseil, Mr Reynolds se trouva en face du personnage dont le Doyen lui avait parlé, celui qui, à son avis, allait obtenir d'Anna Bauer la vérité toute entière.

L'inspecteur de la sûreté ne s'attendait pas à rencontrer un homme à la physionomie si intelligente et d'aspect encore si jeune. Ce n'était pas le type courant de l'Allemand naturalisé Anglais. Bien qu'âgé de cinquante ans et plus, Alfred Head — pour lui donner les noms de son choix — avait une allure singulièrement alerte. De plus il ressemblait fort à quelqu'un que Mr Reynolds était sûr d'avoir déjà vu. Avant d'ouvrir la bouche, le policier concentra ses souvenirs, cherchant un nom à mettre sur cette figure. N'y pouvant parvenir, il entama aussitôt l'affaire présente.

— Eh ! bien, Mr Head, — demanda-t-il, — êtes-vous prêt

à faire pour nous ce dont Mr le Dr Haworth vous a certainement parlé en vous priant de venir ici?

— Oui, monsieur, je suis à vos ordres.

— Seriez-vous Américain, par hasard?

Un peu embarrassé, l'épicier répondit :

— Je ne suis pas Américain, mais j'ai habité longtemps les États-Unis.

— N'auriez-vous pas été attaché à la police de New-York ?

Visiblement surpris, l'homme répondit avec emphase :

— Non, monsieur, jamais.

— Oh ! je vous ai demandé cela, — fit négligemment Mr Reynolds, — parce que votre figure ne me semblait pas inconnue. Je me suis trompé, voilà tout. Maintenant, dites-moi, tout d'abord : vous connaissez bien Anna Bauer?

Alfred Head hésita, se tournant vers le Doyen comme pour lui demander conseil. Enfin il répondit :

— Je connais Anna Bauer assez bien. Quoique à vrai dire, elle soit plutôt l'amie de ma femme. De temps en temps elle venait passer la soirée chez nous.

Il commençait à se sentir très mal à l'aise. Anna aurait-elle parlé de lui, par hasard? Il ne le croyait pas et espérait bien que non. Il demanda d'un ton qui manquait de son assurance habituelle :

— Veuillez me dire ce que vous désirez de moi exactement, monsieur.

Mr Reynolds, lui aussi, hésita. Il ne savait encore pourquoi, mais cet homme lui déplaisait. Enfin il se décida à lui répéter tout ce que la vieille femme avait avoué, ajoutant :

— Nous voudrions savoir, par vous, si elle a reçu de l'argent depuis le commencement de la guerre, de qui et pour quelle raison. Je vous dirai, confidentiellement, monsieur Head, que nous savons d'une façon certaine qu'il a été distribué beaucoup d'argent allemand dans cette région depuis le mois d'août dernier. Nous sommes sur la trace des distributeurs de ces fonds sans être remontés encore à la source.

Respectueusement, Alfred Head répondit :

— Je crois comprendre maintenant ce que vous désirez savoir, monsieur.

On frappa à la porte. Le policeman qui entra dit à l'inspecteur :

— Scotland Yard vous demande au téléphone, Mr Reynolds.

— J'y vais tout de suite. Mais voici monsieur que vous pouvez conduire immédiatement dans la cellule d'Anna Bauer.

Et il se rendit rapidement au téléphone, prévoyant quelque importante solution à l'enquête entreprise sous ses ordres. Depuis plusieurs semaines déjà, ses meilleurs agents sondaient la ville de Witanbury et ses environs.

Quelque terrifiée et abasourdie que la vieille Anna eût été par les évènements de cet après-midi, elle n'avait pas oublié, parmi les quelques objets qu'on lui avait permis d'emporter avec elle, ce précieux ouvrage au crochet qui absorbait ses moindres instants de loisir. A vrai dire, elle n'y avait pas touché durant les premières heures d'angoisse et d'attente de son incarcération. Mais depuis son entrevue avec sa fidèle maîtresse, se rappelant l'indulgence avec laquelle elle avait recueilli son aveu de cachotterie coupable, la vieille servante avait repris tout son courage, convaincue que cet affreux cauchemar allait se dissiper avant la fin du jour.

Toute sa confiance dans le bon vouloir de madame Guthrie et de sa chère Rose, dans leur pouvoir pour la tirer d'affaire, lui était revenue. Et en conséquence, l'habitude aidant, elle avait repris comme machinalement le sac qui contenait son ouvrage et recommencé son éternel crochet.

Elle était déjà bien en train, paisible et demi-souriante, lorsque les verrous brusquement tirés la firent sursauter, sur ses traits parut une expression d'ennui. Elle en avait assez d'être interrogée. D'ailleurs pourquoi de nouvelles questions puisqu'elle avait tout dit?

Mais aussitôt qu'elle se rendit compte que son visiteur n'était autre qu'Alfred Head lui-même, elle recouvra toute sa sérénité. N'avait-il pas été depuis quelques mois un véritable ami? Sans doute il venait lui offrir son aide, cette aide dont, Dieu merci, elle n'avait plus besoin.

La pauvre Anna quoiqu'elle ne fût jamais bien perspicace, eût pourtant dû s'apercevoir aussitôt que l'expression d'Alfred

Head, en entrant dans la cellule, n'était rien moins que cordiale et encourageante. Sans paraître voir la main qu'elle lui tendait, il s'avança les bras croisés et le visage sévère et la regarda silencieusement pendant une minute.

Enfin, parlant entre ses dents, il lui dit :

— Vous voilà dans une jolie situation, Frau Bauer ! Vous doutez-vous seulement de tout le mal que vous avez fait?

Elle fixa sur lui des yeux stupéfaits.

— Je... ne... comprends... pas ! — balbutia-t-elle. — Moi, je n'ai rien fait ! Que voulez-vous dire?

— Je dis que vous nous avez amenés tout près de l'échafaud, vous et tous vos amis !

— L'échafaud ! — s'écria Anna Bauer d'une voix tremblante. — Pour l'amour de Dieu, expliquez-vous, Mr Head !

D'un accent un peu moins brutal, il répondit :

— Je ne sais pas encore exactement ce que vous avez pu dire, Frau Bauer, et en réalité vous n'avez pas pu dire grand'-chose car vous ne savez quasi rien. Mais il y a une chose que je vais vous dire, moi, maintenant, Frau Bauer, c'est que si vous avez le malheur de révéler de qui vous avez reçu le premier argent qui vous a été versé au commencement de la guerre, moi aussi je parlerai, et alors... alors au lieu d'être renvoyée en Allemagne pour y vivre entre votre nièce et son mari, je vous le jure devant Dieu, vous serez condamnée à être pendue... pendue, entendez-vous?

— Pendue ! Mais pourquoi? Je n'ai rien fait, moi, moi...

Et il s'aperçut soudain que la vieille servante s'effondrait sous l'effet d'une effroyable terreur. Il était allé trop loin. D'un ton changé, presque amical, il reprit :

— Mais en échange, je le répète, si vous faites exactement ce que je vous ai dit, ce que je vais vous redire, vous ne risquez rien, absolument rien.

— Je vous obéirai, Herr Hegner, je vous obéirai, — fit-elle d'une voix défaillante.

Il se retourna brusquement.

— Je vous défends de m'appeler ainsi, — cria-t-il furieux ; puis reprenant son sang-froid : — Et maintenant, écoutez-moi, écoutez-moi bien ! Si vous m'obéissez, pas l'ombre d'un danger pour vous.

Elle baissa la tête en signe d'humble adhésion.

— D'abord vous répondrez invariablement que les paquets vous ont été envoyés par votre neveu Willi. On n'ira pas le pincer à Berlin, lui !

— Mais j'ai déjà dit, — interrompit-elle, — que c'était un de ses amis qui me les avait apportés.

— C'est dommage, mais ce n'est pas grave. L'essentiel est que vous cachiez que vous avez reçu de moi le moindre argent. Vous n'en avez pas parlé déjà, j'espère?

— Non, non pas un mot de cela.

L'homme, soudain soupçonneux, répéta :

— Essayez de bien vous rappeler ! Vous êtes sûre de ne pas avoir mentionné mon nom dans toute cette affaire?

— Sûre ! sûre, — s'écria-t-elle.

— Mais vous avez avoué que vous aviez été payée pour recevoir ce dépôt?

Avec un tragique accent de franchise, la vieille déclara :

— Oui, Mr Head, ça je l'ai avoué !

— Stupide ! stupide créature ! Comme si ce n'était pas plus facile de déclarer que vous aviez voulu simplement faire plaisir à votre neveu.

— Qu'est-ce que cela fait? — s'écria Anna, — puisque madame Guthrie m'a pardonné...

— Je me moque de votre madame Guthrie. Ce sont les autres qui vont vous demander encore qui vous a donné cet argent que vous avez avoué avoir reçu! Donc ce qu'il faut, Frau Bauer..., vous m'écoutez bien, n'est-ce pas?

— Oui, oui, je vous écoute, Herr Head...

— Vous devez déclarer, sans jamais varier, que c'est votre neveu lui-même, lui seul, qui vous envoyait cet argent et que depuis la guerre, vous n'avez pas reçu un shilling, pas un shilling vous m'entendez?

— J'entends, j'entends...

— Et si vous avez le malheur de dire autre chose que ça, si vous avez l'audace de me mêler en rien à cette affaire, alors, Frau Bauer, moi aussi je parlerai et je dirai ce que je sais sur votre compte.

Les yeux épouvantés d'Anna le regardèrent sans comprendre.

— Ah ! vous ne savez pas ce que je pourrais dire, — sif-

fla-t-il dans son oreille. — Eh ! bien je leur dirai que c'est grâce à vous, à vous seule, qu'une certaine usine dans le nord de la France a été bombardée et que quatre-vingts Anglais qui s'y trouvaient ont été massacrés. Et si je leur raconte ça, ils vous pendront !

— Vous ne pourriez pas leur dire ça, puisque c'est faux ! — criait-elle, hors d'elle d'indignation.

— Ce n'est pas faux, c'est vrai !

Et ses accents d'une impitoyable cruauté portèrent la conviction au fond de l'âme de sa victime.

— Vous ne vous rappelez donc plus que vous m'avez montré un soir une certaine lettre de M. Jervis Blake à sa fiancée? Or c'est grâce à ce qu'elle contenait, cette lettre, que quatre-vingts Anglais ont été tués et que Mr Jervis Blake a perdu son pied.

La vieille bonne poussa un cri d'horreur épouvantée :

— Non, non, — supplia-t-elle, — ne dites pas cela ! Ne dites pas qu'une pareille chose est possible ! Dites que ce n'est pas vrai !

— La chose est vrai, elle est certaine ! — répéta Hegner avec un accent de féroce triomphe, — et comme honnête Allemande vous devriez vous en réjouir avec moi !

— Mais pas Mr Jervis Blake ! Pas le fiancé de ma chère petite Rose ! — cria-t-elle au milieu de ses sanglots.

— Le fiancé de votre miss Rose était en train de tuer des Allemands. Maintenant c'est fini, il n'en tuera plus. Mais comprenez bien, Frau Bauer, qu'en réalité c'est vous, c'est vous-même qui lui avez enlevé son pied. Et si vous avez le malheur de me dénoncer, Frau Bauer, aussi vrai que je suis là devant vous, je leur dirai ce que vous avez fait ce jour-là... et ils vous pendront, ils vous pendront !

A tout cela elle ne répondit rien, toute courbée, comme écrasée sous un effroyable fardeau. Il la secoua par l'épaule, disant :

— Levez les yeux, Frau Bauer, et regardez-moi bien en face en me disant : « J'ai compris. »

Péniblement elle souleva sa tête et le changement d'expression était déjà tel que l'homme en fut effrayé. Mais elle trouva encore la force de répondre :

— J'ai compris.

Reprenant aussitôt un ton naturel et presque de bonne humeur, l'épicier reprit :

— Alors c'est parfait. Vous ne direz rien et il ne vous arrivera rien. On vous expédiera au Vaterland et votre argent que vous ne pourrez pas emporter, vos « bonnes maîtresses » (il ricana) en prendront soin pour vous et vous le rendront après la guerre. Ainsi, vous voyez, tout ira pour le mieux. Au revoir, Frau Bauer, je vais dire à ces dignes messieurs qui m'ont envoyé ici que je n'ai pu rien tirer d'autre de vous que ce que vous aviez déjà dit à mistress Guthrie. D'accord ?

— Oui, — fit-elle d'une voix sourde.

Jetant un dernier regard sur cette tête affaissée, il se dirigea vers la porte de la cellule et frappa pour se faire ouvrir.

Une minute s'écoula, puis la porte s'entre-bâilla juste assez pour le laisser sortir.

A ce moment, Alfred Head sentit un frisson le traverser. Il lui sembla que le couloir sur lequel s'ouvrait la cellule d'Anna Bauer était plein de monde. A quelques pas, se tenaient debout, le chef de la police locale, trois ou quatre agents et l'inspecteur venu de Londres.

C'est ce dernier qui vint à lui.

— Eh ! bien? — demanda-t-il d'un ton grave. — Je suppose que vous n'avez rien pu tirer de la vieille femme?

Se forçant à paraître à son aise, Head répondit :

— C'est exact, monsieur, je n'ai rien pu obtenir d'elle. Je crois comme vous, qu'elle n'a été qu'un instrument inconscient entre des mains plus habiles.

Un agent l'encadrant de chaque côté, l'homme se sentit comme poussé le long du couloir dans la direction de la grande salle où on l'avait reçu. Déjà il se réjouissait de pouvoir bientôt respirer l'air libre de la place du Marché et réfléchir à tête reposée sur la situation, lorsqu'à l'extrémité du passage, il se sentit les coudes solidement empoignés.

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? — cria-t-il en se débattant violemment mais en vain.

Ce cauchemar commencé dans la cellule de la vieille servante se poursuivait vraiment trop longtemps, car enfin il n'était pas possible que...

Soudain il se calma, se soumit, une pensée unique s'empa-

rant de lui : faire disparaître tout de suite d'une façon quelconque le paquet de breloques pendu à sa chaîne de montre, parmi lesquelles figuraient les deux clefs de son coffre-fort qui ne le quittaient jamais.

Il répétait encore « Qu'est-ce que c'est? » lorsque des cris perçants, traversant la place du Marché l'arrêtèrent brusquement. Effaré, il répétait une quatrième fois : « Qu'est-ce que c'est? » lorsque l'inspecteur de la police municipale lui dit avec quelque pitié dans la voix :

— Je regrette de devoir vous annoncer, Head, que nous venons de faire arrêter votre femme.

— Ah ! c'est vraiment trop affreux ! La pauvre petite femme ! Une enfant ! Et une Anglaise ! Ils doivent être tous fous dans cette ville d'aller suspecter ma petite Polly !

— Il est malheureux pour elle, Head, qu'on ait trouvé dans un meuble à son usage, une clef ouvrant votre coffre-fort. Vous me comprenez maintenant ?

Alfred Head pâlit affreusement.

— C'est impossible, — fit-il, — il n'existe que deux clefs et je les ai ici.

— Il y en avait certainement une troisième puisqu'on l'a découverte. Madame Head n'a du reste pas hésité à dire que vous ne la saviez pas en possession d'un clef. Si elle prouve qu'elle ne comprend pas un mot d'allemand et que vous ne lui racontiez rien de vos affaires, il est probable qu'on la remettra en liberté.

— Oh ! mais il n'y a rien dans ce coffre, — fit Head, — rien qui ait la moindre importance, rien que j'aie reçu depuis la guerre. Des papiers de commerce, c'est tout.

L'inspecteur le regarda, hésitant à lui en dire plus. Il était déjà allé bien loin en souvenir de leurs vieilles relations. Il ajouta pourtant :

— Naturellement je ne les connais pas ces papiers. Ils ont été emballés tout de suite et expédiés sur Londres. Ce qui a causé votre arrestation, Head, c'est un message téléphonique venu de Scotland Yard pendant que vous étiez dans la cellule de la femme Bauer.

— Alors je ne pourrai pas voir ma femme? — demanda Head d'une voix désolée.

— Ce sera peut-être difficile, mais comme vous ne serez pas mis en accusation régulière avant demain matin, je verrai si je puis vous procurer une entrevue. Avec vous on amènera devant le juge, l'homme qui a visité Trellis House ce matin. On n'a pas eu de peine à le trouver. D'ici il était allé tout droit chez les Pollit. Ah ! vous me comprenez, je vois. Madame Pollit est l'amie de cette vieille Allemande. Je n'ai jamais pu la souffrir, cette bonne des dames Otway. Quand je la voyais passer devant mes fenêtres je disais souvent à ma femme : « Encore une qui ôte le pain de la bouche à une brave Anglaise sans place. » Et j'avais joliment raison ! Maintenant, mon pauvre Head, il va falloir que je vous fouille. C'est le règlement, vous savez...

Alfred Head baissa la tête docilement.

— Je sais, et ça m'est bien égal puisque je suis innocent.

Mais le nom de Pollit prononcé à l'instant, lui avait fait passer un frisson dans les moelles. Si Pollit disait tout, son affaire, à lui, était claire !

XXVII

Après que la porte se fut fermée derrière Alfred Head, Anna Bauer resta longtemps immobile sur son banc. Tout ce que son esprit terrifié semblait garder de cette affreuse entrevue, c'était ce que cet homme lui avait appris concernant Jervis Blake.

Alors lui apparut avec une éblouissante clarté le souvenir de Rose Otway, entrant dans sa cuisine, blanche comme un linge et lui disant d'une voix éteinte : « Anna, on va lui couper le pied ! » Un instant la jeune fille était restée là, debout, silencieuse et tragique dans sa désolation, les yeux secs et les traits contractés. Puis, brusquement la détente s'était produite, cette détente qui seule empêche l'extrême douleur de devenir folie. Se jetant dans les bras de sa vieille bonne, l'enfant s'était abandonnée à la violence de ses sanglots, jusqu'au moment où l'arrivée de sa mère l'avait obligée à se ressaisir.

Et la mémoire d'Anna Bauer, étrangement surexcitée, lui

retraça avec une extraordinaire précision, tous les événements qui s'étaient succédé depuis cette scène, et surtout le mariage dans la chambre du blessé, et l'injonction de Sir Jacques Robey lui défendant toute manifestation de chagrin durant cette poignante cérémonie. On l'avait regardée, elle, la vieille bonne de la mariée, avec une bienveillance évidente. Qu'eût-on pensé, qu'eût-on dit, que lui eût-on fait, si la vérité, l'horrible vérité avait été connue !

Elle se rappela aussi les jours affreux après l'opération ; les nuits sans sommeil de sa chérie qu'elle avait dû suivre dans ses vagabondages fiévreux, pieds nus, à travers la maison, la suppliant de rentrer dans sa chambre et dans son lit, après avoir réchauffé quelques instants ses membres glacés près du feu rallumé de la cuisine.

C'était elle, toujours elle qui avait obtenu un soporifique de Sir Jacques Robey auquel elle avait dû révéler cette dangereuse surexcitation de la pauvre fiancée, c'était elle enfin qui bien plus et bien mieux que la mère, avait graduellement ramené le calme, le courage et l'espoir dans le cœur de « son enfant ».

Et voilà qu'elle se trouvait en face de cette épouvantable révélation. Elle, Anna Bauer, qui avait tenu entre ses bras Rose encore toute petite fillette, qui l'avait chérie, dorlotée pendant dix-huit années, elle était la cause directe, certaine du malheur affreux qui avait fondu sur cette jeune existence ! Ah ! si c'était vrai, si elle avait fait cette chose abominable, alors en vérité, elle méritait l'échafaud, elle méritait d'être pendue ! Mieux valait cent fois la mort, que l'agonie qui la torturait si jamais, elle vivante, sa chérie apprenait la vérité !

Soudain la porte s'ouvrit et un geôlier entra, un plateau à la main. Il lui apportait du café, du lait, des tranches de viande, du pain.

Il posa le repas sur le banc auprès de la vieille femme, en disant :

— Voilà pour vous. Votre maîtresse, madame Guthrie, nous a priés de vous donner du café au lieu du thé. Elle a dit que vous aimeriez mieux ça.

A ces mots, Anna éclata en sanglots. Avec bonhomie, l'homme ajouta :

— Allons, allons, calmez-vous et essayez de manger. Peut-être, après tout, les choses ne tourneront pas si mal pour vous. On dit bien que vous gardiez dans votre chambre assez de dynamite pour faire sauter la moitié de Witanbury. Mais il y en a beaucoup aussi qui croient que vous ne saviez pas que c'était des bombes, et alors, si c'est prouvé, on vous relâchera et vous pourrez rentrer dans votre satané pays. En tout cas, on vous traitera justement, vous pouvez être tranquille. Seulement il ne faut pas vous abandonner. Voilà toujours un bon souper ! Allez-y !

Et comme elle le regardait sans parler, il ajouta :

— Pour sûr qu'on ne vous nourrira pas comme ça à la prison de Darnefort.

Et comme elle ne semblait pas le comprendre, il reprit :

— Darnefort, c'est là qu'on vous transportera demain pour y attendre la prochaine session des assises.

— Ah ! — fit-elle d'une voix sourde.

— Prenez votre temps pour le souper, — fit-il. — Je ne reviendrai pas avant une heure.

Et sortant de la pièce, il verrouilla la porte derrière lui.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, Anna ne se sentit aucun désir de manger. Elle se versa seulement une tasse de café et l'avala d'un trait, sans sucre ni lait. Ce breuvage amer sembla la réveiller, lui rendre des forces, surtout lui donner une extraordinaire compréhension de ce qui lui restait à faire.

Le jour tombait, mais la chambre était encore assez éclairée pour qu'on distinguât tout ce qui s'y trouvait. La vieille servante regarda autour d'elle avec une singulière attention. Au plafond, elle remarqua l'appareil d'éclairage solidement scellé au plafond ; devant elle, la chaise sur laquelle sa maîtresse s'était assise durant sa visite. Enfin, sur le banc, le rouleau d'ouvrage au crochet qu'elle avait apporté de Trellis House.

C'était une large bande de guipure en gros fil écru, destiné à garnir un dessus de table pour la salle à manger de mistress Jervis Blake. Le travail était presque achevé et la bande

avait près de trois yards de long. C'était un ouvrage admirablement fait, d'une solidité à défier bien des blanchissages successifs. Il était soigneusement roulé, afin de garder toute sa fraîcheur jusqu'à la fin. D'une main tranquille, Anna Bauer enleva l'épingle qui le retenait et le déroula lentement.

Oui vraiment, c'était du beau travail, un peu grossier peut-être, mais pour le linge de ménage, miss Rose n'aimait pas la guipure trop fine.

De ses deux mains elle tira de toutes ses forces sur le premier yard du rouleau défait. Comme cela résistait ! Et comme le point gardait bien sa forme ! Elle se rappela soudain quelle médiocre et lâche guipure sa maîtresse avait réussi à faire si difficilement sur ses indications à elle, Anna, il y avait dix-sept ans de cela !

Dix-sept ans ! que c'était loin !

Oui, cette guipure-ci résisterait à tout.

A peine si on aurait besoin... *après*... pour lui rendre sa beauté, de la mouiller légèrement, de la tendre sur un morceau de toile cirée, de la couvrir d'un bout de flanelle et de la repasser avec un fer à peine chaud...

XXVIII

Le même soir, à huit heures, Mr Reynolds et Mr Hayley, partageaient un court repas à Trellis House. A son grand ennui, James Hayley avait dû retarder son départ jusqu'au dernier train de Londres. Par ses soins, l'arrivée des locataires de sa tante avait été contremandée, leurs deux domestiques casés dans le voisinage et l'agent de police qui devait surveiller la chambre d'Anna Bauer, mise sous scellés, installé le mieux possible dans la même maison.

Madame Haworth avait bien trouvé une femme de ménage pour s'occuper du souper de ces messieurs, mais celle-ci, la femme d'un des appariteurs de la Cathédrale, s'était refusée à mettre les pieds dans la maison du crime, se bornant à apporter sur le seuil un plat de côtelettes aux pommes bouillies.

Mr Reynolds, moins méticuleux que son compagnon, et qui avait dû, d'ailleurs, se passer de lunch, trouvait cet impromptu très suffisant.

— Je ne doute pas, — fit-il entre deux bouchées, — que ce que vous me dites, Mr Hayley, concernant les qualités exceptionnelles de ménagère que possède la femme Bauer, ne soit absolument exact. N'empêche que c'est une créature très dangereuse, sur laquelle j'attends bien d'autres renseignements demain matin. Du reste, j'en sais déjà long. Vous aviez ici un véritable nid d'espions ; les ramifications du complot s'étendaient sur tous les villages de la côte sud-ouest. Vous ignorez, j'imagine, que cette « bonne vieille Anna » de madame votre cousine a une fille mariée à un Anglais?

— Vous voulez parler de Georges Pollit? — demanda Haylay levant la tête.

— Parfaitement. Le connaissez-vous?

— Oh ! seulement pour l'avoir tiré d'une assez vilaine affaire, l'an dernier, sur les instances de ma cousine. C'est une parfaite canaille.

— Ça oui, par exemple. Il a servi de boîte aux lettres à ce Hegner, l'homme qui se fait appeler Head et qui était si bien avec monsieur le Doyen. Or c'est ce respectable conseiller municipal qui était l'espion en chef de toute la contrée. Je crois que nous tenons tous les fils du complot. Chez l'Espagnol — vous savez ? celui qui est venu ici ce matin — dans sa chambre d'hôtel de Southampton, nous avons trouvé parmi ses rares papiers, l'adresse de Georges Pollit. La boutique de ce dernier a été fouillée dans la journée, et on l'a cuisiné sans merci. Il en a avoué plus qu'il n'en faut pour faire pendre une douzaine de Hegner. Je suppose qu'on l'avait choisi parce que sa femme était Allemande...

Un violent coup de sonnette l'interrompit.

— Il va me falloir ouvrir la porte, puisque nous sommes sans domestique, — fit le diplomate.

Sur le seuil, il se trouva en face de sa cousine Rose, émue et essoufflée.

— Nous allions arriver à Londres, — dit-elle, — lorsqu'un ami de Jervis, rencontré dans le train, nous a raconté la terrible affaire de la pauvre Anna, ne se doutant pas du coup qu'il

me portait. Nous avons pris le premier train pour rentrer ici, pour savoir la vérité et venir en aide à ma chère nourrice... Car enfin, James, vous savez bien qu'elle ne peut pas être coupable ! Une telle accusation est absurde ! Je veux aller à elle tout de suite, pour la réconforter, pour la consoler... J'ai tant de chagrin de ce qui lui arrive...

Et les larmes montèrent aux yeux de la jeune femme.

— Voulez-vous entrer un moment, Rose? — répondit Hayley, le cœur un peu serré de voir sa cousine, malgré sa peine, si délicieusement transformée par le reflet de son bonheur intime.

Il ajouta :

— Et où est votre mari?

— Chez les Robey. J'ai préféré venir ici seule.

Ils entrèrent dans la salle à manger.

— Mr Reynolds, ma cousine madame Blake.

La présentation faite, il reprit :

— Je crains que vous n'ayez à traverser une bien cruelle épreuve, Rose. La culpabilité d'Anna Bauer est absolument certaine.

— Eh ! bien, moi, je suis sûre qu'elle est innocente, — s'écria la jeune femme avec un accent d'ardente conviction.

Et regardant Mr Reynolds bien en face, elle ajouta :

— Vous comprenez, monsieur ; je connais Anna depuis ma petite enfance et je la connais bien à fond...

Mais comme les deux hommes, le visage assombri, gardaient le silence, elle se sentit glacée d'un doute subit :

— Est-ce donc si grave que cela? — demanda-t-elle d'une voix troublée.

— Nous le craignons, — fit l'inspecteur de la sûreté.

— Oh ! alors, James, obtenez au moins qu'on me la laisse voir un moment, ce soir encore.

Et se tournant vers l'inspecteur chez qui il lui semblait trouver plus de sympathie, elle ajouta :

— Si vous saviez, monsieur, ce qu'Anna Bauer a été pour moi pendant dix-huit ans, surtout durant la terrible épreuve que je viens de traverser, vous comprendriez pourquoi je dois faire tout, tout au monde pour elle !

— Nous allons voir, madame, — répondit Mr Reynolds, — si une entrevue est encore possible ce soir. Demain, après la mise en accusation elle ne serait sûrement pas accordée.

Ils gagnèrent à pied, tous trois, la place du Marché. Malgré l'heure tardive, de nombreux groupes stationnaient sous le porche de l'Hôtel de Ville.

A quelque distance de la mairie, James Hayley, peu soucieux de faire attendre sa cousine au milieu de ces bruyants commérages, lui dit brusquement :

— Mieux vaut rester ici quelques minutes, Rose, en compagnie de Mr Reynolds, tandis que je m'informerai de la situation exacte.

Il les avait à peine quittés, debout et isolés sous le firmament étoilé, que Rose Blake, sentant d'instinct plus de sincère commisération chez cet étranger que chez son cousin, demanda courageusement :

— Et qu'est-ce qui vous fait croire, monsieur, que notre vieille Anna est une... — Elle s'arrêta, comme si elle ne pouvait prononcer le mot d'*espionne*.

— Je vais vous dire, madame, — répondit l'inspecteur, — ce qui m'a convaincu de sa culpabilité. Ce fait, si capital, je vous prie de le garder pour vous. Je n'en ai rien dit à Mr Hayley. Vous savez d'abord que dès le début de la guerre, ordre avait été donné de faire examiner par les bureaux du ministère, tous les télégrammes pour l'étranger. Or il se trouva que cent quatre dépêches envoyées à cent quatre adresses différentes... Vous me suivez bien, madame Blake ?

— Oui, — fit-elle, — je vous suis attentivement.

Mais elle se demandait en quoi tout cela pouvait bien concerner Anna Bauer.

— Ces cent quatre télégrammes étaient tous identiques quant au texte qui était invariablement : « Père pourra revenir vers le 14. Boutet l'attend. »

Rose le regarda sans comprendre. Où voulait-il en venir?

— Eh ! bien notre vieille bonne Anna Bauer a expédié un de ces télégrammes dans la matinée du 10 août. Elle avait dit à la buraliste qu'une dame rencontrée par elle dans la rue l'avait priée de l'expédier. On l'a surveillée pendant quelques

temps, mais le fait que votre mère l'avait eue si longtemps chez elle et la conservait malgré la guerre, lui valut le bénéfice du doute et l'on ne suivit pas l'affaire plus avant.

— Excusez-moi, monsieur, si je vous demande de m'expliquer en quoi l'envoi de ces télégrammes...

— Voici. Toutes ces dépêches étaient expédiées par des agents de l'Allemagne, domiciliés dans notre pays et chargés de signaler à leurs chefs le départ du Corps expéditionnaire anglais et son point de débarquement. Or nous savons que « Boutet » était leur mot de code pour « Boulogne ». Ce que nous ignorons encore c'est comment votre domestique avait pu obtenir le renseignement.

Brusquement Rose se rappela le jour où le major Guthrie était venu faire ses adieux à Treillis House. Alors, Anna... Un flot de dégoût mêlé de pitié et de honte pour cette malheureuse envahit tout son être. Pour la première fois en sa jeune existence, elle bénit l'ombre protectrice qui cachait sa rougeur.

Maintenant la pensée de revoir Anna lui faisait horreur. Elle répondit avec effort :

— Je vous comprends, monsieur.

— Dites-vous pourtant qu'en sa qualité d'Allemande, elle croyait peut-être faire là un acte héroïque.

Le temps passait et il semblait à Reynolds que l'attente avait duré plus d'une demi-heure, lorsque enfin il discerna la haute taille de James Hayley descendant les marches de l'Hôtel de Ville. A pas lents, il se dirigea vers eux et les ayant rejoints il regarda autour de lui pour voir si personne n'entendrait ses paroles.

— Rose, — dit-il enfin d'une voix toute changée, car il venait de passer quelques instants particulièrement pénibles pour un homme si ennemi de toutes les émotions vulgaires... — Rose... Anna Bauer est morte. Elle s'est pendue dans sa prison. C'est moi, avec le gardien, qui l'avons découverte. Un médecin, appelé aussitôt, a déclaré qu'il n'y avait rien à faire. Elle était morte depuis une heure...

Comme immobilisée par l'horreur et le chagrin, la jeune femme ne prononça pas un mot.

A cette minute même, un bruit singulier, rythmique et puissant à la fois, traversa l'espace libre, pavé de briques et déjà noyé d'ombre, qui s'étendait à leur droite.

— Qu'est-ce que c'est? — s'écria Mr Reynolds.

Mais à peine avait-il répété pour la seconde fois « Qu'est-ce que c'est? » qu'il discerna piqué dans la demi-obscurité çà et là, d'une lampe électrique, — une haute silhouette se dirigeant vers eux. Étrange apparition en vérité que cet homme, tantôt penché si bas qu'il paraissait ramper, tantôt se redressant d'un tel effort qu'il semblait bondir.

— C'est mon mari ! — cria Rose levant la tête.

Un rayon éclaira son visage en larmes et le montra comme illuminé d'une mystérieuse clarté intérieure.

— Vous savez, — ajouta-t-elle d'une voix ardente, — jamais il ne s'est aventuré si loin sans moi !

Et soudain, elle se mit à marcher, puis à courir à la rencontre du pauvre être mutilé dont les pas s'étaient faits plus lents.

Tout d'un coup, Hayley et Reynolds arrêtés, entendirent deux cris simultanés : « Rose ! » « Jervis ! » et les deux ombres déjà lointaines semblèrent se fondre en une seule...

MRS BELLOC LOWNDES

LE CINQUANTENAIRE DU ZEMSTVO

(1864-1914) [1]

Le Zemstvo (prononcez Ziémstvo), en Russie, est une Assemblée provinciale dont nos Conseils généraux ou plutôt les États provinciaux de l'ancienne France donneraient quelque idée. Il représente le pouvoir local en face du Gouvernement central, l'autonomie provinciale en face de l'absolutisme centralisateur. De création relativement récente (1864), il s'est développé, durant ces cinquante dernières années, au point de former aujourd'hui un organe indispensable à la vie de la Russie moderne, et, stimulé par l'étendue et la complexité croissante de la tâche, son rôle ne cesse de grandir. École d'administrateurs en contact permanent avec la population même, il a rendu des services dont l'heure est venue de dresser le bilan pour apprécier, dans les conditions de la lutte en Russie, l'importance des résultats acquis et l'effort encore nécessaire.

Le Zemstvo a formé des hommes d'État et des politiques dont l'expérience est une condition de progrès. Grandi au milieu d'obstacles de tous genres, le Zemstvo a créé une armée de travailleurs acharnés et convaincus, soldats obscurs, victimes de leur dévouement et de leur attachement à la liberté. Si la gestion des intérêts généraux a mûri les chefs et les a rendus plus aptes à la direction des affaires publiques, les difficultés, les épreuves, ont forgé des volontés fortes, résolues à faire triompher la cause populaire un jour ou l'autre. Élé-

1. Voir la note à la fin de l'article.

ment de progrès dans le passé et dans le présent, le Zemstvo apparaît, après cinquante ans de luttes, comme le champion d'un avenir meilleur.

Pour mesurer les bienfaits d'une institution de ce genre, il faut se représenter les conditions de sa tâche passée et le milieu social qu'elle avait à modifier.

Vers le milieu du XIXe siècle, la Russie était un vaste pays à peu près désert. Aujourd'hui même, la densité de sa population (7,7 habitants au kilomètre carré) est dix fois moins forte que celle de la France, elle-même bien inférieure à celle de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Belgique. Cette population clairsemée était presque tout entière formée de paysans. L'industrie commençait à peine et à l'heure présente encore les ouvriers sont pour la plupart des paysans ne vivant qu'une partie de l'année à la ville. Esclaves depuis des siècles, ces paysans avaient les mœurs et les habitudes des esclaves. Défiants, arriérés, ne sachant ni lire ni écrire, étrangers et même rebelles à toute notion d'hygiène et de médecine pour eux et leurs bêtes, ils vivaient et mouraient comme ces « animaux farouches » dont La Bruyère et Vauban nous ont laissé le tableau au XVIIe siècle.

Un décret du tsar Alexandre II, le 19 février/3 mars 1861, les a rendus libres. Mais cette liberté ne s'établit pas, chez un peuple, d'un trait de plume. Il y faut du temps, la pratique progressive, l'éducation. Qu'est-ce que cinquante ans dans la vie d'une nation? Notre propre expérience suffirait à nous le montrer et, en France, la troisième République a été préparée par les sept années de la première, les quatre années de la seconde et quatre révolutions. Ajoutez que la liberté concédée aux paysans russes fut plus apparente que réelle. Attachés à la glèbe par le décret d'affranchissement même qui, dans cet immense pays de culture extensive, n'accordait à chacun qu'un nombre beaucoup trop restreint d'hectares de terre, tenus envers l'État à un impôt de rachat qu'un récent oukaze a seulement aboli en ces dernières années, le paysan, après 1861, n'était libre qu'au point de vue formel de la loi : en fait il restait soumis à une dure servitude économique. L'État, se substituant aux propriétaires, le tenait en tutelle sinon en esclavage, le faisait surveiller, diriger par les fonctionnaires,

par la police, et ne lui donnait en échange ni avantages matériels, ni satisfaction supérieure. Chemins de fer et routes se développaient avec une extrême lenteur, les écoles, rares et mal tenues, n'enseignaient que le rudiment; encore appartenaient-elles presque toutes à l'autorité ecclésiastique. La population à peu près entière était illettrée. Que représentent même les chiffres officiels, fort sujets à caution? Quelques centaines de mille élèves pour une population approximative d'une centaine de millions ! Et cependant les paysans, sur ce point au moins, ne se montraient nullement réfractaires. On le vit bien dans les années qui suivirent l'affranchissement, quand les sociétés de paysans ne craignirent point de supporter d'assez grosses charges locales pour partager les frais des écoles. C'est donc au Gouvernement seul que doit incomber la responsabilité du retard de la Russie sur toute l'Europe civilisée dans le domaine de l'instruction primaire. N'était-ce pas aussi un reste de barbarie que l'absence de secours médicaux? Que pouvait un malheureux médecin de la ville, appelé par hasard dans un pays sans route, au milieu d'une population hostile et ignorante? Trouver asile chez le propriétaire le plus voisin qui, en l'hébergeant, se l'appropriait. Mortalité infantile, maladies endémiques, épidémies devaient sévir avec une intensité que l'absence de toute statistique empêche d'apprécier, mais qui ne pouvait manquer d'être effroyable. Un troupeau de paysans mal nourris, accablés de travail, décimés par les famines et les maladies, hier esclaves, asservis encore par une étroite ignorance, par leurs obligations et leurs préjugés, telle était en quelques traits la Russie de 1861.

Un oukaze du 1/13 janvier 1864 complète le décret d'affranchissement de 1861. A ces paysans désormais libres, au moins aux yeux de la loi, il faut une administration spéciale : ce sera le Zemstvo. Mais l'oukaze créateur du Zemstvo, plus libéral d'inspiration que le décret d'affranchissement lui-même, aboutit en réalité à des restrictions infinies. Issu de deux opinions opposées chez les gouvernants d'alors, il ne représente qu'une moyenne entre les tendances nouvelles et l'esprit conservateur. Seuls, les « gouvernements » ou provinces de la Russie d'Europe devaient avoir un Zemstvo. En Russie d'Europe même, les provinces frontières n'y auront pas droit. Ainsi sur

les 50 gouvernements entre lesquels est partagée la Russie d'Europe au point de vue administratif, 34 seulement — ceux du centre, voisins de Saint-Pétersbourg et plus faciles à surveiller — furent alors dotés de cette assemblée provinciale. Encore l'établissement du Zemstvo n'eut-il pas lieu dès 1864 et partout à la fois. Dix ans se passent entre la fondation des dix-neuf premiers Zemstvos en 1865 et le 34e en 1875. Un 35e dans la Russie du Sud ne dure que six ans (1876-1882) ; il faudra vingt ans et la Révolution de 1904-1905 pour amener un nouveau développement de l'institution. Six provinces de l'Ouest et du Sud en furent jugées dignes en 1911 ; trois autres à l'Est et au Sud-Est en 1913, soit aujourd'hui (1914) un total de 43 Zemstvos.

Ainsi après cinquante ans d'efforts, d'immenses territoires restent privés de toute représentation locale : ce sont les anciennes provinces de Lithuanie et de Pologne, une partie de la Petite Russie, le Caucase, le Nord, et, en Asie, le Turkestan et la Sibérie entière. En superficie le Zemstvo ne s'étend guère que sur un tiers de l'empire russe et il n'atteint pas plus des deux tiers de la population totale. Cent millions d'individus à peine relèvent de son autorité sur un ensemble de 150 à 200 millions d'habitants.

Borné à une partie de la Russie, le Zemstvo jouit-il au moins, dans ces limites, d'une pleine autonomie, d'une complète liberté d'action? En aucune manière. Ni son recrutement, ni sa compétence, ni ses pouvoirs exécutifs ne le lui permettent.

Son mode d'élection a changé deux fois : l'oukaze du 1/13 janvier 1864 a été modifié le 12/24 juin 1890 au point d'altérer complètement l'esprit de l'institution primitive, et le Règlement de 1890 est encore en vigueur à l'heure actuelle. En 1864, au lendemain de l'Affranchissement, dans un pays de propriété foncière individuelle ou collective (l'Assemblée des paysans), seule la quantité de terre servait de base d'appréciation pour le cens électoral exigé. Les élections étaient à deux degrés. Des représentants élus de propriétaires fonciers, de propriétaires citadins et de marchands, enfin de paysans choisissaient leurs députés dans chacune de ces trois catégories. Les non propriétaires, fermiers, locataires, restaient privés de droits, mais les possesseurs d'un cens inférieur à celui prévu par le

Règlement pouvaient, en s'associant, réunir le taux légal et faire entendre leur volonté. Ainsi compris, le Zemstvo devenait une assemblée de propriétaires où les grandes fortunes terriennes l'emportaient, sans cependant écraser les autres. Les choses demeurèrent en cet état une quinzaine d'années.

Le 1/13 mars 1881, le tsar Alexandre II fut assassiné. Une réaction acharnée ne tarda pas à se manifester dans le Gouvernement. Le 30 mai/11 juin 1882 se formait le triumvirat omnipotent, célèbre par ses idées rétrogrades et son influence néfaste à toute idée libérale : M. N. Katkof, rédacteur d'un journal réactionnaire de Moscou, K. P. Pobiédonostsef, procureur général du Saint-Synode, et le comte D. A. Tolstoï (simple homonyme de l'écrivain), ministre de l'Instruction publique. Celui-ci songeait même à supprimer le Zemstvo quand il mourut en 1889. Son dessein lui survécut dans le Règlement de 1890.

Désormais ce n'était plus la terre, la propriété qui servait de base au cens électoral et ouvrait ainsi la porte à une certaine représentation populaire, mais la caste, la classe. Les électeurs seront divisés en nobles, non nobles et paysans. Aux premiers, dont les terres diminuent sans cesse, seront attribués 548 représentants ; aux seconds 1 270, aux millions de paysans, à l'énorme majorité des électeurs, 3 175.

L'iniquité d'un tel partage est soulignée par ce fait qu'aucune révision des terres, revenus et produits divers n'ayant été faite de 1864 à 1890 et de 1890 à nos jours, les changements les plus considérables ont été négligés. La terre, a peu près seule source de profits en 1864, perd aujourd'hui de sa valeur par le développement intense de l'industrie, par la ruine rapide de la noblesse foncière, par l'émigration paysanne. De plus, est-il nécessaire de prouver que nobles et non nobles, à la ville ou à la campagne, ont les mêmes intérêts et sont soumis aux mêmes conditions? Enfin, que dire d'une assemblée où un député aristocrate représente trois nobles et un député paysan (car les députés doivent appartenir à la classe qu'ils représentent) trois mille paysans ! Et ce n'est pas tout : au lieu des libres élections paysannes d'autrefois, le Gouvernement impose aujourd'hui ses candidats soutenus par ses agents officiels, et, quand, maître du Zemstvo par les voix de

la noblesse jointes à une partie de celles des paysans, il redoute encore des décisions trop libérales, il dispose de nombreux moyens de les arrêter. Depuis le 12/24 juin 1889 les *Zemskié natchal'niki*, sortes de juges de paix à pouvoirs étendus, nommés par le Gouvernement dans chaque province, peuvent opposer leur veto en maintes occasions. S'agit-il de budget, de nominations de fonctionnaires, de résolutions importantes? Le gouverneur général de la province, représentant du tsar et, comme lui, absolu, s'oppose aux choix du Zemstvo, casse ses décisions comme contraires au bon ordre.

Contre ce fonctionnaire, véritable maître de la province, que peuvent les membres d'une assemblée suspecte de tendances subversives? En appeler au premier département du Sénat? Mais le Sénat, fondé par l'autocrate Pierre le Grand en 1711, et à peine modifié depuis deux siècles, est nommé lui-même par le tsar ; ses membres ne sont pas inamovibles et ses arrêts restent toujours en vigueur. Après des années de procédure, si son verdict apparaît ou contraire à d'autres sentences antérieures, ce qui arrive souvent, ou seulement injuste, faudra-t-il avoir recours au Conseil d'État, docile instrument dans la main des ministres, aux ministres eux-mêmes, prêts à soutenir leurs créatures? En réalité le Gouvernement, qui s'était toujours réservé un droit de surveillance sur le Zemstvo, a renforcé sa tutelle en 1890 au point de transformer cette assemblée à demi libre en une coterie de classe et à l'étrangler par l'arbitraire de ses agents toujours agressifs, souvent acharnés contre l'esprit réformateur de cette représentation pseudo-populaire.

Restreint en nombre, faussé dans ses élections et gêné dans l'exécution de ses desseins, le Zemstvo sait-il au moins avec netteté ce qui relève de sa compétence et ce qui dépasse ses attributions? Pourra-t-il ainsi éviter tout conflit avec une autorité jalouse de son pouvoir discrétionnaire?

Les règlements ne sont pas clairs sur ce point, et, soit impossibilité de prévoir les mille aspects divers et changeants de la vie, soit dessein de provoquer des conflits par des compétitions dont l'issue ne saurait être douteuse, le pouvoir central a négligé de fixer des limites rigoureuses à son action. En principe, les affaires communes à tout l'empire reviennent à l'État.

Mais, sauf la politique extérieure, la guerre et la marine, rien n'est plus malaisé à définir. L'instruction publique, l'hygiène sociale, le cadastre, les routes sont-elles du domaine commun ou particulier? Reviennent-elles au budget de l'État ou à celui du Zemstvo? Et même là où la loi ou la pratique les réserve soit à l'un, soit à l'autre, la collaboration ne peut-elle, ne doit-elle pas être commune? En ce cas, dans quelle mesure et sous quelle forme?

Le Zemstvo a essayé de résoudre le problème en se chargeant du plus gros poids possible d'affaires générales : instruction publique, médecine et hygiène, assistance publique, organisation du travail, améliorations matérielles, il a revendiqué la plus grande part possible de la vie sociale. Il a beaucoup entrepris, beaucoup tenté. Examinons ce qu'il a réalisé.

Ses efforts ont porté sur deux points principaux : l'instruction publique et la médecine. Tantôt l'une, tantôt l'autre a reçu les plus gros subsides; mais toujours ces deux services ont, à eux seuls, absorbé la plus forte part des ressources du Zemstvo; c'est qu'ils étaient aussi les plus négligés et les plus urgents à développer.

En 1864, au moment de la création du Zemstvo, il y avait des écoles paroissiales tenues par le clergé ou ses ressortissants et, dans certains villages, des écoles de rudiment. Les maîtres étaient des curés de village, des diacres, d'anciens soldats, de futurs prêtres faisant une ou deux années de stage. Pour école on prenait l'église ou une grange, ou une izba abandonnée. En Russie où le ministère de l'Instruction publique est le plus mal doté et le plus rétrograde de tous, la situation était telle que le Gouvernement sentit la nécessité d'une réforme. Pobiédonostsef, procureur général du Saint-Synode, vers 1884 voulut développer les écoles primaires religieuses. En 1891, les écoles élémentaires leur étaient rattachées. Depuis cette époque le Gouvernement n'a fait qu'augmenter ses crédits aux écoles que nous appelerions « libres ». Malgré cet appui et ces subsides officiels, l'école primaire religieuse n'a cessé de décroître. Ce n'est pas seulement parce que le Zemstvo a diminué sa contribution : les allocations toujours croissantes du ministère auraient compensé largement ce déficit, c'est que le Zemstvo n'a cessé de multiplier et d'amé-

liorer ses propres écoles, si bien qu'aujourd'hui ce sont les écoles du Zemstvo qui l'emportent à tous points de vue et, qu'un jour prochain, elles seront seules à représenter l'instruction primaire en Russie. En cinquante ans leur développement a été si rapide qu'au lieu de l'ignorance générale de 1864, une loi de 1908 a posé le principe de l'instruction générale, que la proportion des illettrés est tombée de plus de moitié, et qu'on peut entrevoir, dans quelques années, une ère nouvelle où la Russie presque entière saura lire et écrire.

Et cependant les difficultés n'ont pas manqué dans le passé et peut-être redoublent-elles aujourd'hui. Contre l'école du Zemstvo se dressent : l'école libre; le ministère de l'Instruction publique qui, non content de la surveiller et de la gêner, cherche à l'absorber en la prenant à son compte ; le ministère de l'Intérieur qui la tient pour suspecte et lance sa nombreuse police contre maîtres, instituteurs et défenseurs divers; enfin, les particuliers, les nobles, parfois, plus rarement, les paysans fanatisés ou trompés. Et cependant le Zemstvo avait à lui en 1911, 35 000 écoles primaires; sur son budget global, pour 1914, de près d'un milliard (300 millions de roubles), le tiers, 100 millions de roubles ou 265 millions de francs, est consacré à l'instruction publique. Qu'on mette en comparaison le budget global de l'empire de 9 à 10 milliards de francs (9 milliards, 275 millions) dont 644 millions, soit 1/15e, vont à l'instruction publique, et qu'on juge qui, en Russie, du Gouvernement ou du Zemstvo, a bien mérité du peuple.

Les paysans prêtent volontiers leur concours à l'œuvre qu'ils sentent nécessaire. Après l'Affranchissement, leurs sociétés ont soutenu l'école ; ils n'ont cessé d'en entretenir les locaux, ils supportent des impôts pour son développement. Ce n'est pas d'eux qu'en général vient la résistance. Les maîtres et maîtresses primaires (celles-ci déjà en majorité et en progression constante) les aident d'un appui efficace. Si l'école n'a que trois ans de cours, cinq à six mois réguliers en moyenne par an, il faut mettre à profit le mieux possible cette trop courte durée ; il faut tâcher de la prolonger ou d'en compléter l'insuffisance. Mais que d'obstacles à cette œuvre si utile et pourtant si dangereuse aux yeux du Gouvernement? Instituteurs, institutrices se préparent dans des

séminaires qui correspondent à nos Écoles normales ; la plupart de ces établissements appartiennent à l'État ou au clergé, le Zemstvo n'en possède qu'un très petit nombre (cinq). Le désir d'aller au peuple, de consacrer sa vie aux masses populaires entraîne aussi d'anciennes élèves de l'enseignement secondaire vers l'école de village. Tout ce personnel jeune, actif, sent le besoin d'une culture plus étendue et d'un constant perfectionnement. C'est alors que les difficultés commencent. Des cours pédagogiques organisés par le Zemstvo sont interdits ; l'autorisation, longtemps sollicitée, arrive trop tard. Si le ministère tolère quelques réunions de ce genre, vite ses agents interviennent, défendent telles leçons, telle communication, poursuivant les audacieux qui ont osé se rendre, en décembre 1913, à un congrès national pédagogique à Saint-Pétersbourg ! Les comptes-rendus, soumis à la plus stricte censure, ne peuvent souvent être imprimés, à plus forte raison distribués. Cours de vacances, excursions collectives, toute assemblée tendant à rapprocher ces intellectuels au courant de la vie paysanne, est suspecte, limitée, presque impossible. Mais la poussée commune est si puissante que les barrières, loin d'arrêter le flot, concentrent et redoublent ses forces.

Un généreux donateur, A. L. Chaniavskii, fonde à Moscou, en 1909, une Université populaire. L'édifice seul coûte près d'un million et déjà il est débordé : 1 100 inscriptions la première année, 35 professeurs et 29 cours sont remplacés en 1913 par 3 669 étudiants, avec 129 professeurs et 148 cours. La bibliothèque de 60 000 volumes est si insuffisante qu'il faut l'agrandir au plus tôt. Des instituts et laboratoires de physique, de biologie, un vaste auditoire commun, etc., sont prévus. Ce sont les bourses des Zemstvos, le personnel des Zemstvos qui soutiennent en partie l'institution. Comment les intellectuels du Zemstvo se contenteraient-ils des seules ressources du village ? La bibliothèque de l'école primaire ne peut contenir que les livres autorisés par le ministère d'après des catalogues surannés et soigneusement expurgés. De fréquentes perquisitions administratives entraînent la saisie des ouvrages et souvent du bibliothécaire, l'instituteur ou l'institutrice bénévole. Cours du soir, cours du dimanche, lec-

tures, conférences, tout est soumis à la plus étroite censure et le plus souvent interdit..

Le Règlement des écoles primaires, date du 25 mai/6 juin 1874 et il a été élaboré par le réactionnaire célèbre, le ministre de l'Instruction publique, A. D. Tolstoï. Celui-ci s'était contenté de 176 inspecteurs ou commissaires de surveillance ; il y en avait 500 (489) en 1908 ; ils sont aujourd'hui près de 800 (784). Eux seuls connaissent de la partie scolaire, eux seuls acceptent ou refusent les candidats que propose le Zemstvo, eux seuls accordent tout congé. Le Zemstvo paie, l'inspecteur et le ministre décident. L'inspecteur est, dans le domaine de l'école, un maître aussi absolu que le gouverneur général d'une province dans son « gouvernement ». Vexations innombrables de l'autorité directe, perquisitions domiciliaires, poursuites, emprisonnement, exil, l'instituteur primaire du Zemstvo supporte tout parce qu'il est soutenu par l'idée de travailler au bien du peuple. Le Zemstvo donne ses ressources, le paysan sa patience et sa bonne volonté, l'instituteur son labeur, son abnégation, sa vie, et les forces de réaction viennent échouer contre cette puissance de développement et de vie qui a fait passer la Russie des ténèbres de l'ignorance à la demi-lumière d'aujourd'hui, en attendant la pleine clarté de l'avenir.

S'il reste beaucoup à faire, malgré de notables progrès, dans le domaine de l'instruction publique, la tâche est plus pressante encore pour la médecine. On imagine aisément qu'une population de 100 millions de paysans a quelque besoin de soins médicaux, mais il est plus difficile à un Européen, habitant de pays occidentaux, de se figurer l'état exact des villages russes : de pauvres chaumières de bois et de paille, couvertes d'un toit de zinc chez les plus riches, abritent des familles entières, confinées dans une seule chambre au sol de terre battue, au poêle de maçonnerie, sur lequel, l'hiver, s'entasse pêle-mêle toute la maisonnée. Les villages sont à des lieues les uns des autres, reliés par de mauvais chemins remplis de neige et de glace l'hiver, de boue et d'eau au dégel, d'une poussière aveuglante l'été. Pendant la sécheresse persistante, à la moindre imprudence, des villages entiers flambent et ruinent les habitants.

Des fléaux, inconnus aujourd'hui en France, sévissent sans cesse sur ce pays arriéré : la famine, terreur des paysans

de l'ancienne France, apparaît encore dans la Russie du XXe siècle. En 1891 elle atteint 29 provinces ; en 1898, 18 ; en 1901, 20 ; en 1906, 49 ; en 1911, 25. Elle traîne à sa suite des maladies redoutables : le scorbut, plusieurs sortes de typhus, entre autres la fièvre exanthématique, résultat de la misère et de la saleté, disparue de France au commencement du XIXe siècle, et qui fait 33 p. 100 de victimes parmi les médecins russes. Des organismes affaiblis, des conditions de vie déplorables offrent un terrain favorable à toute maladie. Que dire s'il s'agit d'une épidémie? Le choléra remonte les fleuves, vide les campagnes, atteint les villes.

Famines ou épidémies sont des phénomènes exceptionnels ou temporaires : à côté d'eux subsistent des causes permanentes de désastres : l'effroyable mortalité infantile, la tuberculose, l'alcoolisme et ses suites (jusqu'à la guerre actuelle, l'État avait le monopole de l'alcool et s'enrichissait aux dépens de la santé publique), la syphilis. Contre tant d'ennemis coalisés, que peuvent les quelques dizaines de millions distribués chaque année par le Gouvernement? Ce n'est pas de secours charitables plus ou moins bien répartis qu'il s'agit, mais d'une lutte constante, attentive, efficace contre le danger. Le Zemstvo a eu l'honneur d'assumer cette tâche et d'en comprendre petit à petit les conditions nécessaires. Lui aussi a d'abord tâtonné, s'est souvent perdu en rivalités entre le Zemstvo de la province et ses sous-sections, les Zemstvos d'*ouyèzdes* c'est-à-dire de districts ou de départements. Mais l'expérience a fini par lui apprendre la seule voie de salut. Ce n'est pas d'envoyer, comme le pratique encore le Gouvernement dans les provinces sans Zemstvo, des missions temporaires, des médecins à fonctions limitées, mais d'organiser une aide permanente, fixe et aussi rapprochée que possible de la population. De petits hôpitaux de campagne ont été multipliés pour éviter aux paysans malades de longs, fatigants et coûteux déplacements ; des hôpitaux spéciaux dans les centres importants et les villes, les complètent. Des laboratoires et un bureau central à la capitale de la province, coordonnent les renseignements, permettent une étude suivie et méthodique des maladies ou des épidémies les plus fréquentes. Des sessions de médecins par département, par province,

parfois des congrès nationaux, étendent ce système à tout le pays. La société qui porte le nom du grand chirurgien russe Piragof organise, au besoin, ces assises générales ; mais tout le système repose sur la petite unité médicale.

Dans ces hôpitaux de campagne, un médecin auquel le Zemstvo donne environ 4 000 francs (1 500 roubles) par an, reçoit chaque jour une centaine de visites. Il est assisté d'un *fel'dcher*, infirmier ou officier de santé et d'une ou deux infirmières. Dans les provinces les plus menacées, un médecin spécialiste leur est adjoint, payé au double ; souvent à la ville, parfois dans les villages, une accoucheuse complète le personnel. Les malades trouvent un lit en cas d'urgence, des remèdes à très bas prix, des consultations gratuites. En cas de nécessité, l'hôpital le plus voisin les hospitalisera. La médecine seule coûte au Zemstvo 80 millions de roubles ou plus de 200 millions de francs par an. Mais, ainsi comprise, elle a rendu de tels services que la population entière lui doit une juste reconnaissance. Elle a enrayé ou éteint des épidémies terribles, combattu les maladies endémiques, fait pénétrer les premières notions d'hygiène dans la masse paysanne, sauvé des milliers de vies en Russie et protégé l'Europe de la contagion.

Si l'homme des campagnes ne sait pas préserver sa propre personne des maladies qui attaquent sa santé, combien plus ignorant encore se montre-t-il pour son bétail. Ce n'est qu'après la loi de 1879 ordonnant l'abatage immédiat des animaux pestiférés que le Zemstvo a cherché quelques remèdes à une navrante situation. En 1890, il commençait la vaccination du bétail contre la peste de Sibérie, qui atteint surtout les chevaux (principale ressource du paysan russe), et contre la morve. En 1900 il fondait des cliniques pour animaux à l'imitation des hôpitaux de ville et de campagne ; il installait quelques laboratoires bactériologiques. Mais sur ce domaine, bien plus encore que pour la médecine, la tâche reste immense. Cependant il convient de marquer les progrès réalisés.

A défaut de l'assurance obligatoire du bétail, pratiquée seulement par une dizaine de Zemstvos, à défaut d'un réseau de lazarets, les vétérinaires sont de plus en plus nombreux et multiplient leurs visites. En 1870, les 34 Zemstvos n'en avaient que 22 à leur service : vétérinaires et assistants sont aujour-

d'hui plusieurs milliers et n'ont qu'à suivre la méthode de travail sur place, d'observations coordonnées, de résultats patients et sûrs, que leur ont tracée leurs collègues plus avancés, les médecins de Zemstvo.

Collaborateur du vétérinaire dans l'assistance du paysan, l'agronome peut rendre, lui aussi, d'appréciables secours dans les campagnes ; mais sa tâche est délicate et complexe. Avant tout, il faut se rendre compte de la situation particulière, des conditions de l'exploitation et des améliorations nécessaires. Une enquête préliminaire s'impose et des statistiques rigoureuses permettent, seules, d'envisager le présent et ses besoins. Or une statistique, même limitée, est toujours malaisée à établir. Que dire si elle porte sur un ensemble de faits différents? Ajoutez que les statisticiens du Zemstvo ne sont pas toujours préparés à leur difficile besogne par un rigoureux entraînement scientifique, qu'ils n'agissent pas de concert, que les paysans, défiants et soupçonneux, ne répondent pas toujours avec empressement et exactitude. A ces causes générales s'ajoutent les persécutions du Gouvernement, qui, depuis une loi du 8/20 juin 1893, prétend limiter les opérations statistiques à un simple cadastre, base d'impôt foncier, et ne peut souffrir l'immixtion d'intellectuels dans les affaires des paysans. Du simple garde champêtre au gouverneur général de la province, chacun fait obstacle au malheureux statisticien qui veut connaître l'état exact des cultures et des revenus à la campagne. Dans de pareilles conditions, le relevé, même imparfait, d'un département, exige une année, celui d'une province plusieurs. Enfin les renseignements obtenus et centralisés au Zemstvo de la province, *l'ouprava* ou administration du Zemstvo peut engager tel ou tel nombre d'agronomes.

Il n'y en avait qu'un seul pour les 34 Zemstvos en 1877; les 43 Zemstvos en possèdent aujourd'hui chacun 100 à 150 en moyenne. Ils tendent, eux aussi, à constituer de petites unités territoriales avec conseils et congrès, bureau central d'informations et magasins généraux de machines agricoles, de semences et de produits divers. Le Zemstvo qui ne donnait pas 2 millions de francs pour l'agronomie en 1893, lui a consacré 25 millions en 1910, et ces chiffres doivent augmenter

rapidement avec le développement de la culture maraîchère, du jardinage, de l'élevage, etc.

Le mouvement de transformation agricole est même si rapide en ces toutes dernières années, que le Zemstvo seul ne suffit plus à le soutenir. Il ne peut qu'encourager et instruire les chefs de cette armée nouvelle qui, enflée de ses premiers succès, conçoit les plus vastes espérances. Cette poussée qui sera formidable si elle se montre, à l'épreuve du temps et des circonstances, aussi solide et résistante que rapide et entraînante à ses débuts, c'est la coopération. Elle trouve en Russie un terrain particulièrement favorable. De tous temps les paysans russes se sont associés contre les difficultés de la colonisation, contre les risques de pertes de terre ou d'argent. Pendant des siècles, la responsabilité collective du *mir* ou assemblée de village leur a donné le sentiment de solidarité. Les ouvriers, les artisans, ont fondé des *artels* ou associations de forces avec travail et bénéfice en commun. Les esprits sont donc pliés à cette conception d'un labeur collectif. Mais le même mot s'applique à des institutions bien différentes : caisses de prêts, caisses d'épargne s'appellent coopératives au même titre que les sociétés de production ou de consommation. L'ignorance des uns ne cherchant que des avances non remboursables, l'impéritie des autres, administrateurs naïfs et imprévoyants, le manque général de ténacité et d'obstination causeront bien des déceptions et de graves revirements. Pourtant, malgré tout, il n'est pas possible de négliger ni même de traiter à la légère un mouvement qui, accéléré par les événements politiques de 1905, a produit aujourd'hui plus de 25 000 coopératives et plus de 9 millions de coopérateurs. Si les laitiers et bouchers de Sibérie forment des coopératives de production sur le type danois, les paysans de Petite-Russie des associations pour la pratique des méthodes américaines de culture, si les sociétés entre ouvriers des grandes villes, les sociétés de crédit dans les campagnes se multiplient, c'est qu'un besoin général se fait sentir. Le paysan souffre de ce manque de terre, en partie créé par l'Affranchissement de 1861, et que tous les palliatifs gouvernementaux n'arrivent pas à masquer ni à guérir. La Banque des Paysans, qui a consenti des avances, se fait, depuis la réaction de ces dernières

années, de jour en jour plus âpre dans ses poursuites et ses saisies. Un mécontentement général se laisse percevoir chez les paysans comme chez les ouvriers. Le Zemstvo témoigne de son désir d'assistance à la coopération. Il a créé des cours d'économie politique, d'administration, de comptabilité ; il prépare un personnel plus apte à servir efficacement les intérêts de tous. Mais le Zemstvo lui-même n'est-il pas dépassé par l'ampleur du mouvement coopératif et les aspirations des coopérateurs à diriger eux-mêmes leur activité juvénile?

Le tableau qui précède, tout incomplet qu'il soit (il n'a été question ni de l'administration du Zemstvo et des emprunts, ni des routes, ni de l'assurance contre l'incendie, etc.), permet cependant de saisir les limites du Zemstvo comme aussi les mérites et les résultats de ses efforts.

Il a fallu plus de dix ans (1864-1877) pour fonder les 34 Zemstvos fixés par la loi primitive, cinquante ans (1864-1913) pour arriver au chiffre actuel de 43 Zemstvos. Aujourd'hui même, seul le centre de la Russie d'Europe en est doté. Étranger aux questions de politique étrangère et d'armements, borné aux problèmes intérieurs et locaux, il a dû tourner presque toute son attention sur les paysans et négliger les ouvriers. Assemblée de propriétaires fonciers en 1864, un Règlement réactionnaire en 1890 l'a changé en une représentation de classes sans réussir à ralentir son activité. Celle-ci a porté notamment sur l'instruction publique, la médecine, l'assistance sociale.

Le Zemstvo a trouvé la Russie complètement illettrée, en proie à des épidémies chroniques et à des maladies spéciales, misérable et accablée de maux. En cinquante ans (1864-1914) il a appris à lire à plus de la moitié de la population, il a élevé le niveau intellectuel et social du peuple, il a préparé des générations plus conscientes de leur force et de leurs droits, il a contribué au progrès de la civilisation et de l'humanité.

Malgré la constante opposition du Gouvernement, en particulier du ministère de l'Instruction publique et du ministère de l'Intérieur, mais grâce au dévouement de ses 100 000 instituteurs et institutrices, de ses 20 000 médecins, vétérinaires, infirmiers, infirmières, de ses milliers d'agronomes, de statisticiens, de cette armée de plus en plus nombreuse, il a doté le

pays d'un réseau d'hôpitaux dans les campagnes et dans les villes, d'écoles primaires, de stations agricoles.

Mais les résultats acquis, et dont il peut être fier, ne doivent pas faire oublier l'immensité de la tâche qui reste à accomplir. Des efforts gigantesques et des milliards sont encore nécessaires pour réduire la proportion d'illettrés à celle des pays occidentaux. Épidémies et maladies endémiques sont bien loin d'avoir disparu, la famine et la misère désolent encore ce vaste empire qui aspire à une condition meilleure.

L'introduction du Zemstvo dans toutes les provinces de la Russie et d'Europe et d'Asie, un peu d'air et de liberté sont indispensables pour permettre à ce souple organisme de se développer et de s'adapter aux conditions changeantes de la vie. Restera-t-il toujours seul représentant de l'autonomie locale et de la liberté? Certains signes précurseurs permettent peut-être quelques pronostics.

Si le mouvement coopératif des paysans prend de la consistance et s'affermit, si les revendications politiques et sociales des ouvriers se font entendre avec une intensité croissante, peut-être le Zemstvo, devancé un jour par des forces plus actives, se verra-t-il distancé. Mais outre que l'avenir est incertain et lent à se dégager, même débordé par ces éléments plus jeunes et plus ardents, le Zemstvo ne pourra manquer d'être estimé à son juste prix, qui sera d'avoir libéré le passé, amélioré le présent et préparé l'avenir[1].

GASTON CAHEN

1. Cet article venait d'être écrit au moment de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. Pendant les hostilités, le Zemstvo s'est montré plus actif et plus utile encore qu'en temps de paix. Groupant tous les efforts dans une association générale, « l'Alliance des Zemstvos de toute la Russie » placée sous l'habile direction du prince G. E. Lvof, de Moscou, il a d'abord mobilisé la plus grande partie de son personnel médical qui lui a fourni immédiatement une armée de médecins, d'assistants et assistantes, d'infirmiers et infirmières *de profession*, entraînés de longue date à la pratique journalière des soins médicaux. C'est lui qui a provoqué et encouragé la création du « Comité d'industrie militaire », chargé de fournir au Gouvernement les munitions qui lui manquent. C'est lui encore qui organise les secours aux millions de réfugiés lettons, lithuaniens, polonais, juifs, arméniens fuyant l'invasion ou évacués par ordre. Il y aurait, à côté des services rendus à la Russie par le Zemstvo en cinquante ans de paix, un tableau à dresser de ses bienfaits et de son dévoûment pendant toute la durée de la guerre.

G. C.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LETTRES DE L'EMPEREUR, ÉCRITES EN 1916,
publiées par Paul Adam.

On a pu lire quotidiennement dans un grand journal ces billets rédigés avec l'autorité et l'*imperatoria brevitas* qui conviennent. Par la plume de Paul Adam, l'Empereur y donne ses instructions aux généraux et aux ministres, po r préparer la victoire. Il n'est pas facile de faire parler Napoléon. M. Adam s'est admirablement tiré de cette scabreuse entreprise. Ces *Lettres* pleines de sens — et d'un robuste bon sens — ont la vigoureuse allure des *Bulletin* du *Petit Caporal*.

IN MEMORIAM,
par Fernand Gregh.

Ces vers, que le public de la Comédie-Française écouta avec émotion et recueillement l'autre jour, à la reprise de la *Course du Flambeau*, sont dédiés au souvenir de Paul Hervieu. Après l'article éloquent de Claude Ferval, dans la *Revue de Paris*, c'est un nouvel hommage au maître si hautain et si pur. Le talent de Fernand Gregh, qui a pour principal caractère la sincérité chaleureuse de l'inspiration sous la forme harmonieuse, convenait excellemment au sujet.

LES ALLEMANDS PEINTS PAR EUX-MÊMES
par André Tudesq et Jacques Dyssord.

L'intérêt tout particulier de ce livre est d'offrir une savoureuse peinture du peuple germanique d'après des textes rigoureusement allemands. La Kultur, le Herr professor, la Presse, le hobereau, etc., sont tour à tour décrits avec la plus cruelle exactitude par les plus authentiques Allemands. L'illustration est empruntée au *Simplirissimus*.

AINSI PARLA VENIZELOS...
Études de politique extérieure grecque,
par Léon Maccas.

Les événements d'Athènes ont éveillé la curiosité de l'opinion sur la politique extérieure de la Grèce. Toutes les discussions qui la concernent gravitent autour de la personnalité de M. Venizelos. M. Maccas a défini les idées du chef des libéraux grecs en une série d'articles bien connus, qu'il a réunis et complétés dans son nouveau volume. Cet exposé est des plus utiles pour faire connaître et apprécier la politique du grand homme d'État, ami de la France, au moment où les incidents de Salonique viennent de lui conférer un rôle encore plus important.

AU PAYS DES MAITRES-CHANTEURS,
par Marc Henry.

Nos lecteurs trouveront dans ce livre, à côté des pages qu'ils ont goûtées ici-même, *Femmes allemandes*, *l'Arménie au Café Prinzess*, *la Foire aux vanités*, d'autres tableaux de mœurs allemandes, entre autres un remarquable chapitre sur *les Milieux juifs*. L'auteur, qui a vécu longtemps à Berlin et à Munich, connaît fort bien l'Allemagne; il a su voir au delà des façades, et son style d'un réalisme savoureux sait conserver une vie étrange aux trouvailles de son observation impitoyable.

EN CROUPE DE BELLONE,
par Pierre Mille.

La fantaisie, l'humour et parfois l'ironie acérée, la touche légère et sûre, toutes ces qualités si originales de Pierre Mille se retrouvent dans ce petit livre. L'émotion n'en est point absente ; elle se fait sentir avec mesure et délicatesse. Et l'on passe avec un égal plaisir du conte pittoresque à la chronique alerte, du croquis réaliste à la rêverie, joliment nuancée.

L'ALLEMAGNE A LA CONQUÊTE DE L'ITALIE
par Giovanni Prezosi.

La pénétration économique et financière de l'Allemagne dans les pays de l'Entente a fait l'objet de nombreux articles. M. Preziosi étudie principalement l'action d'une puissante société financière, la *Banca commerciale*, qui, avant la guerre, organisait le trust des principales industries italiennes au profit des intérêts allemands. Ce livre a provoqué de vives polémiques en Italie ; le lecteur français y trouvera des pages intéressantes, traduites par M. Lémonon, dont on connaît la compétence en ces matières.

LES ÉCOLES DE BLESSÉS,
par A.-L. Bittard.

L'expérience de la guerre actuelle montre que les mutilés sont nombreux. Comment les rendre à la vie normale, les mettre en état de reprendre leur ancienne profession ou leur donner les moyens d'en exercer une nouvelle ? Des initiatives diverses, privées et publiques, ont cherché à résoudre ce problème. M. Bittard le considère dans son ensemble ; il examine la nature des blessures, les pensions, les œuvres de rééducation professionnelle, les métiers, l'école-type du mutilé. Des appendices, contenant de nombreux renseignements pratiques, font de cet ouvrage un exposé très complet sur la question de la réadaptation sociale du blessé.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.